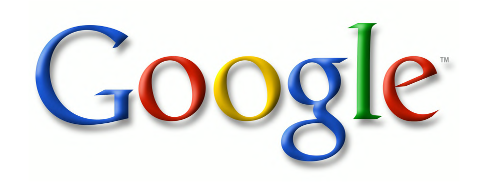



UC-NRLF
$B 317 302



H. Morse Stephens.

ŒUVRES

DE

CHAMFORT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES

DE

CHAMFORT

PRÉCÉDÉES

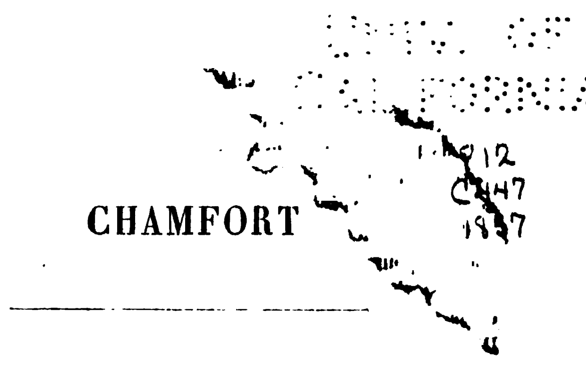
D'UNE ÉTUDE SUR SA VIE ET SON ESPRIT

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, ÉDITEUR
4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6.

1857



CHAMFORT

L'ESPRIT FRANÇAIS ET L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE.

L'esprit, — je ne parle pas de celui qui court les rues, — est çà et là en littérature le trait de génie, la touche du maître, l'accent immortel dont le sculpteur ou le peintre frappe le marbre ou la toile. Rulhières disait, étonné qu'on le trouvât méchant : — Je n'ai fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle? demanda Chamfort. Ce mot si profond et si inattendu survivra à toutes les œuvres de Chamfort, comme les contes de Voltaire ont survécu à ses tragédies, comme les petits tableaux tout flamands de Breughel à ses grandes toiles inspirées par les Italiens. Il y a des hommes d'esprit qui n'ont laissé qu'un mot pour tout héritage, c'est déjà beaucoup. La postérité est assez paresseuse de sa nature; elle aime ceux qui arrivent à elle sans lourd bagage pour sa bibliothèque, qui ne se compose pas de mille volumes. Elle n'a ouvert sa porte à Chamfort qu'à la condition qu'il laissât ses livres sur le seuil. Fontenelle, qui, presque centenaire, ne passait pas de jour sans aller dans le monde, disait à ses voisins : — Je suis là, mais ne comptez pas sur ma

présence d'esprit, la conversation est un livre que je ne comprends plus guère; dites-moi de temps à autre le titre du chapitre. — La postérité est comme le vieux Fontenelle : elle se contente de savoir le titre du chapitre.

Chamfort, né en Auvergne en 1741, mort à Paris en 1794, a traversé pour ainsi dire tout le dix-huitième siècle, ce dix-huitième siècle des abbés, des marquises, des reines du Parc-aux-Cerfs et de Trianon, des encyclopédistes et des révolutionnaires. Il a connu Voltaire et madame du Barry, Diderot et Marie-Antoinette, Saint-Just et Charlotte Corday. Il a toujours été l'homme de son temps, hormis en 1793, où il osa être encore un homme d'esprit. « La fraternité de ces misérables est celle de Caïn et d'Abel, ou d'Étéocle et de Polynice. Qu'ils écrivent donc sur tous les monuments : Sois mon frère, ou je te tue. » Quoiqu'il eût commencé la Révolution avec Mirabeau, il fut conduit aux Madelonnettes, qui était alors le chemin de la guillotine.

La mère de Chamfort était « dame de compagnie. » Quand on s'aperçut dans la maison qu'elle était sur le point de donner un nouveau venu à la compagnie, on se sépara d'elle violemment. Chamfort la consola à force d'amour. Il vint au monde sans autre patrimoine que le nom de Nicolas. Paris est l'arche sainte qui sauve du naufrage toutes les misères de la province quand elles sont couronnées par un rayon d'intelligence. La mère et l'enfant vinrent à Paris. Nicolas, on ne sait sur quelle recommandation, fut admis au collége des Grassins en qualité de boursier. Il étudia beaucoup et s'en repentit plus tard : « Ce que j'ai appris, je ne le sais plus ; le peu que je sais, je l'ai deviné. » En rhétorique, il remporta tous les prix au grand concours, hormis le prix de poésie latine. Ses maîtres lui dirent, au retour du triomphe, que, quatre prix sur cinq, ce n'était qu'une victoire compromise; on lui signifia que, s'il ne voulait pas, pour l'année suivante, doubler sa rhétorique afin d'obtenir tous les prix, il fallait renoncer à sa bourse, son seul bien. Il se résigna en pensant à sa mère. A la seconde tentative, il remporta les cinq prix. « L'an passé, dit-il, je manquai le prix de vers latins parce que j'avais imité Virgile, je l'ai remporté cette année



parce que j'ai imité Buchanan. » En effet, il y avait dans sa composition une description du canon et de la canonnade qui enleva tous les suffrages, excepté celui de Chamfort.

Dès cette seconde conquête, Chamfort fut un citoyen de la république des lettres. Il y avait au collége un descendant de Malherbe et Letourneur qui a traduit Ossian : Chamfort fut leur maître et corrigea leurs vers. Le goût des voyages s'empara de leur esprit aventureux : un soir, ils s'enfuirent du collége, résolus à faire le tour du monde. Ils allèrent jusqu'à Cherbourg; mais, sur le point de s'embarquer, Chamfort dit à ses amis, comme avait dit plus d'un philosophe à ses disciples : « Avant de faire le tour du monde, si nous faisions le tour de nous-mêmes? » Combien qui s'en vont vers Tombouctou pour y étudier les costumes et qui s'en reviennent mourir chez eux sans avoir jamais eu la curiosité de voyager dans les pays inconnus de leur cœur! Combien de sentiments et d'idées demeurent en nous sans que nous les traversions, comme les forêts vierges pour tant de peuplades du nouveau monde!

Tous les trois rentrèrent au collége comme des enfants prodigues de la science. Chamfort devint abbé : « C'est un costume et non point un état. » Le principal des Grassins lui promit une abbaye. « Non, je ne serai jamais prêtre : j'aime l'honneur et non les honneurs. »

Il n'avait jusque-là porté que le nom de Nicolas; il se baptisa lui-même du nom de Chamfort et se jeta à toute aventure dans les hasards de la vie littéraire. Il fut repoussé par les gazettes et les libraires. Sa mère n'avait pas de pain, il n'avait que des larmes à lui donner. Il rencontre un jeune prédicateur de ses amis qui allait à la cour. « Eh bien, Nicolas, que dis-tu? — Je fais un sermon à ma mauvaise étoile. — Tu sais faire des sermons, toi? — Oui, écoute. » Et Chamfort se mit à débiter une galante apostrophe à sa mauvaise fortune. « Ah! que tu es heureux! s'écrie le prédicateur; moi qui ne trouve jamais rien à dire quand je monte en chaire! veux-tu faire mes sermons? je les prononcerai, car j'ai de la mémoire. — C'est dit : un louis par sermon. » Le prédicateur frappa dans la main de Chamfort.

Il lui fallait un sermon par semaine. Ainsi vécut Chamfort durant près d'une année.

Il trouva quelques pages à écrire dans les gazettes, mais il était plus soucieux d'écrire dans le livre de la vie, ce beau livre qu'on entr'ouvre à vingt ans, et où l'on écrit avec une plume de flamme. Les folles et charmantes passions, les sirènes aux bras ouverts le saisirent et l'entraînèrent à tous les dangers. Il revint sur le rivage, mais abattu et ravagé, ayant aux premières secousses épuisé ses forces et arraché de son cœur tout le printemps de la vie. Comme Duclos, il avait élevé le château de cartes de l'amour au milieu des courtisanes, et, parmi les courtisanes, il n'avait même pas trouvé Madeleine pour pleurer avec lui sur la profanation de l'autel. Triste préface pour la vie d'un poëte, que cette jeunesse où rien de pur ne fleurit! C'est la jeunesse de Piron; or telle jeunesse, tel poëte. La muse est une fille qui se souvient.

Tout en suivant dans la poussière le carrosse arrogant des courtisanes, Chamfort n'avait pas une seule fois rencontré la roue de la fortune. Il était plus pauvre que jamais. Il vivait seul, n'ayant pour toute hôtesse que la misère. L'usage alors, pour tout poëte nouveau venu, était de concourir pour un prix académique. C'était, pour ainsi dire, faire antichambre chez la poésie. Chamfort concourut: il obtint le prix. Pour ce triomphe, dont il avait raison de n'être pas fier, il fut recherché dans le monde, où, grâce à sa figure, il devint à la mode. Toutes les marquises prirent beaucoup d'estime pour un homme dont madame la princesse de Craon disait: « Vous ne le croyez qu'un Adonis, et c'est un Hercule. » Le dix-huitième siècle en était alors à son regain; on fauchait à pleine faux la dernière moisson d'amour.

Il paraît qu'Hercule-Chamfort fut soumis à de trop rudes travaux, comme son ancien, car, au bout de quelques années, nous le retrouvons, pour ses péchés, aux eaux de Spa, aux eaux de Baréges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. Il revint à Paris, résolu à faire pénitence. En effet, une seconde fois il concourut pour un prix académique. Il n'obtint

pas même une mention. Il se consola par sa comédie la *Jeune Indienne*, qui fut représentée avec quelque bruit. Le nom de Chamfort était déjà célèbre; mais il n'avait toujours pas d'argent et vivait au hasard çà et là à la condition de dîner en ville. Il apportait son esprit comme argent comptant, disant comme Piron : « On me prête sur gages, » ou comme Rivarol : « Je ne puis pas dire une bêtise sans qu'on crie au voleur. »

Madame Helvétius, qui avait à Sèvres « un hôpital littéraire, » y logea Chamfort durant quelques saisons. Il y serait resté plus longtemps sans l'amitié de Chabanon : Chabanon avait une pension de douze cents livres sur le *Mercure;* il aimait Chamfort, il le força à accepter ces douze cents livres. La république des lettres peut écrire aussi le mot *fraternité* sur plus d'un de ses monuments. Chamfort voulait refuser, mais Chabanon joua l'offensé et parla de se battre en duel plutôt que d'essuyer cet affront d'un ami. Vers le même temps, Chamfort obtint deux nouveaux prix au concours académique pour l'éloge de Molière et pour l'éloge de la Fontaine[1]. La Harpe l'avait vaincu en poésie; Chamfort prit vaillamment sa revanche en prose.

La santé lui revint par intervalles. Dès qu'il ressaisissait sa force, il se jetait à bride abattue sur les passions ardentes. « Il faut choisir : aimer les femmes ou les connaître, il n'y a pas de milieu. » Quoiqu'il connût les femmes, il persistait à les aimer. Duclos s'accommodait de la première venue. « Pour moi, disait Chamfort, je recherche surtout celles qui vivent hors du mariage et du célibat. Ce sont quelquefois les plus honnêtes. » Quoique le sentiment romanesque manquât à son cœur, il eut quelques élans de poésie dans l'amour, ce qui explique ce mot :

[1] M. Necker, sachant que la Harpe concourrait, et ne doutant pas que le prix ne fût pour son protégé, dit qu'il ajouterait cent louis. Chamfort, qui n'avait pas jusque-là songé à concourir, déclara tout haut qu'il enlèverait la couronne de l'Académie, et les cent louis de M. Necker à la Harpe. Vouloir c'est pouvoir, même en éloquence. Chamfort réussit. Les deux éloges firent autant de bruit qu'autrefois les deux sonnets sur la *Belle Matineuse*.

« Je n'ai jamais perdu *terre* avec les femmes, si ce n'est dans le *ciel.* »

Il aurait pu, mieux qu'aucun autre faiseur de paradoxes, écrire l'histoire de l'amour. Il avait étudié la femme et les femmes. Il savait les mille et une attaques contre les places fortes de la vertu. Il commençait souvent le siége au petit lever. Au dix-huitième siècle, les marquis allaient voir le lever des femmes comme les philosophes allaient voir le lever du soleil. Le soleil et les femmes sont toujours de ce monde, mais ne se lèvent plus en public. Chamfort trouvait que le midi a une sorte de sévérité fatale aux amoureux. A trois heures, on pouvait ouvrir le roman, sauf à l'interrompre à la première page ; à six heures, il fallait railler au lieu de s'attendrir; à neuf heures, conter quelque histoire émouvante ; à minuit, suivre son inspiration, et, une fois en campagne, ne pas rebrousser chemin, même si le feu était à la maison. Selon Chamfort, il y a tant d'illogisme dans la femme, que les raisonnements ne la prennent jamais. Il faut savoir être dans le même moment un homme d'esprit et une bête, un maître et un esclave, un sage et un fou. « Savez-vous pourquoi, disait Chamfort à Mirabeau, j'ai séduit madame de ***? C'est que je me suis aperçu le premier que, puisqu'elle avait changé en cramoisi le meuble bleu de son boudoir, il fallait changer avec elle le ton de la conversation. »

Les femmes du monde consultaient Chamfort comme un confesseur de l'ordre profane. « Mon fils va entrer dans le monde, lui dit un jour madame de Montmorin ; comment le sauver de la première traversée? — Recommandez-lui avec ferveur d'être amoureux de toutes les femmes. »

Il avait toujours quelque chose à dire, mais il n'avait jamais rien à écrire. De son temps, il y avait déjà trop de livres ; il ne voulait pas donner au censeur royal le plaisir d'approuver une sottise de plus. « Quel livre faire? On exécute à l'Opéra le *qu'il mourût* de Pierre Corneille. Les gens de lettres n'ont plus qu'une ressource pour être neufs, c'est de faire danser à Noverre les *Maximes* de la Rochefoucauld ou les *Pensées* de Pascal. »

Il se contentait de répandre son esprit en menue monnaie, comme Rivarol, Rulhières et quelques autres. Il allait causer dans les salons célèbres, au milieu d'un cercle de jolies femmes. C'était la manière alors de faire son feuilleton, et ce feuilleton-là, quand il était signé Chamfort, n'était pas oublié le lendemain.

Chamfort arriva à la cour par la duchesse de Grammont, qui l'avait rencontré aux eaux de Baréges [1] et l'avait emmené à Chanteloup. On joua sa tragédie de *Mustapha et Zeangir* à Fontainebleau devant toutes les royautés par la grâce de Dieu, par la naissance, par la beauté. Le roi lui donna douze cents livres de pension; le prince de Condé lui offrit d'être secrétaire de ses commandements. C'était beaucoup pour une pareille œuvre en tous points médiocre. Chamfort accepta, mais il était né libre. A peine installé au Palais-Bourbon, il n'eut qu'une idée, celle d'en sortir, sans toutefois fâcher le prince de Condé. Il passa six mois à écrire des épîtres en prose et en vers pour faire agréer sa démission. Il avait alors quarante ans; il devenait misanthrope; il était gai, mais ombrageux. Il avait vu s'agiter

[1] « M. de Chamfort est arrivé, écrivait mademoiselle de Lespinasse (octobre 1775): je l'ai vu, et nous lirons ces jours-ci son *Éloge de la Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé, beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment chacune d'elles comme quatre : ce sont mesdames de Grammont, de Rancé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et *il fait bien de son mieux pour être modeste.* »

La modestie de Chamfort était bien connue depuis longtemps déjà. Diderot parle, en 1767, d'un « jeune poëte appelé Chamfort, d'une figure très-aimable, avec assez de talent, les plus belles apparences de modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. *C'est un petit ballon dont une piqûre d'épingle fait sortir un vent violent.* »

Écoutons maintenant Grimm sur ce point délicat : « M. de Chamfort est jeune, d'une jolie figure, ayant l'élégance recherchée de son âge

autour de lui, sur tous les théâtres, les vanités humaines. Il avait vu beaucoup de monde, mais il n'avait pas encore découvert un homme. Il s'était étudié lui-même sans être très-content de ce livre vivant qui s'appelait Chamfort.

Ce fut alors qu'il se retira à Auteuil, comme le vieux Boileau, dans la maison du satiriste, disant à ses rares amis : *Ce n'est pas avec les vivants qu'il faut vivre, c'est avec les morts* (c'est-à-dire avec les livres). Cependant, à peine dans la retraite, à peine eut-il secoué la poussière de ce sépulcre qui s'appelle une bibliothèque, qu'il devint amoureux. Les misanthropes qui comptent sans l'amour comptent deux fois. Chamfort avait rencontré je ne sais où, à Boulogne, une dame de la cour de la duchesse du Maine, c'est-à-dire une beauté qui comptait bien quarante-huit printemps. C'est encore l'histoire de Piron. Cette dame avait de l'esprit; elle avait beaucoup vu, elle racontait beaucoup. Chamfort l'épousa, comme il eût acheté un livre curieux. La dame elle-même était misanthrope. Ils se trouvèrent à Auteuil trop près du monde; ils allèrent se réfugier à Vaudouleurs, non loin d'Étampes, sans avertir leurs amis. Ils y vécurent six mois, comme auraient pu faire Ulysse et Calypso; mais la lune de miel prit alors une couleur funèbre. La dame tomba malade et mourut. Chamfort, inconsolable, se mit à voyager. Il séjourna en Hollande avec le comte de Narbonne. A son retour à Paris, il épousa l'Académie, veuve de Sainte-Palaye. Son épithalame fut tiède, sans couleur, sans mouvement.

et de son métier. Je ne le connais pas d'ailleurs; mais, s'il fallait deviner son caractère d'après sa petite comédie, je parierais qu'il est petit-maître, bon enfant au fond, mais vain, pétri de petits airs, de petites manières, ignorant et confiant à proportion; en un mot, de cette pâte mêlée dont il résulte des enfants de vingt à vingt-cinq ans assez déplaisants, mais qui mûrissent cependant, et deviennent, à l'âge de trente à quarante ans, des hommes de mérite. S'il ne ressemble pas à ce portrait, je lui demande pardon, mais j'ai vu tous ces traits dans son *Marchand de Smyrne*. Pour du talent, du vrai talent, je crains qu'il n'en ait pas; du moins son *Marchand* n'annonce rien du tout, et ne tient pas plus que sa *Jeune Indienne* ne promettait autrefois. »

Il retourna dans le monde et à la cour. Il disait alors : « Ma vie est un tissu de contrastes apparents avec mes principes : je n'aime point les principes, et je suis attaché à un prince ; on me connait des maximes républicaines, et je vis avec des gens de cour. J'aime la pauvreté, et je n'ai que des riches pour amis. Je fuis les hommes, et les hommes sont venus à moi. Les lettres sont ma seule consolation, et je ne vois pas de beaux esprits. J'ai voulu être de l'Académie, et je n'y vais jamais. Je crois que les illusions sont le luxe nécessaire de la vie, et je vis sans illusions. Je crois que les passions nous sont plus utiles que la raison, et j'ai détruit mes passions. »

La reine Marie-Antoinette dit un jour à Chamfort : « Savez-vous, monsieur de Chamfort, que vous avez plu à tout le monde à Versailles, je ne dirai pas à cause de votre esprit, mais malgré votre esprit? — La raison en est toute simple, répondit Chamfort avec son franc-parler ; à Versailles, je me résigne à apprendre beaucoup de choses que je sais par des gens qui les ignorent. »

On a dit que Chamfort avait cessé d'aller à la cour après y avoir manqué une passion. On n'a d'autres traces de cette histoire, ou plutôt de ce roman, que cette lettre qui semble écrite par Cyrano de Bergerac. « Voilà près de huit jours qu'il m'a été impossible de me délivrer d'une fantaisie de poëte. Le jour, la nuit, le repos même, tout s'en est ressenti. Je ne croyais pas être si jeune. Rien n'a pu faire lâcher prise à cette passion subite. C'est être mordu d'un chien enragé. Le chien n'était pas gros, mais c'est un chien-loup, ou plutôt un chien-lion, un mélange d'horrible, de charmant et de ridicule, de raison et de folie. J'irai un matin à votre lever, mon redoutable bichon ; j'espère qu'il pourra vous amuser et vous mordre jusqu'au cœur avec ses dents aiguës. »

Le comte de Vaudreuil le logea en son hôtel, qui devint presque une autre académie, car, si Chamfort écrivait sans chaleur et sans caractère, il parlait toujours avec un accent pittoresque. C'était le journal vivant du monde politique et littéraire. Il comptait alors trois sortes d'amis : les amis qui l'ai-

maient, les amis qui ne l'aimaient pas, et les amis qui ne se souciaient pas de lui. Parmi les premiers figurait Mirabeau. Le lion recherchait le chat pour sa malice et ses grâces délicates, ou plutôt Mirabeau et Chamfort étaient tous les deux emportés et railleurs. La nature les avait taillés en plein drap; mais il leur manquait en toute chose la foi, la foi qu'ils remplaçaient par la colère à l'heure solennelle. Ce qui va sembler étrange, c'est que dans cette amitié Chamfort était le maître et non le disciple. Cette lettre de Mirabeau est bien curieuse : « J'ai quitté trop tard mes langes et mon berceau. Les conventions humaines m'ont trop longtemps garrotté, et, lorsque les liens ont été un peu desserrés (car pour brisés ils ne le furent jamais), je me suis trouvé encore tout chamarré des livrées de l'opinion. J'étais d'ailleurs trop passionné, j'avais donné trop de gages à la fortune, pour devenir l'homme de la nature. Ce n'est pas au milieu des dangers qu'on peut suivre une route déterminée. Ah! si je vous avais connu il y a dix ans, combien de précipices et de ravins j'aurais évité! Il n'est point de jours, et surtout il n'est point de circonstances un peu sérieuses où je ne me surprenne à dire : « Chamfort froncerait le sourcil, ne fai« sons pas, n'écrivons pas cela ; » ou bien : « Chamfort sera con« tent, car Chamfort est de la trempe de mon âme et de mon « esprit. » Tout homme a ainsi une conscience intérieure dans un ami toujours en sentinelle sur ses actions. Bienheureux est l'ami qui veille auprès de Mirabeau!

Mirabeau devait lire à l'Assemblée nationale, en 1791, un rapport sur les académies. Ce curieux morceau, trouvé dans ses papiers à sa mort, était l'œuvre de Chamfort, qui a plus d'une fois travaillé les discours de son illustre ami. Chamfort, qui était entré à l'Académie en 1781, qui avait été quatre fois couronné, ne parlait guère en académicien ni en académiste. « Helvétius, Rousseau, Diderot, Mably, Raynal et tous les esprits libres ont montré hardiment leur mépris pour ce corps, qui n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais qui les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois. » Plus loin, il soutient que cette école de servilité n'a jamais produit ni un

homme ni une idée. Il s'indigne aussi contre les prix de vertu. « Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. » Après quelques pages de déclamation, il arrive à cette conclusion éloquente : « Vous avez tout affranchi, affranchissez les talents. Point d'intermédiaire entre les talents et la nation. Range-toi de mon soleil, disait Diogène à Alexandre, et Alexandre se rangeait. Puisque les académies ne se rangent point, il faut les anéantir. Une corporation pour les arts de génie! C'est ce que les Anglais n'ont jamais conçu, les Anglais, nos maîtres pour la raison. Corneille, critiqué par l'Académie française, s'écriait : *J'imite l'un de mes trois Horaces; j'en appelle au peuple.* Croyez-en Corneille, appelez au peuple comme lui. »

Cependant la Révolution éclata. Chamfort suivit Mirabeau dans la tempête. Il oublia ses anciens amis, disant que ceux qui passent le fleuve des révolutions ont passé le fleuve de l'oubli[1]. Il courut les clubs et fut orateur de carrefour. Il entra l'un des premiers à la Bastille. La Révolution lui avait tout enlevé, mais il s'oubliait lui-même. Il entre un jour chez Marmontel qui pleurait la perte de ses pensions. « Tu pleures, Brutus-

[1] Chateaubriand, qui le rencontra en pleine révolution, le peint vivement :

« Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme, mais, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissances des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. »

C'est vers le même temps que Mirabeau le voit ainsi :

« Malgré vos souffrances, vous êtes *un des êtres les plus vivaces qui*

Marmontel? — Je pleure pour mes enfants, qui mourront de faim. » Chamfort prend un enfant sur ses genoux : « Viens, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous : quelque jour, tu pleureras sur ton père en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins riche que lui. » Après les premières bourrasques, il reprit sa plume, et rédigea la partie littéraire du *Mercure*. Ce journal était royaliste ; mais, pendant que le rédacteur politique baisait la royauté sur une joue, le rédacteur littéraire lui donnait un soufflet sur l'autre. Il fut durant quelque temps secrétaire du club des Jacobins; mais, quand il vit que la France républicaine subissait le joug du roi Robespierre et du roi Marat, il se retira au club des émigrés de 89. Il était au bout de son élan patriotique. La plupart de ceux qu'entraînait le courant ou qui s'y laissaient entraîner allaient dans les ténèbres, dominés par les événements du jour, sans voir la rive où déjà la colombe allait détacher le rameau sacré. La vie politique de Chamfort s'arrêta à la chute des girondins. Quoique salué par un certain nombre de montagnards pour ses idées et ses sarcasmes, il ne franchit pas le Rubicon; ce fut ce qui le perdit. Peut-être fut-il arrêté par un sentiment de reconnaissance plutôt que par la conviction que les montagnards iraient trop loin. Roland avait divisé la Bibliothèque nationale en deux directions ; il avait donné l'une à Carra et l'autre à Chamfort. C'étaient deux actes de justice qui firent deux girondins de plus. Chamfort, d'ailleurs, devait se perdre dans la Révolution même en suivant la vague, car, né pour la critique et non pour l'enthousiasme, il n'épargnait aucune

existent; la ténuité de votre charpente, lui dit-il, la délicatesse de vos traits et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie, lorsqu'elle est calme et que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, alarmeront et induiront toujours en erreur vos amis sur votre force. Chez vous, loin que ce soit la lame qui use le fourreau, c'est l'âme, le *vis ignea*, qui entretient la machine : Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas? se dit-on. Eh! comment le consumerait-il? c'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre âme, et sa frêle existence va se dissoudre. »

royauté populaire, pas plus celle du citoyen Marat que celle du citoyen Robespierre. Il n'épargnait même pas la Convention. Pour célébrer l'anniversaire du 2 janvier, la Convention était allée solennellement sur la place de la Révolution, où on lui donna le spectacle de la guillotine. « C'est, dit Chamfort, le gratis de la Convention. » (On donnait alors comme aujourd'hui des représentations gratuites au peuple.) Les sarcasmes de Chamfort, bons ou mauvais, étaient transcrits et dénoncés. On rapportait que, dans quelques salons encore ouverts, il s'amusait à faire avec beaucoup de gaieté la silhouette des principaux conventionnels. « Prenez garde, lui dit-on un jour, vous avez plus d'un titre à la haine de ce parti furibond, qui ne veut ni d'esprits pénétrants, ni de philosophes, ni d'âmes élevées et fermes, parce que ce n'est pas avec tout cela que se composent des esclaves. — Je n'ai pas peur, répondit-il ; n'ai-je pas toujours marché au premier rang de la phalange républicaine ? N'ai-je pas hautement professé ma haine contre les rois, les nobles, les prêtres, en un mot tous les ennemis de la raison et de la liberté ? N'est-ce pas moi qui ai donné pour devise à nos soldats entrant en pays ennemi : Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ? » Cependant, sur la dénonciation d'un misérable, Tobiesen Duby, un subalterne de la Bibliothèque nationale, Chamfort fut conduit en prison.

Les hommes politiques étudieront Chamfort comme un philosophe en pleine révolution. Il a ses heures de colère et de folie, mais presque toujours il domine sa raison souveraine. Tout homme de bonne foi, s'il écoute les battements passionnés de son cœur, aura connu, disait Rivarol, « ses jours nocturnes » dans les luttes politiques. C'est là, sur cette mer toujours agitée, que le point de vue varie à tout instant. En politique, on a toujours raison, mais on vient le plus souvent trop tôt ou trop tard. Combien peu arrivent à temps ! Tel qui passe aujourd'hui pour un fou sera étudié dans cinquante ans, demain peut-être, comme un profond législateur. Que d'éloquents exemples depuis les encyclopédistes !

Chamfort n'avait pas pressenti la Révolution. Il n'était pas de

2

ces apôtres brûlants qui viennent au monde pour rappeler le divin révolutionnaire qui naquit à Bethléem. Homme d'esprit bien plutôt qu'homme de pensée, il avait le rire de Rabelais ou de Sterne, et non le pleur sauvage de Jean-Jacques Rousseau : en un mot, Démocrite était son maître et Héraclite son fou. Cependant cette grande époque de 1789 avait retrempé tous les cœurs à la source vive des passions. Les plus indifférents se jetaient avec enthousiasme dans le flux régénérateur, où la liberté humaine venait d'être trempée comme Achille dans le Styx. Chamfort s'y jeta éperdument, heureux de se retrouver jeune en face de la liberté, cette maîtresse idéale que nous avons tous adorée en pleine jeunesse. Chamfort, par une philosophie stérile, avait bridé toutes ses passions, craignant leurs emportements généreux; il lâcha la bride à sa cavale révolutionnaire. Passionné pour l'inconnu, il n'eut pas besoin des éperons d'or de son ami Mirabeau ; il était de toutes les assemblées dans la rue et dans les clubs, coudoyant Robespierre et Barnave, les rouges et les blancs, avec Mirabeau à Versailles, avec Camille Desmoulins au Palais-Royal. Changeant comme le ciel de Paris, il parlait tour à tour pour tout le monde et contre tout le monde. « L'histoire, s'écriait-il aux Jacobins, n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent pendant leur vie, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. » Le lendemain il parlait ainsi : « Prenons garde à nous, nous ne sommes que des Français et nous voulons être des Romains. Le caractère des Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, il est malfaisant comme lui; caressant et léchant son maître qui le frappe et l'enchaîne, comme le chien couchant, il bondit de joie quand on le délie pour aller à la chasse. » Rivarol, qui avait parlé aux ennemis de la Révolution, dit un jour à Chamfort : « Vous avez perdu l'esprit dans vos fureurs contre la royauté. On ne peut aimer à la fois la république et les arts. Il faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, répondit Chamfort, vous êtes de

ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que sans les prêtres nous n'aurions pas la comédie du *Tartufe.* » Rivarol rappela à Chamfort qu'autrefois il était de ceux qui plaidaient pour la noblesse. « C'était, disiez-vous, un intermédiaire entre le roi et le peuple. — Oui, dit Chamfort, mais j'ai achevé la phrase; oui, intermédiaire, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres. » Chamfort était alors jugé violent et dangereux. En 1790, il avait les sentiments révolutionnaires des démocrates de 1792. Comme contraste à lui-même, remarquons qu'en 1792, voyant ses idées triompher, il fut le premier à les condamner comme de mauvais enfants qui ont grandi loin du cœur paternel. Il avait appelé de tous ses vœux la révolution sociale: « Il faut recommencer la société humaine comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain. » Ainsi ce n'étaient pas seulement les mauvaises branches qu'il voulait abattre, c'était toute la forêt. « Il semble que la plupart des députés à l'Assemblée nationale n'aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme ces gens qui n'abattent un édifice que pour s'approprier les décombres. » Chamfort ne voulait pas qu'on prît de l'argile du monde ancien pour pétrir le monde nouveau. « Vous prêchez le désordre. — Quand Dieu créa le monde, répondit-il, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. — Réformez, mais ne détruisez pas, lui disait-on encore. — Vous voudriez bien qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau! »

Dans les clubs, Chamfort demandait la parole *pour dire un mot.* Il haïssait les discours. L'horloge des temps révolutionnaires va trop vite pour les rhétoriciens. Un soir, il monte à la tribune et annonce qu'il parlera du despotisme et de la démocratie. Voilà son discours tout au long: *Moi, tout; le reste, rien: voilà le despotisme. Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi: voilà la démocratie.* Il voulut descendre, on s'y opposa. « La Rochefoucauld-Chamfort, parle-nous plus longtemps, dit un clubiste. — Dis-nous la vérité, lui cria une femme. — La vérité? la vérité, c'est qu'il y a en France sept millions d'hom-

mes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la leur faire. La vérité, c'est que Paris est une ville de fêtes et de plaisirs, où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin sous l'esclavage. Pauvre peuple sacrifié! pourquoi n'as-tu pas la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit pas dans la servitude? — Le citoyen Chamfort ne sait pas ce qu'il dit! cria une femme (peut-être Théroigne de Méricourt). Est-ce que l'enfant ne sourit pas à sa mère sous Domitien comme sous Titus? » On savait alors son histoire romaine, comme les clubistes de 1848 savaient leur histoire de 1792. Dieu seul a fait son livre; les hommes ne font jamais le leur sans s'inspirer des livres antérieurs.

Les hommes de plume sont toujours des hommes de parti, même quand ils n'ont pas la foi politique; l'indifférence les sauverait dans les révolutions, mais nul n'est indifférent qui a vécu des joies et des tourments de l'esprit. On avait en 1793 la liberté d'être l'ami du pouvoir, mais on emprisonnait au nom de la liberté tous les mécontents. Chamfort fut conduit aux Madelonnettes en compagnie de l'abbé Barthélemy, dont on suspectait la couronne de cheveux blancs. La prison, dont quelques-uns s'accommodaient alors, tant on avait la vertu de la résignation, la prison fut odieuse à Chamfort. « Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la mort; il n'y a pas de milieu, il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. » Il redevint libre; mais à peine eut-il le temps de respirer au grand air en compagnie d'un gendarme, que la prison se rouvrit pour lui. Il jura de s'y soustraire, il jura de mourir par la honte de vivre dans un pareil temps: quand on vint pour le saisir, il se tira un coup de pistolet sur le front; la balle lui fracassa le nez et lui enfonça un œil. Étonné de vivre, il s'arma d'un rasoir et essaya de se couper la gorge. La mort ne voulait pas de lui. En vain il se taille le sein, il s'ouvre les veines, il se frappe partout, égaré par la douleur. Le sang ruisselle, il tombe épuisé, mais vivant. A ceux qui voulaient le traîner en prison, il dicte d'une voix ferme: « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être conduit en

esclave dans une prison. » Il signa d'une main sûre, avec un parafe de sang, cette déclaration toute romaine[1].

Le croira-t-on? Chamfort ne mourut point alors; mais, ce qui est plus incroyable, c'est qu'on ne lui fit pas grâce. Il fut condamné à cet étrange esclavage qui consistait à payer un écu par jour à un gendarme, moyennant quoi on était gardé à vue pour la sûreté de l'État. Il survécut à toutes ces tortures de l'âme et du corps. Ne ressemblait-il pas alors à l'humanité que tant de désastres ont frappée, qui a répandu sur tous les chemins son sang et ses larmes, qui, toute sillonnée de blessures, marche toujours en avant, poussée par le maître invisible? Il succomba pourtant à tant de douleurs. « Ah! mon ami! dit-il à Sieyès en expirant, je m'en vais enfin de ce monde, où il faut

[1] Voici un récit écrit par un ami de Chamfort :

« J'arrivai peu de temps après; je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaient enveloppés de linges sanglants; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent « que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma « tête; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui étai assez familier : « Que voulez-vous? voilà ce que c'est que d'être mal- « adroit de la main : on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mit à raconter comme il s'était *perforé* l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuité* le cou au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « Enfin, « ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, et, en l'honneur de Sé- « nèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait « tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi, je suis « un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal « horrible, et me voilà encore; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là « le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

que le cœur se brise ou se bronze. » Sieyès fut le chien du pauvre : il accompagna son ami au cimetière[1].

Rivarol, qui écrivait en vers, comme épigraphe de sa vie :

> Pour moi, de la nature enfant abandonné,
> Moi, qui, toujours bercé des mains de la paresse,
> Et, par la volupté de bonne heure amolli,
> Ne dois faire qu'un pas de la mort à l'oubli,

Rivarol pouvait se dire un peu le disciple de Chamfort : c'est le même esprit mordant et enjoué, la même satire qui ne s'attendrit jamais. Ils ont laissé l'un comme l'autre des fragments épars d'une œuvre éclatante : mais ce n'est point assez que de savoir sculpter le fronton d'un palais quand le palais n'est point bâti. Quoiqu'ils fussent contemporains de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre ; quoique alors le génie français se fût enrichi de deux sources divines, la rêverie et le sentiment, Chamfort et Rivarol, hommes du passé, niaient les espérances de l'avenir. Ils ne voyaient pas le ciel à travers l'horizon chargé de tempêtes. Ils croyaient que l'esprit humain avait depuis longtemps dit son dernier mot en France, comme en Grèce, sous le siècle des courtisanes. Ils croyaient donc à la mort et à l'oubli. Ils ne vivaient que pour l'œuvre visible de Dieu, comme Horace et les païens, qui abritaient leur philosophie sous les cheveux de Vénus aux pieds de neige et sous les berceaux de pampre aimés du soleil. Cependant, nous qu'ils ont niés, nous croyons à eux ; nous ne sommes pas encore des barbares, et nous reconnaissons volontiers qu'Anacréon,

[1] Le comte de Lauraguais raconte que, visité un matin par Chamfort, celui-ci lui dit : « Je viens de faire un ouvrage. — Comment ! un livre ? — Non, pas un livre, je ne suis pas si bête, mais un titre de livre, et ce titre est tout : j'en ai déjà fait présent au puritain Sieyès, qui pourra le commenter tout à son aise. Il aura beau dire, on ne se ressouviendra que du titre. — Quel est-il donc ? — Le voici : *Qu'est-ce que le tiers état ? Tout. Qu'a-t-il ? Rien.* » C'est là, en effet, le titre et le début de la fameuse brochure de Sieyès.

Horace, Voltaire, n'avaient pas plus d'esprit dans l'amour.

Toute la vie de Chamfort éclate en saillies. Dès qu'il prend la plume, ce n'est plus Chamfort, c'est un écrivain quelconque écrivant avec le même sourire de doute une comédie et une tragédie.

Sa vie était son œuvre. La poésie écrite, le fût-elle par la plume d'or d'Homère, n'est jamais qu'un sépulcre où s'agitent des fantômes. Les vrais poëtes vivent pour eux-mêmes et non pour les autres. Ils se contentent du livre que la destinée écrit dans leur cœur en lettres de flamme.

Il a rimé des contes, et s'est imaginé qu'il était poëte. Poëte sans poésie, comme tous ceux du dix-huitième siècle, à part les poëtes en prose, Chamfort n'avait même pas la rime. Il reprochait à l'abbé Delille sa richesse de rimes, qu'il appelait des *sonnettes*. « Pour vous, lui dit l'abbé, vous ne faites entendre que des *grelots*. » Toutefois, sans la poésie et sans la rime, il a droit de se faire lire, parce que l'esprit a droit de cité partout, même chez les Muses.

En haine des sots blasonnés, il s'était jeté en pleine révolution; en haine de la Révolution, il avait creusé lui-même sa fosse, comme si le dernier cri de l'humanité fût celui-ci: *Frère, il faut mourir!* Il avait étudié l'humanité à tous les degrés de l'échelle. Il en était arrivé à cet aphorisme, que l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine, ainsi que l'homme d'esprit. « Pourquoi, lui demandait-on, n'êtes-vous arrivé à rien au milieu de tant de sots? — Parce que je n'ai jamais cru le monde aussi bête qu'il l'est. » Chamfort calomniait le monde, car il y a réussi plus qu'il ne le devait faire. Il savait merveilleusement éveiller la curiosité publique par des coquetteries de comédienne qui veut jouer son monde. « Pourquoi n'écrivez-vous pas, Chamfort? — Parce que le public en use avec les gens de lettres comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux qu'ils enrôlent: enivrés le premier jour, dix écus et des coups de bâton le reste de leur vie. On me presse de travailler par la même raison que, quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer des singes, des baladins ou des conducteurs d'ours. Non, je n'écrirai pas, parce que je resterais

à moitié chemin de la gloire de Jeannot, parce que j'ai peur de mourir sans avoir vécu, parce qu'enfin plus mon affiche littéraire s'efface, et plus je suis heureux. » Toutes ces raisons étaient excellentes à donner, mais elles n'étaient que les déguisements malins de la vérité. La vérité, c'est qu'il n'écrivait pas parce qu'il n'avait rien dans le cœur, — rien dans le ventre, comme disent les artistes. — C'était un penseur de la famille la Rochefoucauld : il se reposait six jours de la semaine et prenait sa plume le dimanche, le seul jour où il ne courût pas le monde. Il a dit quelque part que les gens oisifs qui recueillent des maximes ressemblent à ceux qui mangent des huîtres ou des cerises, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger. Il a eu le tort de ne pas laisser quelques huîtres et quelques cerises à son repas platonique.

Chamfort n'avait foi en rien, pas même en l'Espérance, cette vierge du monde idéal qui nous rouvre le ciel au milieu de toutes les tempêtes. Il avait été trompé par l'Espérance comme par un charlatan qui court les foires. Il affirmait n'avoir été heureux que du jour où il l'avait perdue. Aussi disait-il en mourant, — triste moralité du livre de sa vie, — que, s'il allait au paradis, il écrirait sur la porte le vers que Dante a mis sur la porte de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Depuis que cette étude a paru (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1848), mon excellent ami, M. Sainte-Beuve, notre maître à tous dans l'art du portrait à la plume, a publié une vive physionomie de Chamfort (*Constitutionnel*, 15 septembre 1851), dont voici les premiers traits :

« En parlant de cet esprit pénétrant et amer, je tâcherai d'être

modéré comme toujours, et, sans prodiguer la sympathie là où elle n'a que faire, je me tiendrai à ce qui est de juste sévérité. Gardons-nous, en jugeant Chamfort, de cette aigreur qu'il avait en jugeant les autres et que nous lui reprochons.

. . . .

« Il a laissé un nom et bien des mots qu'on répète. Quelques-uns de ces mots sont comme de la monnaie bien frappée qui garde sa valeur ; mais la plupart ressemblent plutôt à des flèches acérées qui arrivent brusquement et sifflent encore. »

. . . .

Voilà qui est juste avec la concision imagée de Chamfort ; mais voici qui est sévère :

« Chamfort, malgré quelques parties perçantes et profondes, n'était qu'un homme d'esprit sans vraies lumières et fanatisé. »

Fanatisé par l'esprit de révolution. Pourquoi reprocher à Chamfort d'avoir suivi cette vague, trompeuse comme la sirène, qui nous appelait vers l'horizon rêvé ?

Chamfort n'était qu'un homme d'esprit, mais non sans vraies lumières.

« Son nom restera attaché à quantité de mots concis, aigus, vibrants et pittoresques, qui se fixent bon gré mal gré dans le souvenir. Méfiez-vous pourtant ! je crains qu'il n'y ait toujours un peu d'arsenic au fond. »

Si Chamfort mêle l'amertume dans sa coupe, Sainte-Beuve, après y avoir bu, n'en garde-t-il pas trop sur les lèvres pour parler de Chamfort ?

A. H.

CHAMFORT PEINT PAR ROEDERER

JOURNAL DE PARIS, 18 mars 1795.

DIALOGUE ENTRE UN RÉDACTEUR ET UN AMI DE CHAMFORT.

L'AMI. — Est-ce que vous ne défendrez pas Chamfort contre tant d'attaques?

LE RÉDACTEUR. — Ma foi, je n'en sais rien.

L'AMI. — N'étiez-vous pas de ses amis?

LE RÉDACTEUR. — J'en étais, certainement.

L'AMI. — Et vous l'abandonneriez!

LE RÉDACTEUR. — N'a-t-il pas été *terroriste?*

L'AMI. — Oui, jusqu'à la menace; non, jusqu'aux actions. Il croyait nécessaire de paraître terrible, pour éviter d'être cruel. Il s'est arrêté quand il a vu la férocité frapper avec les armes que le patriotisme alarmé ne voulait que montrer. Le confondriez-vous avec les hommes de sang?

LE RÉDACTEUR. — Non; mais je ne le mettrai pas non plus au nombre des esprits sages qui ont prévu les conséquences des déclamations incendiaires, ni des âmes courageuses qui ont travaillé à empêcher les fureurs populaires, ni même des âmes sensibles qui en ont constamment gémi. N'est-ce pas lorsque la terreur l'a atteint lui-même, qu'il a cessé d'applaudir au terrorisme?

L'AMI. — C'est bien avant; et il ne s'est pas borné au silence; il a frappé sur le terrorisme dès qu'il l'a vu cruel,

comme il l'avait fait sur le despotisme dans tous les temps, et sur le modérantisme quand il l'a cru dangereux. Ignorez-vous qu'il fut mis en arrestation pour avoir refusé à Hérault-Séchelles d'écrire contre la liberté de la presse? N'avez-vous pas entendu citer ce mot qui lui échappa au sujet de la *fraternité*, que les tyrans proclamaient sans cesse : « Ils parlent, dit-il, « de la *fraternité* d'Étéocle et de Polynice. » Ce fut lui qui, entendant déplorer l'indifférence du public pour les chefs-d'œuvre de la scène tragique, l'expliqua en ces mots : « La tragédie « ne fait plus d'effet depuis qu'elle court les rues. » Ce fut lui qui dit de Barrère, à la naissance de son pouvoir : « C'est un « brave homme que ce Barrère ; il vient toujours au secours du « plus fort. » — « C'est un ange que votre Pache, dit-il un « jour à un ami de celui-ci ; mais à sa place, je rendrais mes « comptes. » Ce furent ces discours, et cent autres que ceux-là supposent, qui indisposèrent les décemvirs contre lui. On sait qu'au moment de son arrestation il fit ce qu'il put pour se tuer ; remis en liberté, ses amis lui reprochèrent d'avoir tenté de se donner la mort : « Mes amis, répondit-il, du moins je ne « risquais pas d'être jeté à la voirie du Panthéon. » C'est ainsi qu'il appelait cette sépulture depuis l'apothéose de Marat. Quelque temps après sa délivrance, un des amis qui lui ont fermé les yeux, Colchen, le félicitait d'être échappé à ses propres coups ; Chamfort lui répondit : « Ah ! mon ami, les horreurs que je vois « me donnent à tout moment l'envie de me recommencer. » Ne voyez-vous pas, dans ces paroles, les sentiments d'une âme sensible et courageuse?

Le Rédacteur. — Je me plais à les reconnaître en lui ; mais pourquoi donc cet emportement de paroles, ce débordement d'invectives et de menaces contre les mêmes castes, contre la plupart des mêmes individus que Marat et Robespierre proscrivirent depuis?

L'Ami. — Vous l'avez dit : parce que Chamfort n'était pas un esprit sage ; j'ajouterai même qu'en politique il n'était pas un esprit éclairé. Il avait vu les abus et les vices attachés à l'ancien régime ; il leur avait juré la guerre ; et il croyait néces-

saire de la faire à outrance, sans précaution, comme sans mesure : voilà son erreur.

Le Rédacteur. — Mais n'y a-t-il pas eu du mauvais cœur dans sa conduite, et au moins de cette méchanceté qui se plaît à nuire, pour peu que la justice y autorise; de cette méchanceté qui n'est pas celle du scélérat, mais celle de l'homme dur et violent ?

L'Ami. — Nullement; et ce qui le prouve, c'est qu'il a cessé ses emportements dès qu'il a vu qu'on prenait à la lettre les discours des Marat et des Robespierre; il voulait faire peur et non faire du mal, puisqu'il s'est arrêté dès qu'il a vu qu'on faisait mal pour faire mal, et encore pour faire peur.

Le Rédacteur. — Mais n'a-t-il pas voulu satisfaire des vues personnelles? n'est-ce pas son intérêt qui lui a conseillé de flatter les partis dominants?

L'Ami. — Son intérêt n'a été pour rien dans sa conduite. Toujours Chamfort s'y montra supérieur ; disons plus : il en fut toujours l'ennemi. Non-seulement il s'attacha à la Révolution, mais même il poursuivit avec passion jusque sur lui-même tous les abus, ou ce qu'il croyait être les abus de l'ancien régime. Il se déchaîna contre les pensions, jusqu'à ce qu'il n'eût plus de pension; contre l'Académie, dont les jetons étaient devenus sa seule ressource, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'Académie ; contre toutes les idolâtries, toutes les servilités, toutes les courtoisies, jusqu'à ce qu'il n'existât plus un homme qui osât se montrer empressé à lui plaire; contre l'opulence extrême, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un ami assez riche pour le mener en voiture ou lui donner à dîner. Enfin il se déchaîna contre la frivolité, le bel esprit, la littérature même, jusqu'à ce que toutes ses liaisons, occupées uniquement des intérêts publics, fussent devenues indifférentes à ses écrits, à ses comédies, à sa conversation. Il s'impatientait d'entendre louer son *Marchand de Smyrne* comme une comédie révolutionnaire ; il s'indignait même qu'on se crût réduit à tenir compte de si faibles ressources pour servir une si grande cause. « Je ne croirai « pas à la Révolution, disait-il souvent en 1791 et 1792, tant

« que je verrai ces carrosses et ces cabriolets écraser les pas« sants. » Voici une anecdote qui le caractérise. Le lendemain du jour où l'Assemblée constituante supprima les pensions, nous fûmes lui et moi voir Marmontel à la campagne. Nous le trouvâmes, et sa femme surtout, gémissant de la perte que le décret leur faisait éprouver; et c'étaient pour leurs enfants qu'ils gémissaient. Chamfort en prit un sur ses genoux : « Viens, dit« il, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous; quelque jour « tu pleureras, en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer « sur toi, dans l'idée que tu serais moins riche que lui. » Chamfort perdait lui-même sa fortune par le décret de la veille. — Si Chamfort, comme on voit, ne passait rien aux autres, il ne se passait rien non plus à lui-même. Il fut misanthrope peut-être, mais non pas inhumain; il haïssait les hommes, mais parce qu'ils ne s'aimaient point; et le secret de son caractère est tout entier dans ce mot qu'il répétait souvent : « Tout homme qui, « à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les « hommes. » On lui a reproché d'avoir été ingrat envers des amis qui l'avaient obligé pendant leur puissance; et l'on s'est fondé sur son ardeur à poursuivre les abus dont ils vivaient. La belle raison! La preuve que Chamfort ne fut point ingrat, c'est qu'il resta attaché à ses amis dépouillés d'abus, comme il l'avait été quand ils en étaient revêtus.

Le Rédacteur. — A ce compte, il n'y aurait qu'à admirer dans Chamfort; et ce que vous appelez le défaut de sagesse de son esprit ne serait que la faculté de s'émouvoir trop vivement pour le bien et contre le mal!

L'Ami. — Vous allez maintenant trop loin. La morosité de Chamfort, sa misanthropie, furent des défauts sérieux; il irrita souvent des gens qu'il aurait pu ramener; il affligea des hommes honnêtes par des jugements inconsidérés. Il provoqua sans le vouloir, il autorisa des passions perverses, et arma des hommes atroces de maximes violentes et de raisonnements spécieux; et, quand il avait lancé un mot piquant ou accablant sur quelque homme que ce fût, il ne revenait plus sur l'opinion qu'il en avait donnée, non qu'il fût arrêté par la crainte méprisable de déprécier

un mot saillant, mais plutôt parce qu'il voulait se faire craindre d'un ennemi qu'il croyait trop blessé pour ne pas être irréconciliable; c'est ainsi qu'il resta toute sa vie le détracteur de la Harpe parce qu'il l'avait été un jour; il s'obstina à soutenir que cet excellent littérateur, dont il honorait d'ailleurs le patriotisme, ne savait pas le latin, parce qu'il l'avait surpris autrefois je ne sais dans quelle erreur sur le sens d'un mot de Tite-Live. Ces travers sont inexcusables; mais je ne puis pour cela passer condamnation sur des reproches qui attaquent le fond de son cœur.

Le Rédacteur. — Je vous entends; mais, après tout, à quoi bon célébrer Chamfort? Qu'a-t-il fait pour la Révolution? Il n'a pas imprimé une seule ligne pour en hâter ou en arrêter la marche suivant les circonstances, non plus que pour l'éclairer.

L'Ami. — Comptez-vous pour rien une foule de mots saillants, qui ont passé mille fois dans toutes les bouches? Sa réponse à des aristocrates qui, après le 14 juillet 1789, se demandaient douloureusement ce que devenait la Bastille : « Messieurs, elle ne fait que décroître et embellir. » Ces autres paroles sur la manière de faire la guerre à la Belgique : « *Guerre aux châteaux! paix aux chaumières!* » paroles qui, pour être devenues l'adage du vandalisme et de la tyrannie en France, n'en étaient pas moins justes et politiques relativement à des ennemis étrangers et des agresseurs cruels; cette prédiction, malheureusement démentie par M. Pitt, mais qui devait lui servir de leçon, et fournira à l'Angleterre un éternel reproche contre lui : « L'Angleterre ne fera pas la guerre à la France, elle « aimera mieux sucer notre sang que de le répandre; » enfin cette réflexion décisive sur des projets de loi proposés à l'Assemblée constituante pour réprimer la licence des écrits calomnieux : « Toute loi sera inutile contre la calomnie, parce qu'elle « se vend bien. » Chamfort imprimait sans cesse; mais c'était dans l'esprit de ses amis. Il n'a rien laissé d'écrit; mais il n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui, qui sont l'a-

brégé ou le germe d'un bon livre.... Ne craignons pas de le dire : on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut rendre aux plus grands intérêts. Il est des vérités importantes qui ne servent à rien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement; elles sont comme un métal précieux en dissolution: en cet état il n'est d'aucun usage; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'affine, l'essaye, et lui imprime sous le balancier des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est de même de la pensée. Il faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent, qu'elle y soit marquée d'une empreinte ineffaçable, frappante pour tous les yeux, et garante de son aloi. Chamfort n'a cessé de frapper ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or; il ne la distribuait pas lui-même au public, mais ses amis se chargeaient volontiers de ce soin; et certes il est resté plus de choses de lui, qui n'a rien écrit, que de tant d'écrits publiés depuis cinq ans et chargés de tant de mots.

Le Rédacteur. — Je me rends, citoyen; mais que puis-je faire de mieux pour la mémoire de Chamfort que d'écrire notre entretien et de le publier? y consentez-vous?

L'Ami. — Volontiers.

ROEDERER.

Dans le numéro suivant du Journal de Paris, on remarque la note suivante :

A la bonne heure, citoyen, quelques mots fins ou énergiques, quelques anecdotes rapidement contées, réduites dans un cadre ingénieux, voilà ce qui compose votre morceau sur Chamfort, voilà ce qui plaît à tous les lecteurs, et non des discussions à la

fois pesantes et étranglées, des disputeurs, des dissertateurs, des docteurs de quelque genre que ce soit, de Salamanque ou de la comédie; vos deux pages valent mieux qu'une vie en deux volumes. Quand on les a lues, vingt souvenirs reviennent encore. Je l'ai connu, dès la jeunesse, ce Chamfort; et je doute beaucoup qu'il fût digne d'être *misanthrope à quarante ans*, si, pour en avoir le droit, *il faut avoir aimé les hommes*. Il n'aima jamais que Chamfort : c'était un homme habile à lancer un trait d'esprit *acéré*, comme une arbalète chasse une flèche. Je vais en dire quelques mots, non par le besoin de médire (il n'y eut pas plus entre nous de haine que d'amitié), mais par le désir d'être vrai, et de bien juger ceux qui ont été désireux de paraître, et qui ont eu la triste ambition d'être craints.

Chamfort le fut toujours; sa figure était charmante dans la jeunesse; le plaisir l'altéra étrangement, et l'humeur finit par la rendre hideuse. Il ne montra d'abord que de la gaieté, et seulement un petit germe de méchanceté; mais ce germe ressemblait au plus petit des grains qui devient un arbre : il ombragea toute sa vie. Après un succès académique, il essaya la carrière des négociations; il eut une correspondance qui ne fut remarquée que par des lettres outrageuses contre l'ambassadeur qu'il avait suivi. On peut croire qu'il revint à Paris; et il dit que la politique *n'était que du haut allemand*. Soit qu'on eût dégoûté M. de Choiseul de ce caractère trop âcre, soit qu'on lui eût laissé ignorer ses talents, Chamfort désespéra ou dédaigna d'être replacé, et il se dévoua aux lettres.

Parmi ceux qui se firent connaître dans le même temps, je me rappelle l'abbé Delille, non moins fécond en saillies. Leur caractère modifia bien diversement leur esprit. Delille a toujours plu comme un enfant. Chamfort sollicitait le rire et se faisait redouter.

Les bons mots de Chamfort se heurtèrent bientôt contre ceux de Duclos.

Chamfort remarqua, il imita, il surpassa peut-être ce ton de flatteur brusque, cet art de caresser les grands avec une apparence de rudesse qui avait valu à Duclos, de la part d'un autre

malin, l'épithète de *faux sincère.* Mademoiselle Quinault, qui me l'a dit, lui donnait un autre nom assez plaisant, *don Brusquin d'Algarade.* Chamfort eût mérité cette grandesse. J'ai vu de ses fureurs. J'ai ri de l'humilité où il tenait l'élégant Vaudreuil, son patron. Celui-ci s'occupait sans cesse à lui procurer des accès à la cour; et Chamfort se résignait à accepter de petits titres en faveur des pensions; c'est ainsi qu'il fut secrétaire de madame Élisabeth. On l'embarrassa beaucoup, en le voulant faire secrétaire de l'ordre du Saint-Esprit; il y avait encore là deux mille francs de pension à gagner. Mais une espèce de demi-cordon bleu à porter *en sautoir* gâtait l'affaire. Cela avait l'air subalterne; et c'était alors que Chamfort invoquait la religion de l'égalité, qu'il n'eût jamais connue s'il avait pu porter ce même cordon *de l'épaule dextre à la hanche gauche.*

D'ailleurs on lui rappela qu'il avait dit à notre excellent Ducis, à qui on proposait le cordon de Saint-Michel : « Que feras-« tu de ce ruban? tu ne l'auras pas plutôt qu'il faudra le por-« ter. » La Révolution vint; vous avez conté le reste. Il finit par s'enivrer de démocratie et de mauvais vin, et puis se tuer, se manquer, se recommencer. Je vois en lui beaucoup de rage, et cherche *son humanité.* Il dédaignait à la fin qu'on vantât son *Marchand de Smyrne;* la *Jeune Indienne* n'est guère qu'une élégante bagatelle, dont on doit, ce me semble, l'idée à Métastase. Son éloge de Molière a été lu; mais on relit surtout celui de la Fontaine. Quand il l'écrivit, il était loin des sublimités du *sans-culottisme.*

Nous croyons avoir réuni tout Chamfort en ce volume. C'est d'autant plus Chamfort, que nous avons dégagé son œuvre de ces imitations malencontreuses, par exemple sa tragédie et ses essais de style éloquents, vers et prose, qui appartiennent de droit à la mémoire de Campistron et de Thomas. Chamfort n'est pour ainsi dire Chamfort que lorsqu'il n'a pas songé à l'être.

Nous commençons le volume par la plus vraie expression de Chamfort, par son esprit jeté au hasard du mot, du trait, de l'humeur, de la méchanceté, de la philosophie sur les hommes et les choses de son temps. Les *Caractères et Portraits* sont encore ce qui a été dit de plus franc et de plus vif sur les contemporains de Chamfort.

Après les *Caractères et Portraits*, nous réimprimons le *Marchand de Smyrne*, qui est resté au répertoire du Théâtre-Français.

Viennent ensuite les *Éloges de Molière* et de *la Fontaine*.

Nous n'avons pas osé condamner les vers de Chamfort, nous avons recueilli tous ceux qui peignent quelqu'un ou quelque chose, tous ceux qui sont marqués à l'esprit, au coin de Chamfort.

Après les vers, nous réunissons les pages les mieux réussies parmi les lettres, les études, les essais.

Enfin nous avons clos cette édition définitive de Chamfort par les *Maximes et Pensées*. Un peu d'alliage s'est mêlé à l'or pur dans le creuset de Chamfort, depuis cinquante ans, plus d'une effigie s'est effacée à courir le monde, mais combien de ces maximes et pensées sont encore la meilleure monnaie de l'esprit français !

L'Éditeur.

LES

HOMMES ET LES CHOSES

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CARACTÈRES ET PORTRAITS

NOUVELLES A LA MAIN.

Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon, et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont madame de Montesson, madame de Genlis, madame Necker et madame d'Angivilliers.

⁂ On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela ? dit M. B... — Vous avez bien raison, dit M. T... — Sans doute, reprit M. B..., c'est la langue latine, n'est-il pas vrai ? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française. »

⁂ « Comment trouvez-vous M. de K... ? — Je le trouve très-aimable ; je ne l'aime point du tout. » L'accent dont

le dernier mot fut dit marquait très-bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

⁂ « Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disait M. de K..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare. J'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très-grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très-bonne santé ; et moi, je suis pauvre, obscur, et malade. »

⁂ Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame, j'ai oublié laquelle, le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

⁂ M. de Tressan avait fait, en 1738, des couplets contre M. le duc de Nivernois. Il sollicita l'Académie en 1780, et alla chez M. de Nivernois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire. »

⁂ Le maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse : il voulut se confesser, et dit devant plusieurs de ses amis : « Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État .. » Un de ses amis l'interrompit : « Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable. »

⁂ Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse en pleine Académie des f..., des b... ; l'abbé du Renel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire. »

⁂ M. de L... parlait à son ami M. de B..., homme très-respectable, et cependant très-peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur

son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! »

*** M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie ; et la Française une sottise. »

*** D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffant, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont-de-Veyle. Arrive un médecin, nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame du Deffant : « Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très-humble respect ; » à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; » à M. de Pont-de-Veyle : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ; » et à d'Alembert : « Bonjour, monsieur. »

*** Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de Z... Il perdit sa femme ; on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

*** Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes, et capable de tout exactement. Un jour, on louait sa douceur : « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. »

*** M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : « Ce Voltaire, qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

*** Le public ! le public ! combien faut-il de sots pour faire un public ?

⁂ M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides ; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

⁂ Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente d'un côté Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex. Franc. et Nav.*, et de l'autre, le cardinal de Richelieu avec ces mots autour : *Nil sine consilio.*

⁂ M. Y..., ayant lu la lettre de saint Jérôme, où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur. »

⁂ M. P... disait : « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. »

⁂ Madame la princesse de Marsan, maintenant si dévote, vivait autrefois avec M. de Bissy. Elle avait loué une petite maison, rue Plumet, où elle alla, tandis que M. de Bissy y était avec des filles ; il lui fit refuser la porte. Les fruitières de la rue de Sèvres s'assemblèrent autour de son carrosse, disant : « C'est bien vilain de refuser la maison à la princesse qui paye, pour y donner à souper à des filles de joie ! »

⁂ Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise, disait : « Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre. »

⁂ Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez perdu ? — Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf. »

*** Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle quelques libertés qui ne réussirent pas : « Je me tais, dit Stanislas; mon chancelier vous dira le reste. »

*** Autrefois on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi; et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres. »

*** Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire, dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant vint à Paris; il alla se présenter chez M. Berrier, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berrier, et lui dit qui il était. Il repartit pour sa province : comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berrier, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait (lui Berrier), envoie un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon; on saisit l'homme, on le bâillonne, on le mène à Paris; on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

*** Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je n'aime pas? »

*** Le cardinal de Rohan, qui a été arrêté pour dettes dans son ambassade de Vienne, alla, en qualité de grand aumônier, délivrer des prisonniers du Châtelet, à l'occasion de la naissance du Dauphin. Un homme, voyant un grand tumulte autour de la prison, en demanda la cause; on lui répondit que c'était pour M. le cardinal de Rohan, qui, ce jour-là, venait au Châtelet : « Comment ! dit-il naïvement, est-ce qu'il est arrêté? »

*** M. de Roquemont, dont la femme était très-galante, couchait une fois par mois dans la chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net; arrive qui plante. »

*** M. de C..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

*** On faisait une quête à l'Académie française; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu; mais je le crois. » M. de Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi ; mais je ne le crois pas. »

*** L'abbé Maury, allant chez le cardinal de la Roche-Aymon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur et lui en demanda la raison : « J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal ; il n'y a pas jusqu'à ces jeunes agents du clergé, cet abbé de la Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons. »

*** L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous : quand il fut plus ri-

che, il la céda à l'abbé de la Porte, en retenant huit sous dessus : celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal ; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.



*** Un évêque de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne. « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

*** Milord Marlborough étant à la tranchée avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami, et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement : « Eh quoi ! monsieur, vous paraissez étonné ? — Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile. »

*** Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin et lui disait : « Était-ce la peine de m'imposer tant de privations et de me faire vivre en mon particulier ? — Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ? — Eh bien, ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse ? »

*** Un jour, que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! »

*** Le comte de Mirabeau, très-laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. « Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction ; pour toute réponse et pour toute

défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. » Le commissaire n'entendait pas : « Bête, dit le juge, regarde donc la figure de monsieur!

*** M... me disait : « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller : comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux *Variétés amusantes*. »

*** Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : « Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. »

*** M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer. » M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup : M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi demanda si le partage des gains était fait. « Oui, dit M. de Chauvelin ; M. de Choiseul gagne trois mille louis. — Ah! j'en suis bien aise, dit le roi; mandez-le-lui bien vite. »

*** « L'amour, disait M. R..., devrait n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : « De quoi « vous mêlez-vous? » Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille ! »

*** Ne me vantez point le caractère de N... ; c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

*** « Savez-vous pourquoi, me disait M. de V..., on est

plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans que passé cet âge? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on y est détrompé ; que, chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irremédiables. Jusqu'alors on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens ; après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres. »

*** Madame de B..., ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D...., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre ; en fait de maris, on montre tout.

*** M. le comte d'Orsai, fils d'un fermier général et si connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier chez le prévôt des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation considérablement augmentée : l'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

*** On disait de M. l'abbé Arnaud, qui ne conte jamais : « Il parle beaucoup, non qu'il soit bavard, mais c'est qu'en parlant on ne conte pas. »

*** M. d'Autrep disait de M. de Ximenez : « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : « Ah ! la vilaine « bête ! »

*** Le tzar Pierre Ier, étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtiment de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable : Pierre dit : « Qu'on prenne un de mes gens. — Prince, lui répondit-on,

vos gens sont en Angleterre, et par conséquent sous la protection des lois. »

⁂ M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approche de ce dernier et lui dit : « Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très-flatteur pour Voltaire). » Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit : « Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. »

⁂ A l'époque de l'assassinat de Louis XV par Damiens, M. d'Argenson était en rupture ouverte avec madame de Pompadour. Le lendemain de cette catastrophe, le roi le fit venir pour lui donner l'ordre de renvoyer madame de Pompadour. Il se conduisit en homme consommé dans l'art des cours. Sachant bien que la blessure du roi n'était pas considérable, il crut que le roi, après s'être rassuré, rappellerait madame de Pompadour ; en conséquence, il fit observer au roi qu'ayant eu le malheur de déplaire à la reine, il serait barbare de lui faire porter cet ordre par une bouche ennemie ; et il engagea le roi à donner cette commission à M. de Machaut, qui était des amis de madame de Pompadour, et qui adoucirait cet ordre par toutes les consolations de l'amitié ; ce fut cette commission qui perdit M. de Machaut. Mais ce même homme, que cette conduite savante avait réconcilié avec madame de Pompadour, fit une faute d'écolier en abusant de sa victoire, et la chargeant d'invectives, lorsque, revenue à lui, elle allait mettre la France à ses pieds.

⁂ Lorsque madame Dubarry et le duc d'Aiguillon firent renvoyer M. de Choiseul, les places que sa retraite laissait vacantes n'étaient point encore données. Le roi ne voulait

point de M. d'Aiguillon pour ministre des affaires étrangères : M. le prince de Condé portait M. de Vergennes, qu'il avait connu en Bourgogne ; madame Dubarry portait le cardinal de Rohan, qui s'était attaché à elle. M. d'Aiguillon, alors son amant, voulut les écarter l'un et l'autre; et c'est ce qui fit donner l'ambassade de Suède à M. de Vergennes, alors oublié et retiré dans ses terres, et l'ambassade de Vienne au cardinal de Rohan, alors le prince Louis.

⁂ « Mes idées, mes principes, disait M. T..., ne conviennent pas à tout le monde : c'est comme les poudres d'Ailhaut et certaines drogues qui ont fait grand tort à des tempéraments faibles, et ont été très-profitables à des gens robustes. » Il donnait cette raison pour se dispenser de se lier avec M. de J..., jeune homme de la cour, avec qui on voulait le mettre en liaison.

⁂ J'ai vu M. de Foncemagne jouir, dans sa vieillesse, d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit que oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : « Il y a longtemps qu'il est honnête homme. » Je ne pus en tirer rien de positif, sinon qu'autrefois M. de Foncemagne avait tenu une conduite oblique et rusée dans plusieurs affaires d'intérêt.

⁂ M. d'Argenson, apprenant qu'à la bataille de Raucoux un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

⁂ Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstet, les plus honnêtes gens de la

cour disaient : « Au moins le roi se porte bien, c'est le principal. »

*** Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui. La reine ne sut lui dire autre chose, sinon : « Monsieur le comte, avez-vous été content du petit Laborde ? »

*** « Je n'ai vu dans le monde, disait M. S..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisirs, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié et des coucheries sans amour. »

*** Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie, pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : « Ah ! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir ; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre église. »

*** Je disais à M. R..., misanthrope plaisant, qui m'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : « Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. — Oui, dit-il, et il est déjà triste comme s'il savait tout. »

*** M. Q... disait qu'un esprit sage, pénétrant, et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès lors tout change : l'esprit des différents états, la vanité particulière à chacun d'eux, ses différentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

*** Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, disait M. L...,

qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'un rang, d'une fortune : l'homme qui a ces avantages y est, au contraire, soutenu comme malgré lui-même. Il y a, entre ces deux hommes, la différence qu'il y a du scaphandre au nageur.

⁂ M. H... me disait : « J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. »

⁂ On demandait au même pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi : « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. »

⁂ Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, à luto fæcis*, qu'il traduisait ainsi : Seigneur, débourbonez-nous. »

⁂ M. V..., intendant de province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé, et, tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : « Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes lettres verront (verront, un *t* à la fin), salut. » Le reste est de forme, dit-il en remettant les papiers; et il passe dans la salle d'audience, pour livrer au public le grand homme occupé de tant de grandes affaires.

⁂ M. de Montesquiou priait M. de Maurepas de s'intéresser à la prompte décision de son affaire et de ses prétentions sur le nom de Fézenzac. M. de Maurepas lui dit : « Rien ne presse; M. le comte d'Artois a des enfants. » C'était avant la naissance du Dauphin.

⁂ Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa

place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : « *Qu'à cela ne tienne,* » et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait affaire, envoya sa démission.

⁂ Un homme de lettres menait de front un poëme et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poëme. « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai. »

⁂ M. de la Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes et celle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh ! mon Dieu ! cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre à fonds perdus ; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous. »

⁂ M. C..., Provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disait, à propos des rois et même des ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent : « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebroche ; il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence, ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

⁂ On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi l'évê-

que de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

⁂ « Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M. G..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra. »

⁂ On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny ; que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent. »

⁂ On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher. « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

⁂ Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût* de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de la Rochefoucauld.

⁂ M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille. « Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas ; il ne voudrait plus y faire mettre personne. »

⁂ Pendant un siége, un porteur d'eau criait dans la ville : « A six sous la voie d'eau ! » Une bombe vient et emporte un de ses seaux : « A douze sous le seau d'eau ! » s'écrie le porteur sans s'étonner.

⁂ M. A..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts et l'état actuel de la civilisation : « Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans ? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet, et pour inventer les allumettes. »

⁂ La comtesse de Bouflers disait au prince de Conti qu'il était le meilleur des tyrans.

⁂ Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez

dans le monde; je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

*** Une femme disait à M. C... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes : « Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. » En effet, son amour s'acroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

*** Du temps de M. de Machaut, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait : « Ici le roi prendra un air sévère; ici le front du roi s'adoucira ; ici le roi fera tel geste, etc. » Le mémoire existe.

*** « Il faut, disait M. J..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet... »

*** Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. »

*** M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père, indigné, crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge. « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux

pour son mari; et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi; j'ai payé la place; et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. »

⁂ Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : « Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas; il n'y a ici personne plus valet que moi. »

⁂ M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante mille écus : « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? — Non, dit l'autre; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. »

⁂ Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée, pendant tout un dîner, d'un étranger jeune et beau, l'aborda au sortir de table, et lui adressait d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit : « Passez, passez, bonhomme, on vous a donné. » (Formule usitée envers les pauvres qui redemandent l'aumône.)

⁂ M. D..., connu par son usage du monde, me disait que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

⁂ M. G... disait que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des grands, en négligeant la culture de son esprit et de son âme, c'est pêcher au goujon avec un hameçon d'or.

⁂ On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus-Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbac, lui dit que, s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la

médecine. Quintus lui répondit : « *Toujours assassin !* »

*** M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit, à souper, qu'il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme, dont il donna enfin le mot.

*** Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui, dès les premiers jours, se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot : *Il faut*. Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas, et d'une voix mourante : *Il faut! il faut!*

*** Voici une anecdote que j'ai ouï conter à M. de Clermont-Tonnerre sur le baron de Breteuil. Le baron, qui s'intéressait à M. de Clermont-Tonnerre, le grondait de ce qu'il ne se montrait pas assez dans le monde. « J'ai trop peu de fortune, répondit M. de Clermont. — Il faut emprunter : vous payerez avec votre nom. — Mais, si je meurs ? — Vous ne mourrez pas. — Je l'espère; mais enfin, si cela arrivait ? — Eh bien, vous mourriez avec des dettes, comme tant d'autres. — Je ne veux pas mourir banqueroutier. — Monsieur, il faut aller dans le monde : avec votre nom, vous devez arriver à tout. Ah ! si j'avais eu votre nom ! — Voyez à quoi il me sert. — C'est votre faute. Moi, j'ai emprunté ; vous voyez le chemin que j'ai fait, moi qui ne suis qu'un *pied-plat*. » Ce mot fut répété deux ou trois fois, à la grande surprise de l'auditeur, qui ne pouvait comprendre qu'on parlât ainsi de soi-même.

*** Cailhava, qui, pendant toute la Révolution, ne songeait qu'aux sujets de plaintes des auteurs contre les comédiens, se plaignait à un homme de lettres lié avec plusieurs membres de l'Assemblée nationale que le décret n'arrivait pas.

Celui-ci lui dit : « Mais pensez-vous qu'il ne s'agisse ici que de représentations d'ouvrages dramatiques ? — Non, répondit Cailhava ; je sais bien qu'il s'agit aussi d'impression. »

⁂ Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait après lui aux chasses. Le roi eut la complaisauce d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Étioles. »

⁂ Madame de Genlis vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de Genlis se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde, en un mot, refuse. M. de Genlis retient le soldat, et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

⁂ M. V... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait de lui : « Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. »

⁂ M. de Richelieu disait, au sujet du siége de Mahon par M. le duc de Crillon : « J'ai pris Mahon par une étourderie; et, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi. »

⁂ A la bataille de Rocoux ou de la Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin; cependant il n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit : « Petit Thyange, tu as eu une belle peur ? — Oui, monsieur le maréchal, dit celui-ci; j'ai craint que vous ne fussiez blessé. »

⁂ Voltaire disait, à propos de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. »

On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre : « Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. — Ah ! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parla à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-frileux. »

⁂ Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

⁂ Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa. La comtesse Talleyrand prenait intérêt à cette femme ; elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine ; autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui : refus très-bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part ; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrége ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez. » Elle le regarde et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles ; et le lendemain matin lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était un commis d'un commis nommé M. Étienne.

*** Le duc de la Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame Dubarry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille ! »

*** Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais, qui voulait l'empêcher de se tuer : « Moi ! arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi que seraient B..., D..., N...? (Ils vivent tous.) Enfin, monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police. »

*** Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi (George III), et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : « Je sais très-bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier, mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

*** On disait au satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices ; mais ménagez les vicieux. — Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs? »

*** On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans) si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. » Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union ; soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

*** Madame de H... me racontait la mort de M. le duc

d'Aumont. « Cela a tourné bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et, le jour même de sa mort, deux heures avant la récidive de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit : Brossez ce fauteuil, voyons mes deux broderies nouvelles, enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »

⁂ M. G..., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait, pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société, dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. « J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu. »

⁂ Un courtisan disait, à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

⁂ J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée : ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai ; je suis très-bonne Française ; et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

⁂ La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de l'église Saint-Roch ; et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce ma-

nége dura longtemps : le prêtre fut découvert et inquiété; mais on assoupit cette affaire.

⁂ Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le ministre même que l'homme qui le suit dans sa garde-robe. »

⁂ Une des maîtresses de M. le régent lui ayant parlé d'affaires dans un rendez-vous, il parut l'écouter avec attention : « Croyez-vous, lui répondit-il, que le chancelier soit une bonne jouissance? »

⁂ M. de D..., qui avait vécu avec des princesses, me disait : « Croyez-vous que M. de L... ait madame de S...? » Je lui répondis : « Il n'en a pas même la prétention; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe; c'est avec cela qu'on a des reines. »

⁂ M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : « Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. »

⁂ L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

⁂ On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait que

oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

*** M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la police que le lieutenant de police tout au plus.

*** Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : « Combien paye-t-on? Est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit? — Poste, monseigneur. — Eh bien, il y aura désormais poste et demie. » La fortune du maître de poste était faite.

*** Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant, nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte; et leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens; et voici comment il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie; et, avant de dire : *Tirez*, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour : « Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer, avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut.

*** C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machaut. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui; et, à la fin de la con-

versation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : « Votre Majesté me fait donc premier ministre ? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. »

*** On disputait, chez madame de Luxembourg, sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

On annonce le bailli de Breteuil et madame de la Reynière. « Le vers est bon, » dit la maréchale.

*** Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme, prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant : « C'est comme ma femme ; » prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : « C'est comme une telle ; » ainsi de suite.

*** Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence ; M. de Fronsac, sur-le-champ, se met à chanter des couplets abominables, qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompit le silence universel en disant : « Que diable ! Fronsac ! il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson et la première. »

*** Madame du Deffant, étant petite fille, et au couvent, y prêchait l'irréligion à ses petites camarades. L'abbesse fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant : « Elle est charmante ! » L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda à l'évêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit : « Un catéchisme de cinq sous. » On ne put en tirer autre chose.

*** L'abbé Baudeau disait de M. Turgot, que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

*** Le prétendant, retiré à Rome, vieux et tourmenté de la goutte, criait dans ses accès : *Pauvre roi ! pauvre roi!* Un Français voyageur, qui allait souvent chez lui, lui dit qu'il s'étonnait de ne pas y voir d'Anglais. « Je sais pourquoi, répondit-il ; ils s'imaginent que je me ressouviens de ce qui s'est passé. Je les verrais encore avec plaisir. J'aime mes sujets, moi. »

*** M. de Barbançon, qui avait été très-beau, possédait un très-joli jardin que madame la duchesse de la Vallière alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de la Vallière lui répondit : « Hélas! mon Dieu! que ne parliez-vous? vous m'auriez eue comme les autres. »

*** L'abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré vingt ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. « Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Ce mot est très-philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

*** Madame Dubarry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauvau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauvau. Madame de Beauvau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame Dubarry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. « Point du tout, dit madame de Beauvau, nous n'en voulions qu'à votre place » Après cet aveu naïf, on demanda à madame Dubarry

si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauvau) et de madame de Grammont. « Oh! beaucoup. — Eh bien, quel mal de moi, par exemple? — De vous, madame? Que vous étiez hautaine, intrigante; que vous meniez votre mari par le nez. » M. de Beauvau était présent: on se hâta de changer de conversation.

*** M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie; mais, voyant que l'autre parlait tout de bon: « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persiflez pas; vous êtes un honnête homme; je vais vous donner ma démission. »

*** L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie: « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure; » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

*** D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert: « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

*** Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte de Lowendal (fils du maréchal); et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. « Ah! vous voilà, cher comte, dit-elle; vous arrivez bien à propos; il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

*** M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. « Je voudrais qu'il la prît, dit l'ex-ministre: il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoie. Dupont revient une heure après, criant: « Victoire! victoire! nous le tenons, il accepte. » M. de Calonne pensa crever de rire.

*** L'archevêque de Toulouse a fait avoir à M. de Cadignan quarante mille livres de gratification pour les services qu'il avait rendus à la province. Le plus grand était d'avoir eu sa mère, vieille et laide, madame de Loménie.

*** Le comte de Saint-Priest, envoyé en Hollande, et retenu à Anvers huit ou quinze jours, après lesquels il est revenu à Paris, a eu pour son voyage quatre-vingt mille livres, dans le moment même où l'on multipliait les suppressions de places, d'emplois, de pensions, etc.

*** Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille livres. « Que voulez-vous faire de dix mille livres? » dit celui-ci. Et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées à l'époque du retranchement des pensions par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

*** M. A... disait, à propos de madame de B... : « J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais prêt de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net. »

*** M. D... disait, à propos des sottises ministérielles et ridicules : « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. »

*** En France, disait M. C..., il faut purger l'humeur mélancolique et l'esprit patriotique. Ce sont deux maladies contre nature dans le pays qui se trouve entre le Rhin et les Pyrénées ; et, quand un Français se trouve atteint de l'un de ces deux maux, il a tout à craindre pour lui. »

*** Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut ; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment ? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit : il ne s'en sert point, il te le rendra. »

*** On disait de J.-J. Rousseau : « C'est un hibou. — Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et, quand je sors du *Devin du Village*, j'ajouterais déniché par les Grâces. »

*** Deux femmes de la cour, passant sur le pont Neuf, virent, en deux minutes, un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi nous n'en sommes pas en peine [1]. »

*** Le prince de Conti actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasse : on lui fit entendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le

[1] Allusion à l'ancien proverbe populaire : « On ne passe jamais sur le pont Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin. »

prince de Conti interrompit le harangueur, en lui disant : « Vous ne savez pas ce que c'est que les princes ! »

*** La goutte ressemble aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard possible qu'on peut.

*** M. D... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : « Vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. »

*** M. de B... disait qu'on ne dit point à une femme, à trois heures, ce qu'on lui dit à six; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il prétendait que son ton de conversation avec madame de P... était changé, depuis qu'elle avait changé en cramoisi le meuble de son cabinet qui était bleu.

*** J.-J. Rousseau, étant à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin du Village*, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment : « Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment ? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau : « Mais, y songez-vous ? quelle réponse vous venez de faire ! — Fort bonne, dit Rousseau : connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ?

*** M. de Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes. « Voyez, voyez ! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre ! »

*** On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écar-

tant des deux côtés : « C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. »

⁂ Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vu s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

⁂ A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M. L... disait : « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y a rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel : tout est dit. »

⁂ C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de M. J..., que, quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie : être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère n'est pas même un préservatif contre eux.

⁂ J'ai assisté, hier, à une conversation philosophique entre M. D... et M. L..., où un mot m'a frappé. M. D... disait : « Peu de personnes et peu de choses m'intéressent ; mais rien ne m'intéresse moins que moi. » M. L... lui répondit : « N'est-ce point par la même raison ? et l'un n'explique-t-il pas l'autre ? — Cela est très-bien, ce que vous dites là, reprit froidement M. D... ; mais je vous dis le fait. J'ai été amené là par degrés : en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

⁂ C'est une anecdote connue en Espagne, que le comte d'Aranda reçut un soufflet du prince des Asturies (aujourd'hui roi). Ce fait se passa à l'époque où il fut envoyé ambassadeur en France.

⁂ Dans ma première jeunesse, j'eus occasion d'aller voir dans la même journée M. Marmontel et M. d'Alembert. J'allai le matin chez M. Marmontel, qui demeurait alors chez madame Geoffrin ; je frappe, en me trompant de porte ; je demande

M. Marmontel; le suisse me répond: « M. de Montmartel ne demeure plus dans ces quartiers-ci; » et il me donna son adresse. Le soir, je vais chez M. d'Alembert, rue Saint-Dominique. Je demande l'adresse à un suisse, qui me dit: « M. Staremberg, ambassadeur de Venise? La troisième porte... — Non, M. d'Alembert, de l'Académie française. — Je ne connais pas. »

*** M. Helvétius, dans sa jeunesse, était beau comme l'amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît: « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances? — Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là.

*** La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants, et l'on s'en étonnait; une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit: « Elle est comme Samson; sa force est dans ses cheveux. »

*** Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était très-dévote, les amis de madame Brisard comprirent que, si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas

qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

*** Le régent voulait aller au bal et n'y être pas reconnu. « J'en sais un moyen, » dit l'abbé Dubois. Et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent, qui les trouva trop forts, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop. »

*** Un énergumène de gentilhommerie, ayant observé que le contour du château de Versailles était empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.

*** On s'habitue à tout, même à la vie. La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu du feu de l'enfer, dit : « Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

*** Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant; il lui dit : « Madame, on sait bien que je vous passe tout; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes, que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter ce bel exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fausse, se moquant de M. de Soubise qui l'avait crue, et de sa femme qui avait été souffletée.

*** On a dit, sur le résultat du conseil de guerre tenu à Lorient pour juger l'affaire de M. de Grasse : *L'armée innocentée, le général innocent, le ministre hors de cour, le roi condamné aux dépens*. Il faut savoir que ce conseil coûta

au roi quatre millions, et qu'on prévoyait la chute de M. de Castries.

*** On répétait cette plaisanterie devant une assemblée de jeunes gens de la cour. Un d'eux, enchanté jusqu'à l'ivresse, dit en levant les mains après un instant de silence, et avec un air profond : « Comment ne serait-on pas charmé des grands événements, des bouleversements même qui font dire de si jolis mots? » On suivit cette idée, on repassa les mots, les chansons faites sur tous les désastres de la France. La chanson sur la bataille d'Hochstet fut trouvée mauvaise, et quelques-uns dirent à ce sujet : « Je suis fâché de la perte de cette bataille, la chanson ne vaut rien. »

*** Il s'agissait de corriger Louis XV, jeune encore, de l'habitude de déchirer les dentelles de ses courtisans; M. de Maurepas s'en chargea. Il parut devant le roi avec les plus belles dentelles du monde; le roi s'approche et lui en déchire une; M. de Maurepas froidement déchire celle de l'autre main, et dit simplement : « Cela ne m'a fait nul plaisir. » Le roi, surpris, devint rouge, et, depuis ce temps, ne déchira plus de dentelles.

*** Beaumarchais, qui s'était laissé maltraiter par le duc de Chaulnes sans se battre avec lui, reçut un défi de M. de la Blache. Il lui répondit : « J'ai refusé mieux. »

*** M. D..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

*** Louis XV pensait qu'il fallait changer l'esprit de la nation, et causait, sur les moyens d'opérer ce grand effet, avec M. Bertin (le petit ministre), lequel demanda gravement du temps pour y rêver. Le résultat de son rêve, c'est-à-dire de ses réflexions, fut qu'il serait à souhaiter que la nation fût animée de l'esprit qui règne à la Chine. Et c'est cette belle

idée qui a valu au public la collection intitulée *Histoire de la Chine*, ou *Annales des Chinois*.

⁂ M. de Sourches, petit, fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : « Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche, apparemment? »

⁂ M. de R... venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes contre autant de personnes dont aucune n'était vivante. On se tourna vers M. de V.., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. « Moi! dit-il naïvement, tout mon monde vit, je ne puis rien vous dire. »

⁂ Plusieurs femmes s'élèvent dans le monde au-dessus de leur rang, donnent à souper aux grands seigneurs, aux grandes dames, reçoivent des princes, des princesses, qui doivent cette considération à la galanterie. Ce sont, en quelque sorte, des filles avouées par les honnêtes gens, et chez lesquelles on va, comme en vertu de cette convention tacite, sans que cela signifie quelque chose et tire le moins du monde à conséquence. Telles ont été, de nos jours, madame Brisard, madame Caze et tant d'autres.

⁂ M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries; vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

⁂ Dans les dernières années du règne de Louis XV, le roi étant à la chasse, et ayant peut-être de l'humeur contre madame Dubarry, s'avisa de dire un mot contre les femmes;

le maréchal de Noailles se répandit en invectives contre elles, et dit que, quand on avait fait d'elles ce qu'il faut en faire, elles n'étaient bonnes qu'à renvoyer. Après la chasse, le maître et le valet se retrouvèrent chez madame Dubarry, à qui M. de Noailles dit mille jolies choses. « Ne le croyez pas, » dit le roi. Et alors il répéta ce qu'avait dit le maréchal à la chasse. Madame Dubarry se mit en colère, et le maréchal lui répondit : « Madame, à la vérité, j'ai dit cela au roi; mais c'était à propos des dames de Saint-Germain, et non pas de celles de Versailles. » Les dames de Saint-Germain étaient sa femme, madame de Tessé, madame de Duras, etc. Cette anecdote m'a été contée par le maréchal de Duras, témoin oculaire.

⁂ Le duc de Lauzun disait : « J'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne; mais, comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier. »

⁂ Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites; M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère? »

⁂ Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs. »

⁂ M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désignait souvent Dieu par cette phrase : « Le gentilhomme d'en haut. »

⁂ M. K... disait que d'obliger, rendre service, sans y mettre toute la délicatesse possible, était presque peine perdue. Ceux qui y manquent n'obtiennent jamais le cœur, et c'est lui qu'il faut conquérir. Ces bienfaiteurs maladroits ressemblent à ces généraux qui prennent une ville en lais-

sant la garnison se retirer dans la citadelle, et qui rendent ainsi leur conquête presque inutile.

*** M. Lorri, médecin, racontait que madame de Sully, étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : « Votre maladie vient de vos besoins ; voilà un homme. » Et, en même temps, il se présenta dans un état peu décent. Lorri excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait : « Je ne sais ce qui est arrivé depuis, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu. »

*** L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame Dubarry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien ; elle ajouta : « Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire ! lui dit-il, il est tout fait ; le voici : je suis l'abbé Arnaud. »

*** Le curé de Bray, ayant passé trois ou quatre fois de la religion catholique à la religion protestante, et ses amis s'étonnant de cette indifférence : « Moi, indifférent ! dit le curé ; moi, inconstant ! rien de tout cela, au contraire, je ne change point ; je veux être curé de Bray. »

*** Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province ; et, à son retour, ses amis le plaignaient de la société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »

*** Un paysan partagea le peu de biens qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un de ses voyages chez ses enfants : « Eh bien, comment vous ont-ils reçu ? comment vous ont-ils traité ? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

⁂ Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on voulait savoir quelque fait relatif à la Russie. Le bailli de Chabrillant dit : « Monsieur de Schwalow, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompadour de ce pays-là. »

⁂ Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais c'est le millième, et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule les emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

⁂ « Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M. E..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency. »

⁂ M. de V..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et devenir Grec ou Romain par l'âme.

⁂ Le roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. « Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française. — Eh bien, reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit? — Il ne m'a pas parlé, sire. — A qui donc parle-t-il? » poursuivit Frédéric.

⁂ C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères ; ce fut madame Dubarry qui lui dit : « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain ma-

un remercier le roi de vous avoir nommé à la place. » Elle dit au roi : « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'État des affaires étrangères. » Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller : madame Dubarry le lui ordonna ; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions sur-le-champ.

*** M. Amelot, ministre de Paris, homme excessivement borné, disait à M. Bignon : « Achetez beaucoup de livres pour la bibliothèque du roi, que nous ruinions ce Necker. » Il croyait que trente ou quarante mille francs de plus feraient une grande affaire.

*** M. D..., faisant sa cour au prince Henri, à Neufchâtel, lui dit que les Neufchâtelois adoraient le roi de Prusse. « Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux. »

*** L'abbé Raynal, dînant à Neufchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation, et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher et profita du silence pour parler à son tour.

*** Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir ; d'Alembert en parut frappé. « C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes États : il a été quelque temps mon cocher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

*** Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. « Je le crois bien, répondit M. B..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie. »

*** M. de la Reynière devait épouser mademoiselle Jarinte, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur

qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas en effet que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. »

⁂ Diderot était lié avec un mauvais sujet, qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole, et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; et c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai! s'écria l'oncle; c'est une calomnie! — Soit, dit Diderot; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. »

⁂ Parmi cette classe d'hommes nés avec une imagination vive et une sensibilité délicate, qui font regarder les femmes avec un vif intérêt, plusieurs m'ont dit qu'ils avaient été frappés de voir combien peu de femmes avaient de goût pour les arts, et particulièrement pour la poésie. Un poëte, connu par des ouvrages très-agréables, me peignait un jour la surprise qu'il avait éprouvée en voyant une femme pleine d'esprit, de grâces, de sentiment, de goût dans sa parure, bonne musicienne et jouant de plusieurs instruments, qui n'avait pas l'idée de la mesure d'un vers, du mélange des rimes, qui substituait à un mot heureux et de génie un autre mot trivial et qui même rompait la mesure du vers. Il ajoutait qu'il avait éprouvé plusieurs fois ce qu'il appelait un petit mal-

heur, mais qui en était un très-grand pour un poëte érotique, lequel avait sollicité toute sa vie le suffrage des femmes.

*** M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. « Ah! madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organes, qui ne sait pas ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame du Châtelet, son Émilie.

*** Le roi de Prusse a fait plus d'une fois lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan.

*** M. T... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

*** Je demandais à M. V... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui; il me répondit : « Ce n'est pas que j'y sois insensible, mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie; la considération demande des soins continuels; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences, réitérées cent fois, que, sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes; le mariage est jugé encore plus que le reste; l'honneur d'être père amène une suite de calamités; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme et qu'on le con-

sidère sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie. »

⁂ Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. « Ah! mon Dieu! s'écria le marquis, je suis perdu! » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince, mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait? et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi? » Madame de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme.

⁂ On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom son imagination s'allume; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. — A ce ton dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta dans la mer en voyant que c'était un singe. »

⁂ Marmontel, dans sa jeunesse, recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le

vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques! — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors ils firent leur dictionnaire : l'âme s'appelait *Margot;* la religion, *Javotte;* la liberté, *Jeanneton;* et le Père éternel, *M. de l'Être*. Les voilà disputant et s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une fort mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit, et dont vous êtes si mécontent? — Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire : cet homme étant lui-même du métier.

*** Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le roi étonné lui dit : « J'en suis d'autant plus touché, que vous autres Anglais vous n'aimez pas les rois. — Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins. »

*** Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : « Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître? — Savez-vous, lui dit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux? »

*** La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poëte Bernard de passer chez elle. Il y alla; elle le mit au fait. Bernard lui dit : « Madame, l'auteur de l'*Art d'aimer* n'est pas un personnage bien imposant; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion :

je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère... — Eh bien, dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. » Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

*** Un philosophe à qui l'on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre ; dans la solitude, tout tend à me faire monter. »

*** M. de B... est un de ces sots qui regardent, de bonne foi, l'échelle de conditions comme celle du mérite ; qui, le plus naïvement du monde, ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B... ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de la Bruyère.

*** J'ai bien examiné M. L..., et son caractère m'a paru piquant : très-aimable, et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime ; en récompense, une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui : nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins.

*** L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disait : « Je vou-

drais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. »

⁂ Madame Bauzée couchait avec un maître de langue allemande. M. Bauzée les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en *aille.* » M. Bauzée, toujours puriste, lui dit : « Que je m'en *allasse*, monsieur. »

⁂ M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami, M. Pehméja : « Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre? Il ne devrait y avoir que toi : ma maladie est contagieuse. »

⁂ On demandait à Pehméja qu'elle était sa fortune. « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. »

⁂ Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : « Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents, et j'avais un accès de fièvre toutes les fois que je songeais à lui en faire. — Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne, qui avait placé trente-six mille livres sur sa tête; voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie, que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez. »

⁂ L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah! l'abbé, vous voilà? lui dit-il lestement; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable! c'est quelque chose : et combien cela vaut-il? — Mille francs. —

C'est bien peu, et il reprend le ton leste et léger. — Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonnes affaires (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste! vous allez chez le cardinal de Rohan? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! ah! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de revenir dîner chez moi. »

⁂ M. de la Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants et se chauffait les pieds ; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de la Popelinière, montrant son chien, le voilà. »

⁂ Jamais Bossuet ne put apprendre au grand Dauphin à écrire une lettre. Ce prince était très-indolent. On raconte que ses billets à la comtesse du Roure finissaient tous par ces mots : *Le roi me fait mander pour le conseil.* Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. « Sans doute, dit le Dauphin ; mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet. »

⁂ L'archevêque de Toulouse (Brienne) disait à M. de Saint-Priest, grand-père de M. d'Entragues : « Il n'y a eu en France, sous aucun roi, aucun ministre qui ait poussé ses vues et son ambition jusqu'où elles pouvaient aller. » M. de Saint-Priest lui dit : « Et le cardinal de Richelieu ? — Arrêté à moitié chemin, » répondit l'archevêque. Ce mot peint tout un caractère.

⁂ Le maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant ; il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. « Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'en-

trée de tous les chapitres. — Et de l'hôpital, » ajouta-t-elle.

*** La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant : « Madame la maréchale,

« J'entends la petite clochette,
« Le petit mouton n'est pas loin. »

Ce sont deux vers d'un opéra-comique.

*** La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir, et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. »

*** Le duc de Choiseul, à qui l'on parlait de son étoile, qu'on regardait comme sans exemple, répondit : « Elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment ? — Le voici : j'ai toujours très-bien traité les filles ; il y en a une que je néglige; elle devient reine de France ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs ; je leur ai prodigué l'or et les honneurs. Il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement, il devient ministre de la guerre, c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul ; mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage : c'est M. de Vergennes ; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien. »

*** M. le président de Montesquieu avait un caractère fort au-dessous de son génie. On connaît ses faiblesses sur la

gentilhommerie, sa petite ambition, etc. Lorsque l'*Esprit des Lois* parut, il s'en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu'il méprisa fortement. Mais un homme de lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnaître l'auteur, et qui contenait d'excellentes choses. M. de Montesquieu en eut connaissance, et en fut au désespoir. On la fit imprimer, et elle allait paraître, lorsque M. de Montesquieu alla trouver madame de Pompadour qui, sur sa prière, fit venir l'imprimeur et l'édition tout entière. Elle fut hachée, et on n'en sauva que cinq exemplaires.

⁂ Le maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : « Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. — Moi ! dit le maréchal, point du tout ; mais, comme il pleurait lui-même dès la première scène, j'ai cru honnête de prendre part à sa douleur. »

⁂ M. et madame d'Angeviler, M. et madame Necker paraissent deux couples uniques, chacun dans son genre. On croirait que chacun d'eux convenait à l'autre exclusivement, et que l'amour ne peut aller plus loin. Je les ai étudiés, et j'ai trouvé qu'ils se tenaient très-peu par le cœur, et que, quant au caractère, ils ne se tenaient que par des contrastes.

⁂ M. Th... me disait un jour qu'en général dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête et courageuse par un motif digne d'elle, c'est-à-dire très-noble, il fallait que celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

⁂ Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la Monnaie ; le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne.

— Ah ! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. »

*** Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin le collet s'allongea tellement, qu'il a passé quelque temps pour janséniste, et a été suspect à la cour.

*** Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. — Comment ! travaille, dit le conducteur : quelle insolence ! ce grand roi travailler ! Vous venez chez lui pour insulter Sa Majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

*** M. de R..., ayant aperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit : « Vous jaloux ! mais savez-vous bien que c'est une prétention ? C'est bien de l'honneur que vous vous faites : je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, social, honnête ? Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu ? une espèce ? Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment. »

*** Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est, morbleu, pas une bête que le baron ; c'est un sot. »

*** Un homme d'esprit me disait un jour que le gouverne-

ment de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

*** L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit : c'était celui des *Mois* de M. Roucher. L'abbé Delille s'en douta, et dit en plaisantant : « Odeur de vers se sentait à la ronde. — Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. »

*** M. de Fleuri, procureur général, disait devant quelques gens de lettres : « Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que le *tiers n'est qu'adventice dans la constitution ?* » (Cela veut dire, en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et un accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes.)

*** Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous. »

*** Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout ? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi ! reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. »

*** M. d'Aiguillon, dans le temps qu'il avait madame Dubarry, prit ailleurs une galanterie : il se crut perdu, s'imaginant l'avoir donnée à la comtesse ; heureusement il n'en était rien. Pendant le traitement, qui lui paraissait très-long et qui l'obligeait à s'abstenir de madame Dubarry, il disait au médecin : « Ceci me perdra si vous ne me dépêchez. » Ce médecin était M. Busson, qui l'avait guéri, en Bretagne, d'une maladie mortelle et dont les médecins

avaient désespéré. Le souvenir de ce mauvais service rendu à la province avait fait ôter à M. Busson toutes ses places, après la ruine de M. d'Aiguillon. Celui-ci, devenu ministre, fut très-longtemps sans rien faire pour M. Busson, qui, en voyant la manière dont le duc en usait avec Linguet, disait : « M. d'Aiguillon ne néglige rien, hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur et la vie. »

⁂ M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

⁂ M. de Thiard, pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez s'il y mettait des loups. »

⁂ On demandait à Diderot quel homme était M. d'Épinai. « C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. »

⁂ M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme, ne le connaissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appelait que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessée de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire, dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appelait *monseigneur*. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : « Qu'est-ce que tu dis là ? monseigneur ! on va te prendre pour un évêque. »

⁂ M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins pour ne trouver plus rien

de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

⁂ M. d'Alembert eut occasion de voir madame Denis le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse, dit-il, je vous en réponds, heureuse à faire mal au cœur. »

⁂ Quelqu'un ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile. »

⁂ M. de B... et M. de C... sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B... disait un jour à M. de C... : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si tu m'aimais mieux qu'elle? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc? — Madame de M... » C'était la maîtresse de son ami.

⁂ M. S... me racontait avec indignation une malversation de vivriers : « Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim ; *et voilà, monsieur, comme le roi est servi !* »

⁂ M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous? — Oh! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous : les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. — Ah ! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'Église point de salut. »

⁂ Le prince de Conti disait dans sa dernière maladie, à Beaumarchais, qu'il ne pourrait s'en tirer, vu l'état de sa personne épuisée par les fatigues de la guerre, du vin et de la jouissance. « A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le prince Eugène a fait vingt et une campagnes, et il est mort soixante-dix-huit ans ; quant au vin, le marquis de Brancas

buvait par jour six bouteilles de vin de Champagne, et il est mort à quatre-vingt-quatre ans. — Oui, mais le coït? reprit le prince. — Madame votre mère... répondit Beaumarchais. (La princesse était morte à soixante-dix-neuf ans.) — Tu as raison, dit le prince; il n'est pas impossible que j'en revienne. »

⁂ M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire, d'en faire un important et le placer. Le jeune poëte attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le régent le vit, et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre. » Le prince pensa étouffer de rire.

⁂ Quand le maréchal de Richelieu vint faire sa cour à Louis XV, après la prise de Mahon, la première chose ou plutôt la seule que lui dit le roi fut celle-ci : « Maréchal, savez-vous la mort de ce pauvre Lansmatt? » Lansmatt était un vieux garçon de la chambre.

⁂ Quelqu'un ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris* : « Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air. »

⁂ Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant

des inculpations réelles : ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

*** On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment. — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là ? — Oui. — Qu'il attende ; il entrera avec les sacrements. »

*** Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme ; il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

*** M. Lemière a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa *Veuve de Malabar* jouée en 1770, et sa *Veuve de Malabar* jouée en 1781, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

*** Un philosophe, retiré du monde, m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu, mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société ; mais cultivez les sentiments qui vous en séparent. »

*** Diderot, âgé de soixante-deux ans, et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : Vieux fou, vieux gueux ! quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ? »

*** M. de C..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés ; l'un deux,

nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sais que je m'y trouverais très-mal. — Monsieur l'abbé, lui répondit naïvement M. de C..., c'est parce que vous y seriez mal que le pays est excellent. »

*** Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui, et lui demanda son nom. « Le marquis de Beaucour. — De quel régiment? — De Champagne. — Ah! oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre. » Et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes.

*** M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinaut, à qui il disait son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

*** Le médecin Bouvard avait sur le visage une balafre en forme de C, qui le défigurait beaucoup. Diderot disait que c'était un coup qu'il s'était donné en tenant maladroitement la faux de la mort,

*** L'empereur, passant à Trieste, *incognito* selon sa coutume, entra dans une auberge. Il demanda s'il y avait une bonne chambre; on lui dit qu'un évêque d'Allemagne venait de prendre la dernière, et qu'il ne restait plus que deux petits bouges. Il demanda à souper; on lui dit qu'il n'y avait plus que des œufs et des légumes, parce que l'évêque et sa suite avaient demandé toute la volaille. L'empereur fit demander à l'évêque si un étranger pouvait souper avec lui; l'évêque refusa. L'empereur soupa avec un aumônier de l'évêque, qui ne mangeait point avec son maître. Il demanda à cet aumônier ce qu'il allait faire à Rome. « Monseigneur, dit celui-ci, va solliciter un bénéfice de cinquante mille livres de rente, avant que l'empereur

soit informé qu'il est vacant. » On change de conversation. L'empereur écrit une lettre au cardinal dataire, et une autre à son ambassadeur. Il fait promettre à l'aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le cardinal dataire fait expédier les provisions à l'aumônier surpris. Il va conter son histoire à son évêque, qui veut partir. L'autre, ayant affaire à Rome, voulut rester, et apprit à son évêque que cette aventure était l'effet d'une lettre, écrite au cardinal dataire et à l'ambassadeur de l'empire par l'empereur, lequel était cet étranger avec lequel monseigneur n'avait pas voulu souper à Trieste.

⁂ Le comte de V... et le marquis de Z... me demandant quelle différence je faisais entre eux, en fait de principes, je répondis : « La différence qu'il y a entre vous est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait. »

⁂ Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmait la conduite de l'archevêque de Sens. Il le qualifiait de despote, et disait : « Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme; et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. » Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la cour.

⁂ Madame Desparbès couchant avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah! sire. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit! — Monville. — Il a une si belle jambe! — A la bonne heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela? — Ah! sire, il est attaché à Votre Majesté! »

⁂ Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements

étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit : « Elles sont comme moi; elles regrettent leur bourbe. »

*** Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdu et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. »

*** Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt. Grande affluence. Point d'apprêts. Enfin on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien (et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure), c'est un tableau du Dominiquin, qui vaut cinq mille guinées; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets; ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. (Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé.) Je ne doute pas, messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, messieurs, la fête est finie. »

*** « La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or vous voyez ce que c'est que le public d'à présent. »

*** « Trois choses, disait M. N..., m'importunent, tant au

moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée. »

*** A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait : « Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme; car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. »

*** « Madame de G..., disait M. C..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. »

*** Feu madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari, dans les commencements de son mariage, et il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière qui était malade. Pendant la conversation elle s'endormit; et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il vous était réservé, madame, de faire rougir du mariage. »

*** Le maréchal de Duras, mécontent de l'un de ses fils, lui dit : « Misérable, si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

*** Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui : « C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. »

*** Duclos parlait un jour du paradis, que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage, et la première venue. »

*** Un homme a osé dire : « Je voudrais voir le dernier des rois étranglé avec le boyau du dernier des prêtres. »

*** C'était l'usage chez madame Deluchet que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous?... Tant. » Il arriva que madame Deluchet, demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six livres, lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah! madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres! »

*** M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue, qu'elle voulait ménager M. de Bissi, et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

*** M. de R.. a beaucoup d'esprit, mais tant de sottises dans l'esprit, que beaucoup de gens pourraient le croire un sot.

*** M. d'Éprémênil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Éprémênil se plaignant de ce que cette pierre philosophale n'arrivait pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. « Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l'Être suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. » Celle-ci redoubla de coquetterie; d'Épré-

ménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

*** On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. « Ah! bon Dieu! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray! comment? — Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.

*** M. d'Ormesson, étant contrôleur général, disait devant vingt personnes qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, la Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait, car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Mort-Fontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : « Je sais que c'est votre façon de penser; mais ayez pour moi le ménagement de ne pas la dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez plus de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : « Qu'on leur montre le château, les jardins, tout, excepté moi. »

*** La source des mauvais procédés du cardinal de Fleury à l'égard de la reine, femme de Louis XV, fut le refus qu'elle fit d'écouter ses propositions galantes. On en a eu

la preuve depuis la mort de la reine, par une lettre du roi Stanislas, en réponse à celle où elle lui demandait conseil sur la conduite qu'elle devait tenir. Le cardinal avait pourtant soixante-seize ans; mais quelques mois auparavant il avait violé deux femmes. Madame la maréchale de Mouchi et une autre femme ont vu la lettre de Stanislas.

⁂ De toutes les violences exercées à la fin du règne de Louis XIV, on ne se souvient guère que des dragonnades, des persécutions contre les huguenots, qu'on tourmentait en France et qu'on y retenait par force, des lettres de cachet prodiguées contre Port-Royal, les jansénistes, le molinisme et le quiétisme. C'est bien assez : mais on oublie l'inquisition secrète, et quelquefois déclarée, que la bigoterie de Louis XIV exerça contre ceux qui faisaient gras les jours maigres; les recherches à Paris et dans les provinces que faisaient les évêques et les intendants sur les hommes et les femmes qui étaient soupçonnés de vivre ensemble, recherches qui firent déclarer plusieurs mariages secrets. On aimait mieux s'exposer aux inconvénients d'un mariage déclaré avant le temps, qu'aux effets de la persécution du roi et des prêtres. N'était-ce pas une ruse de madame de Maintenon, qui voulait par là faire deviner qu'elle était reine?

⁂ On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue Dauphine. M. le Dauphin lui dit: « Vous êtes bien content, monsieur Levret, d'accoucher madame la Dauphine? cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

⁂ Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepoix que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. « Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes

honnêtes. » Et là-dessus il enfile une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte ; enfin à une troisième, qui commençait encore plus vivement, madame de Rochefort l'arrête et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

*** Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien, dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille? »

*** M. de Choiseul-Gouffier voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.

*** Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. »

*** Madame Geoffrin disait de madame de la Ferté-Imbaut, sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane. »

*** Le lord Rochester avait fait, dans une pièce de vers, l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre ; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. »

*** Louis XIV se plaignant, chez madame de Maintenon,

du chagrin que lui causait la division des évêques : « Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait un schisme ; mais cela ne sera pas facile. — Eh bien, sire, dit en riant madame la duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir de l'avis des neuf? ils ne vous refuseront pas. »

*** Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer, avant le temps ordinaire, un concert qui l'ennuyait, et dit : « Voilà assez de musique. » Les concertants le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : « Mon ami, quel règne se prépare ! »

*** Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des Mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

*** M. de L..., misanthrope à la manière de Timon, venait d'avoir une conversation un peu mélancolique avec M. de B..., misanthrope moins sombre, et quelquefois même très-gai ; M. de L... parlait de M. de B.. avec beaucoup d'intérêt, et disait qu'il voulait se lier avec lui. Quelqu'un lui dit : « Prenez garde ; malgré son air grave, il est quelquefois très-gai ; ne vous y fiez pas. »

*** Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable

lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui, dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le père de Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au père Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

⁂ M. d'Invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier ; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : « Vous n'êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse : « Oh ! dit le roi, la place peut s'en aller et la femme reste. »

⁂ Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul ; un d'eux, d'une mine très-grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adresse la parole. — Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le roi est bien gardé par des Suisses. »

⁂ Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : « Vous vous êtes battu pour votre maître : moi pour le mien ; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils? » Ce trait vaut bien celui du roi de Pégu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de roi.

⁂ Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

*** L'abbé de la Galaisière était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, semblait ne pas le reconnaître. « Mon ami, lui dit l'abbé de la Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt; votre maître ne l'est pas encore. »

*** Une femme âgée de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

*** M. de Vendôme disait de madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

*** M. le prince de Charolais ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez. » M. de Brissac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : « Sortons. »

*** M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : « Cela est incroyable; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

*** M. de Voltaire, étant chez madame du Châtelet et même dans sa chambre, s'amusait avec l'abbé Mignot, encore enfant, et qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui, et à lui donner des instructions. « Mon ami, lui dit-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi : pour avoir les femmes pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses et catins... — Comment ! toutes les femmes ! Que dites-vous là, monsieur? dit madame du Châtelet en colère. — Madame, dit M. de Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance. »

*** M. de Turenne dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation ; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. »

*** Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami, qui, le connaissant bien, lui dit : « Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret ? » En effet, ce fut Diderot qui le trahit.

*** C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme maraudeur ; on vient le lui dire : « Je suis très-content de mon cuisinier, répondit-il : mais j'ai un mauvais marmiton. » Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.

*** Je proposais à M. de L... un mariage qui semblait avantageux. Il me répondit : « Pourquoi me marierais-je ? le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas. »

*** Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots ; l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer : « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle ; qu'il ne se mêle pas du mien. »

*** M. d'Alembert a entendu dire au roi de Prusse qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût attaqué les ennemis et secondé M. de Contades, le prince Ferdinand était battu. Les Broglie ont fait demander à M. d'Alembert s'il était vrai qu'il eût entendu dire ce fait au roi de Prusse, et il a répondu que oui.

*** Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

*** On demandait à M. de Fontenelle mourant : « Comment cela va-t-il ? — Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va. »

*** Le roi de Pologne, Stanislas, avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : « Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute ; vous tenez des discours très-libres : on prétend que vous ne croyez pas en Dieu ; il faut vous modérer ; tâchez d'y croire ; je vous donne un an pour cela. »

*** M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami, en le retrouvant : « Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié. »

*** Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je aux refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? » Le roi lui repartit : « Je n'aime point à me dessaisir ; il faut toujours avoir de quoi vivre. » (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

*** Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède ; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople : le roi ne voulait pas ; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes ; c'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte ; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » (*Anecdote contée*

par Favier, qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.)

*** On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame Dubarry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : « Parlez à Bertin ; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. » Le roi partageait ainsi avec le ministre, et, n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul, malgré les intrigues de madame Dubarry.

*** M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : « Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premières années, mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale. »

*** On sait que M. de Maurepas se jouait de tout; en voici une preuve nouvelle. M. Francis avait été instruit par une voie sûre, mais sous le secret, que l'Espagne ne se déclarerait dans la guerre d'Amérique que pendant l'année 1780. Il l'avait affirmé à M. de Maurepas; et une année s'étant passée sans que l'Espagne se déclarât, le prophète avait pris du crédit. M. de Vergennes fit venir M. Francis, et lui demanda pourquoi il répandait ce bruit. Celui-ci répondit : « C'est que j'en suis sûr. » Le ministre, prenant la morgue ministérielle, lui ordonna de lui dire sur quoi il fondait cette opinion. M. Francis répondit que c'était son secret, et que, n'étant pas en activité, il ne devait rien au gouvernement. Il

ajouta que M. le comte de Maurepas savait, sinon son secret, au moins tout ce qu'il pouvait dire là-dessus. M. de Vergennes fut étonné; il en parle à M. de Maurepas, qui lui dit: « Je le savais; j'ai oublié de vous le dire. »

*** M. de Tressan, autrefois amant de madame de Genlis, et père de ses deux enfants, alla, dans sa vieillesse, les voir à Sillery, une de leurs terres. Ils l'accompagnèrent dans sa chambre à coucher, et ouvrirent les rideaux de son lit, dans lequel ils avaient fait mettre le portrait de leur défunte mère. Il les embrassa, s'attendrit; ils partagèrent sa sensibilité: et cela produisit une scène de sentiment la plus ridicule du monde.

*** Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de la Chalotais; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois: « En voilà une bonne à brûler, » ou telle autre plaisanterie; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant: « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne: « Je sais, monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul, relatives à l'affaire de M. de la Chalotais; je vous prie de garder toutes les miennes. »

*** Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siége, une vieille chanoinesse de ...., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta :

« Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

*** Un homme très-pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu ! la Bastille n'arrive point, et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme. »

*** Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne ; c'est ce qui les sauva ; et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises ; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

*** Madame de C... disait à M. de B... : « J'aime en vous... — Ah ! madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu ! »

*** J'ai connu un misanthrope qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin, et que personne ne connaisse. »

*** Le maréchal de Broglie, affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucour, s'approcha, et lui dit à l'oreille : Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. » C'était le plus sot des lieutenants généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

*** Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : « On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince ; et, s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. » Le roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et ajouta : « Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. » (*Anecdote contée par madame de Boufflers.*)

*** Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais, ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : « *Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans ! car je suis sûr que je vivrai jusque-là.* » Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et qui ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Ce trait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

*** Un homme buvait à table d'excellent vin sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. « Voilà de bon vin, dit le buveur silencieux. — C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est du vin des dieux. — Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation. »

*** Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome.*

*** « Dans ma jeunesse même, me disait M. V..., j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre. »

*** M. S... me disait : « Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne

suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. »

*** « Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M. N..., je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq. »

*** M. de L... me disait de M. de R... : « C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères. »

*** On disait de M. de Calonne, chassé après la déclaration du déficit : « On l'a laissé tranquille quand il a mis le feu, et on l'a puni quand il a sonné le tocsin. »

*** « Je vous prie de croire, disait un pauvre à un riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque. »

*** Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : « Tout le monde ne peut pas être sec. »

*** M. V..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice après la Saint-Jean. »

*** « Je repousse, disait M. E..., les bienfaits de la protection, je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime, mais je ne chéris que ceux de l'amitié. »

*** On demandait à M. D... : « Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société? » Il répondit : « C'est de plaire. »

*** On disait à un homme que M. H..., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. « Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'ai besoin de lui conserver. »

⁂ M. Z... tient à ses idées. Il aurait de la suite dans l'esprit s'il avait de l'esprit. On en ferait quelque chose si l'on pouvait changer ses préjugés en principes.

⁂ Une jeune personne dont la mère était jalouse, et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

⁂ Un homme de lettres connu n'avait fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs qui, dans l'espace de trois ans, sont venus en France l'un après l'autre. Je lui demandai la raison de ce peu d'empressement. Il me répondit : « Je n'aime, dans les scènes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple et vrai les uns avec les autres. Je sais, par exemple, ce que c'est qu'un père et un fils, un amant et une maîtresse, un ami et une amie, un protecteur et un protégé, et même un acheteur et un vendeur, etc.; mais ces visites produisent des scènes sans objet, où tout est comme réglé par l'étiquette, dont le dialogue est comme écrit d'avance, je n'en fais aucun cas. J'aime mieux un canevas italien, qui a du moins le mérite d'être joué à l'impromptu. »

⁂ M. D..., voyant dans ces derniers temps jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : « Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique. »

⁂ Je demandais à M. Necker pourquoi il n'allait plus dans le monde. Il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes et que je connais les hommes. »

⁂ La Harpe avait montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre (c'était son premier ouvrage). Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu

sèmes les ronces devant toi; tu les trouveras en repassant. »

*** « La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait au plus honnête homme du monde l'envie d'être diffamé. »

*** Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très-égoïstes. « Oui, dit M. S..., en attendant qu'ils soient polis. »

*** On disait à M. V... : « Vous aimez beaucoup la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j'en ai pour moi, ce qui m'attire quelquefois celle des autres. »

*** On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois ces deux vers de Racine :

> Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
> Que sur la foi promise et rarement gardée.

*** On disait à M. N..., académicien : « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. »

*** M. D... disait de mademoiselle E..., qui n'était point vénale, n'écoutait que son cœur, et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat. »

*** Un mari disait à sa femme : « Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. »

*** J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si

la femme qu'il avait devant lui n'était pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot, c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : « Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme. »

⁂ Je demandais à M. de V... s'il se marierait. « Je ne le crois pas, me disait-il ; » et il ajouta en riant : « La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas. »

⁂ Je demandais à M. de T... pourquoi il négligeait son talent, et paraissait si complétement insensible à la gloire ; il me répondit ces propres paroles : « Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes. »

⁂ On disait à un homme modeste : « Il y a quelquefois des fentes au boisseau sous lequel se cachent les vertus. »

⁂ M. Q..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : « Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. »

⁂ « Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants le traité que voici. Je dirais aux premiers : Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie ; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas ; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances ; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirais aux méchants : Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas de mal gratuitement, comme il arrive. »

⁂ On disait d'un escrimeur adroit, mais poltron, spirituel

et galant auprès des femmes, mais impuissant : « Il manie très-bien le fleuret et la fleurette, mais le duel et la jouissance lui font peur. »

⁂ C'est bien mal fait, disait M. E..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de joueur. A présent, ce n'est plus rien du tout. »

⁂ M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. »

⁂ M. X... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dît qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

⁂ Un célibataire, qu'on pressait de se marier, répondit plaisamment : « Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage. »

⁂ Un homme parlait du respect que mérite le public. « Oui, dit M. V..., le respect qu'il obtient de la prudence; tout le monde méprise les harengères; cependant, qui oserait risquer de les offenser en traversant la halle? »

⁂ Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talents, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la Révolution de 1789; il me répondit : « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement. »

⁂ « Il faut que ce qu'on appelle la *police* soit une chose bien terrible, disait plaisamment madame de S..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste. »

⁂ « Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de

L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens, de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns et corriger les autres; il faudrait détruire l'enfer et recomposer le paradis. »

⁂ M. D... s'étonnait de voir M. de L..., homme très-accrédité, échouer dans tout ce qu'il essayait de faire pour un de ses amis. C'est que la faiblesse de son caractère anéantit la puissance de sa position. Celui qui ne sait pas ajouter sa volonté à sa force n'a point de force.

⁂ Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait; de façon que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de T... disait d'elle que, quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée.

⁂ Un homme d'esprit définissait Versailles un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter, c'est-à-dire s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

⁂ M. J... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : « Parler toujours bien du sexe en général, louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres, les voir peu, ne s'y fier jamais, et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit. »

⁂ Un philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire.

⁂ Madame de R... disait de M. P... : « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes. »

⁂ M. D... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui,

étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. »

⁂ « Ne voyez-vous pas, disait M. T..., que je ne suis rien que par l'opinion qu'on a de moi; que lorsque je m'abaisse, je perds de ma force, et que je tombe lorsque je descends? »

⁂ C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

⁂ « Qu'un homme d'esprit, disait en riant M. de T..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit; mais sur sa femme! il faut être bien bête. »

⁂ C'est un caractère curieux que celui de M. L...; son esprit est plaisant et profond; son cœur est fier et calme; son imagination est douce, vive et même passionnée.

⁂ Je demandais à M. D... pourquoi il avait refusé plusieurs places; il me répondit : « Je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d'un homme. »

⁂ Dans le monde, vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent.

⁂ « Je ne sais pourquoi madame de L... désire tant que j'aille chez elle; car quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. » On pourrait dire cela du monde en général.

⁂ D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la

méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

*** On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires; sur quoi M. R... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que le célibat pourrait bien avoir une autre cause. »

*** M. de P... disait qu'il ne fallait rien lire dans les séances publiques de l'Académie française par delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivait son avis en disant : « En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire. »

*** N... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc.

*** On proposait un mariage à M. D...; il répondit : « Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie; ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. »

*** « La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues à regarder un chien ronger un os : c'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de R..., que je suis plus curieux de ce spectacle. »

*** M. Thomas me disait un jour : « Je n'ai pas besoin de mes contemporains; mais j'ai besoin de la postérité. » Il aimait beaucoup la gloire. « Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés! »

*** N... disait à M. Barthe : « Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami; mais je me suis trompé; il y en aurait un moyen. —

Et lequel? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme. »

*** « Ce jour-là je fus très-aimable, point brutal, me disait M. S..., qui était en effet l'un et l'autre. »

*** M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui; il a usé toute son indulgence, et le peu qui lui en reste il le garde pour lui.

*** M. Q... disait que le désavantage d'être au-dessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

*** On proposait à un célibataire de se marier. Il répondit par de la plaisanterie; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : « Votre femme ne s'ennuierait pas. » Sur quoi il répondit : « Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre. »

*** On accusait M. P... d'être misanthrope. « Moi, dit-il, je ne le suis pas; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher? — Je me suis fait solitaire. »

*** Il est temps, disait M. D..., que la philosophie ait aussi son *index*, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscrit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres mêmes qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamnerait-elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens! »

*** M. D..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. « Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume. »

*** M. R... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître : il n'y a pas de milieu. »

⁂ M. D..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. de L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gênes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois qui l'ont refusée; et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante. »

⁂ Un des parents de M. de Vergennes lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de Paris le baron de Breteuil, qui était dans le cas de lui succéder. « C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée ; quantité de gens le croient digne du ministère : il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil. »

⁂ On reprochait à M. L..., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. « Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liége est défendu de temps en temps? »

⁂ M. R... disait de M. de la Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

⁂ M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. « Eh quoi ! lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M. Q...? — Belle raison ! dit-il; ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T...? — Oh ! quelle différence ! était-ce de l'amour que j'avais pour eux? Rien; pures fantaisies; mais avec M. Q..., c'est un sentiment : c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savais pas cela; n'en parlons plus. » Et en effet tout fut

cochère; un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. » M. C... reprenait toutes les circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

*** M. E... jouit excessivement des ridicules qu'il peut saisir et apercevoir dans le monde. Il paraît même charmé lorsqu'il voit quelque injustice absurde, des places données à contre-sens, des contradictions ridicules dans la conduite de ceux qui gouvernent, des scandales de toute espèce que la société offre trop souvent. D'abord j'ai cru qu'il était méchant; mais, en le fréquentant davantage, j'ai démêlé à quel principe appartient cette étrange manière de voir : c'est un sentiment honnête, une indignation vertueuse qui l'a rendu longtemps malheureux, et à laquelle il a substitué une habitude de plaisanterie qui voudrait n'être que gaie, mais qui, devenant quelquefois amère et *sarcasmatique*, dénonce la source dont elle part.

*** Les amitiés de N... ne sont autre chose que le rapport de ses intérêts avec ceux de ses prétendus amis. Ses amours ne sont que le produit de quelques bonnes digestions. Tout ce qui est au-dessus ou au delà n'existe point pour lui. Un mouvement noble et désintéressé en amitié, un sentiment délicat, lui paraissent une folie non moins absurde que celle qui fait mettre un homme aux Petites-Maisons.

*** M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, ces fonctions n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante : c'est que,

l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

*** M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. « Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. »

*** Un homme de lettres à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir ; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

*** Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est sans illusion ; et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

*** Le maréchal de Noailles avait un procès au parlement avec un de ses fermiers. Huit à neuf conseillers se récusèrent, disant tous : « En qualité de parent de M. de Noailles. » Et ils l'étaient, en effet, au *huitantième* degré. Un conseiller, nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : « Je me récuse aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : « Comme parent du fermier. »

*** Madame de L..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M. K..., âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis.

*** M. U..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : « Je puis dire sur elles ce que madame de I... disait sur les enfants : J'ai dans la tête un fils dont je n'ai jamais pu accoucher ; j'ai dans l'esprit une femme

comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup ; j'ai bien des obligations à cette femme-là. »

⁂ « Ce qui me paraît le plus comique dans le monde civil, disait M. U..., c'est le mariage, c'est l'état de mari : ce qui me paraît le plus triste dans le monde politique, c'est la royauté, c'est le métier de roi. Voilà les deux choses qui m'égayent le plus : ce sont les deux sources intarissables de mes plaisanteries. Ainsi qui me marierait et me ferait roi. m'ôterait à la fois une partie de mon esprit et de ma gaieté. »

⁂ On avisait, dans une société, aux moyens de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout à coup : « Ne pourrait-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête, pour le faire chasser? »

⁂ « Que peuvent pour moi, disait M. S..., les grands et les princes? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout? »

⁂ Madame de R... disait un jour à M. C... : « Je ne saurais être à ma place dans votre esprit, parce que j'ai beaucoup vu pendant quelque temps M. d'Ur..... Je vais vous en dire la raison, qui est en même temps ma meilleure excuse. Je couchais avec lui, et je hais si fort la mauvaise compagnie, qu'il n'y avait qu'une pareille raison qui pût me justifier à mes yeux, et, je m'imagine, aux vôtres. »

⁂ M. de R... voyait madame de O... tous les jours ; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement. Il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. »

⁂ « L'illusion, disait M. C..., ne fait d'effet sur moi, re-

lativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions. »

⁂ On agitait, dans une société, la question : *Lequel était plus agréable de donner ou de recevoir?* Les uns prétendaient que c'était de donner ; d'autres, que, quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit, à qui on demanda son avis, dit : « Je ne demanderais pas lequel des deux plaisirs est le plus vif; mais je préférerais celui de donner; il m'a semblé qu'au moins il était plus durable; et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. »

⁂ Les amis de M. C... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit : « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. »

⁂ « Je me refuse, disait M. C..., aux avances de M. de B..., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que, s'il savait quelles sont les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte. »

⁂ On reprochait à M. de C... d'être le médecin *Tant-Pis*. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin *Tant-Mieux*. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. »

⁂ Un homme qui avait refusé d'avoir madame de Staël, disait : « A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de S... ? »

⁂ M. Joly de Fleury, contrôleur général en 1781, a dit à mon ami M. B. : « Vous parlez toujours de nation; il n'y a point de nation. Il faut dire le peuple ; le peuple que nos plus anciens publicistes définissent : *Peuple serf, corvéable et taillable à merci et miséricorde.* »

*** On offrait à M. R... une place lucrative qui ne lui convenait pas; il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. »

*** Quelqu'un disait d'un homme très-personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs. »

*** Le duc de C..., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

*** Un homme, dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. »

*** « Je crois, disait M. C... sur le duc de R..., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie. »

*** On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit : « Exagération ! méchanceté ! il a aussi des femmes. »

*** M. K..., qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête et du Tibulle dans le cœur. »

*** M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison si elle vous convient.

*** « La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M. S..., c'est que vous avez dit à tous les masques : « Je vous connais ; » et moi je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même. »

*** Quand M. de R... a passé une journée sans écrire, il répète le mot de Titus : « J'ai perdu un jour. »

*** « L'homme, disait M. S..., est un sot animal, si j'en juge par moi. »

*** M. L... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne ; car il y a presse. »

*** « Au physique, disait M. C..., homme d'une santé délicate et d'un caractère très-fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas; au moral, je suis, au contraire, le chêne qui rompt et qui ne plie point. *Homo interior totus nervus*, dit Van Helmont. »

*** « J'ai connu, me disait M. de L..., âgé de quatre-vingt-onze ans, des hommes qui avaient un caractère grand, mais sans pureté ; d'autres qui avaient un caractère pur, mais sans grandeur. »

*** M. de Condorcet avait reçu un bienfait de M. d'Anville; celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent ; alors M. de Condorcet révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. Talleyrand, leur ami commun, instruit, demanda à M. de Condorcet la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : « J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret ; à présent, c'est le mien. »

*** M. D... disait du prince de Beauvau, grand puriste :

« Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé), j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. »

⁂ M. N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. « Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres ; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet ? »

⁂ On engageait M. de R... à quitter une place dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants ; il répondit : « On peut couper à Samson sa chevelure ; mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque. »

⁂ « J'ai vu, disait M. E..., peu de fierté dont j'ai été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le *Paradis perdu.* »

⁂ « Le bonheur, disait M. S..., n'est pas chose aisée. Il est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. »

⁂ On disait que M. V... était peu sociable. « Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature. »

⁂ On faisait la guerre à M. D... sur son goût pour la solitude ; il répondit : « C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

⁂ M. de G..., se prétendant ami de M. Turgot, alla faire compliment à M. de Maurepas d'être délivré de M. Turgot.

Ce même ami de M. Turgot fut un an sans le voir après sa disgrâce ; et M. Turgot ayant eu besoin de le voir, il lui donna un rendez-vous, non chez M. Turgot, non chez lui-même, mais chez Duplessis, au moment où il se faisait peindre.

Il eut depuis la hardiesse de dire à M. Bert..., qui n'était parti de Paris que huit jours après la mort de M. Turgot :

« Moi qui ai vu M. Turgot dans tous les moments de sa vie, moi, son ami intime, qui lui ai fermé les yeux. »

Il n'a commencé à braver M. Necker que quand celui-ci fut très-mal avec M. de Maurepas ; et, à sa chute, il alla dîner chez Sainte-Foix avec Bourboulon, ennemi de Necker, qu'il méprisait tous les deux.

Il passa sa vie à médire de M. de Calonne, qu'il a fini par loger; de M. de Vergennes, qu'il n'a cessé de capter, par le moyen d'Hénin, qu'il a ensuite mis à l'écart; il lui a substitué dans son amitié Renneval, dont il s'est servi pour faire faire un traitement très-considérable à M. Dornano, nommé pour présider à la démarcation des limites de France et d'Espagne.

Incrédule, il fait maigre les vendredis et samedis à tout hasard. Il s'est fait donner cent mille livres du roi pour payer les dettes de son frère, et a eu l'air de faire de son propre argent tout ce qu'il a fait pour lui. Nommé tuteur du petit Bart..., à qui sa mère avait donné cent mille écus par testament, au préjudice de sa sœur, madame de Verg..., il a fait une assemblée de famille, dans laquelle il a engagé le jeune homme à renoncer à son legs, à déchirer le testament ; et, à la première faute de jeune homme qu'a faite son pupille, il s'est débarrassé de la tutelle.

*** On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, le Tellier-Louvois, sur son sang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus plaisamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu dans son gouvernement de Berry, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était : on lui dit que

c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce ? dit l'archevêque ; est-ce quelqu'un comme il faut ? — Je le crois, monseigneur ; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu bien honnête ? Est-il bien mis ? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens ? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. (Le domestique va et revient.) — Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah ! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. (Le laquais va et revient.) — Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure. Qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre ; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois ? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles ? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux, apparemment ? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier... — Qui ? M. de Louvois ? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi ! (Ici l'archevêque se recule et fait un peu de place.) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente ? — Non, monseigneur, c'est une longue histoire. — Contez toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à

un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture) mais d'un très-grand nom. » (L'archevêque recède la place.) Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (l'archevêque fait beaucoup de place) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc? Un petit gouvernement, sans doute ! De quelle ville ? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province ! monsieur, crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture ; d'une province ! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc ? — Le mien, celui de Berry, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi ! monsieur... vous êtes gouverneur de...? Vous êtes donc le duc d'A... ? (Et il veut descendre de sa voiture.) Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable ! Mais à quoi m'exposez-vous ! Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être! Et puis ce d'Hozier est un fripon! Ah! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais, qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves, pour monter dans votre carrosse. »

⁂ Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier; les nôtres pensent différemment.

⁂ Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel ; et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même

temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part, et lui dit : « Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion ; dites-moi de quel coté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre ; cependant on peut voir, avec un peu d'attention, que celui-ci est l'original. »

⁂ Un sot sur lequel il n'y a pas de prise, c'est une cruche sans anse.

⁂ « Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Ce mot de Voisenon passe sa portée ordinaire.

⁂ Le feu prince de Conti, ayant été très-maltraité de paroles par Louis XV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tirconnel, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : « Monseigneur, il ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération. »

⁂ Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire.

⁂ MM. Montgolfier, après leur superbe découverte des aérostats, sollicitaient à Paris un bureau de tabac pour un de leurs parents ; leur demande éprouvait mille difficultés de la part de plusieurs personnes, et entre autres de M. de Colonia, de qui dépendait le succès de l'affaire. Le comte d'Entraigues, ami des Montgolfier, dit à M. de Colonia : « Monsieur, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, j'imprimerai ce qui s'est passé à leur égard en Angleterre, et ce qui, grâce à vous, leur arrive en France dans ce moment-ci. — Et que s'est-il passé en Angleterre? —

Le voici, écoutez : M. Étienne Montgolfier est allé en Angleterre l'année dernière ; il a été présenté au roi, qui lui a fait un grand accueil, et l'a invité à lui demander quelque grâce. M. Montgolfier répondit au lord Sidney qu'étant étranger, il ne voyait pas ce qu'il pouvait demander. Le lord le pressa de faire une demande quelconque. Alors M. Montgolfier se rappela qu'il avait à Québec un frère prêtre et pauvre ; il dit qu'il souhaiterait bien qu'on lui fît avoir un petit bénéfice de cinquante guinées. Le lord répondit que cette demande n'était digne ni de MM. Montgolfier, ni du roi, ni du ministre. Quelque temps après l'évêché de Québec vint à vaquer ; le lord Sidney le demanda au roi, qui l'accorda, en ordonnant au duc de Glocester de cesser la sollicitation qu'il faisait pour un autre. Ce ne fut point sans peine que MM. Montgolfier obtinrent que cette bonté du roi n'eût de moins grands effets. » Il y a loin de là au bureau de tabac refusé en France.

⁂ « Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M. D..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : « M. D..., je l'aime beaucoup, je l'aime de tout mon « cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient : « M. D..., je l'estime infiniment, c'est un « jeune homme bien honnête. »

⁂ « Je hais si fort le despotisme, disait M. V..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin. »

⁂ Un homme était abandonné des médecins, on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant, » répondit-il.

⁂ Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : « Ceci est bon pour moi, quant à présent. » Rien ne peint mieux la variété des jugements humains et la mobilité du jugement de chaque homme.

⁂ Avant que mademoiselle Clairon eût établi le cos-

tume au Théâtre-Français, on ne connaissait, pour le théâtre tragique, qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lekain, au moment où le tailleur de la comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau ! reprend Dauberval ; le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

⁂ M. E... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille, qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

⁂ Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants, les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

⁂ On disait à Delon, médecin mesmériste : « Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, dit-il, été absent ; vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. »

⁂ On disait de M. H..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. »

⁂ Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque par hasard ils ont de l'esprit, de parler du temps où

ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est de leur part qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades, qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent.

*** La nature, en nous accablant de tant de misères et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison, après avoir posé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

*** L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui des malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. »

*** Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

*** Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiment, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier payement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

*** Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

*** Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses *Synodes*, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire, et devait être rentré à neuf heures; madame de Simiane soupait à sept par complaisance pour lui. Ce fut à un de ces soupers tête à tête qu'il fit une chanson très-jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet.

. . . .
Aimons-nous tendrement, Elvire :
Ceci n'est qu'une chanson
Pour qui voudrait en médire;
Mais, pour nous, c'est tout de bon.

*** On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir. « Non, dit-elle, il ressemble trop au passé. »

*** On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au Collége royal. « Nous verrons cela, » dit-il, et ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : « Eh bien, voilà comme vous êtes! vous n'avez pas voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée, reprit-il, eh bien, je vais la demander. — Êtes-vous fou? — Parbleu non! j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. » Il demanda la place et l'obtint.

*** Madame H..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas; il ne vient pas chez moi. »

*** L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre; elle eut besoin de lui, et il lui rappela

ses rigueurs. « Ah ! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ? »

*** Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer ? »

*** M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie,
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

*** Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé ! combien de fois ? » demanda le Père.

*** Un homme étant à l'extrémité, un confesseur alla le voir, et il lui dit : « Je viens vous exhorter à mourir. — Et moi, répondit l'autre, je vous exhorte à me laisser mourir. »

*** On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible, et on la vantait beaucoup. « Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté. »

*** Une femme causant avec M. de M..., lui dit : « Allez, vous ne savez dire que des sottises. — Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait. »

*** « Vous bâillez, disait une femme à son mari. — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. »

*** Maupertuis, étendu dans son fauteuil, et bâillant, dit

un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier.

*** Mademoiselle d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l'épouser, lui dit : « Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, » répondit-il.

*** Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent. M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M. d'Estrade pour lui succéder ; il mourut au bout du même terme, sur quoi Benserade dit : « On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres. »

*** Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. »

*** Diderot s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler, et l'avait volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son homme, et, d'un air étonné, il s'écrie : « Ah! ah! c'est vous! » Celui-ci lui répond : « Ma foi, il ne s'en est guère fallu. » Il avait démêlé que Diderot s'étonnait qu'il ne fût pas pendu.

*** On faisait l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et ses talents. « Au moins, Votre Majesté accordera qu'il faisait bien le roi. — Pas si bien que Baron, » dit le roi de Prusse avec humeur.

*** Une femme était à une représentation de *Mérope*, et ne

pleurait point; on était surpris. « Je pleurerais bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. »

*** Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement: « J'ai tout vu hors un conclave, que je voudrais bien voir. »

*** Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroi sans lever la tête, il faut la faire raccommoder; je vais donner des ordres. » Il appela ensuite le président Jeannin : « Il faudra s'en assurer, » dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre : « Eh! sire, y pensez-vous? dit-il, cette poutre durera plus que vous et moi. »

*** J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens qui discutent des articles de foi, dire naïvement: « Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère; si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. »

*** M. le régent disait à madame de Parabère, dévote qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. »

*** Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre, les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, ajoutait-il, j'y remis tout dans l'ordre. »

*** Les papiers anglais rendirent compte ainsi d'une opération de finance de M. l'abbé Terray : « Le roi vient de réduire les actions des fermes à la moitié. Le reste à l'ordinaire prochain. »

*** Quand M. de B... lisait, ou voyait, ou entendait racon-

ter quelque action bien infâme ou très-criminelle, il s'écriait : « Oh ! comme je voudrais qu'il m'en eût coûté un petit écu, et qu'il y eût un Dieu. »

*** Bachelier avait fait un mauvais portrait de Jésus ; un de ses amis lui dit : « Ce portrait ne vaut rien ; je lui trouve une figure basse et niaise. — Qu'est-ce que vous dites ? répondit naïvement Bachelier ; d'Alembert et Diderot, qui sortent d'ici, l'ont trouvé très-ressemblant. »

*** M. de Saint-Germain demandait à M. de Malesherbes quelques renseignements sur sa conduite, sur les affaires qu'il devait proposer au conseil : « Décidez les grandes vous-même, lui dit M. de Malesherbes, et portez les autres au conseil. »

*** Le chanoine Récupéro, célèbre physicien, ayant publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvait, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye.

*** Marivaux disait que le style a un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase.

*** On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très-pauvre. Un jour plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire la cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté ; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. »

*** On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le

poëme de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni *Esprit* ni *Pucelle*. »

⁂ « J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et un malhonnête celui qui cherche chicane à une bonne action. » C'est un mot de M. de Mairan.

⁂ La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats.

⁂ Madame du D... disait de M... qu'il était aux petits soins pour déplaire.

⁂ « Les athées sont de meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit ; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. »

⁂ M... disait : « On m'a dit du mal de M. de Q... ; j'aurais cru cela il y a six mois, mais nous sommes réconciliés. »

⁂ Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

⁂ Un certain Marchant, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

*** Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or si on le laissait faire.

*** « Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M. M..., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau. »

*** « Je sais me suffire, disait M..., et, dans l'occasion, je saurai bien me passer de moi, » voulant dire qu'il mourrait sans chagrin.

*** « Je joue aux échecs, à vingt-quatre sous, dans un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

*** Mademoiselle du Thé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : « Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation. — Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'était hier qu'il fallait me voir. »

*** La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes, sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer, c'est bientôt dit, reprit-elle : moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

*** On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : « Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande. »

*** Le marquis de Choiseul-Labaume, neveu de l'évêque

de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très-jeune devint triste tout à coup. Son oncle l'évêque lui en demanda la raison : il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle ; vingt-cinq louis. — L'oncle les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous ne l'ayez vue. » Il la lui montra en effet au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café, c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire limonadière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

*** Voltaire disait du poëte Roi, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint-Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

*** « Je ne vois jamais jouer les pièces de C..., et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place qui avait indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : « Parlez donc, messieurs les b..., d'où vient donc est-ce que vous n'êtes qu'un ? »

*** Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M. de Guéménée la sérénissime banqueroute.

*** Luxembourg, le crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la Comédie, disait, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : « La Comédie sera mal ici ; il n'y a point d'écho. »

*** On demandait à un homme, qui faisait profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. »

*** On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : « On peut être très-

bon géographe sans être sorti de chez soi. » Danville n'avait jamais quitté sa chambre.

⁂ Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes, qui flétrissent la famille du coupable, M. C... dit : « C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiment où il n'y a pas de crime. »

⁂ M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit : « Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises ! »

⁂ Milord Tirauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

⁂ Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout ? » M. de Vaines lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela : je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

⁂ Ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le public lui paraissent ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

⁂ L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

⁂ A un jeune homme, qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. »

⁂ « Pourquoi donc, disait mademoiselle de R..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : « Apprendre à mou« rir ? » Je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois. »

*** Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Calonne est très-maltraité, on disait pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui n'avait d'autre objet que de masquer la collusion; sur quoi M. de L... dit que cela ressemblerait trop à l'histoire du régent, qui avait dit, au bal, à l'abbé Dubois : « Sois bien familier avec moi, pour qu'on ne me soupçonne pas. » Sur quoi l'abbé lui donna des coups de pied au c.., et, le dernier étant un peu fort, le régent, passant sa main sur son derrière, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop. »

*** Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances, chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : « Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font ? »

*** On disait à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. « Vraisemblablement elle ne les a plus. — Si fait, lui répondit quelqu'un ; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour. »

*** M. X... disait, à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert : « Malheur au poëte qui se fait friser tous les jours ! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main. »

*** Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

⁂ C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

⁂ D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette, ayant les épaules couvertes de ses beaux cheveux. « Ah ! monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une perruque. »

⁂ Il n'y a pas maintenant en France un plus grand objet de politique étrangère que la connaissance parfaite de ce qui regarde l'Inde. C'est à cet objet que Brissot de Warville a consacré des années entières ; et je lui ai entendu dire que M. de Vergennes était celui qui lui avait suscité le plus d'obstacles, pour le détourner de cette étude.

⁂ On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avait pas fait sa cour, et qu'il fallait lui en laisser gagner quelques-unes : « Comment ! dit-il, je lui donne la tour ! »

⁂ M. D... me disait que madame de Coislin, qui tâche d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent ; « et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

⁂ Madame de Talmont voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous n'êtes point aveugle ; mais je vous crois un peu sourd. »

⁂ L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de T..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations. « Eh ! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal*. »

*** Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits si nous n'étions ni hommes ni femmes.

*** Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : « Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier : voilà votre argent ; mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. »

*** La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait excessivement dans une société le ministère de M. Necker ; quelqu'un, qui apparemment ne l'aimait pas, demanda : « Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay ? » Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

*** Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafré au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Colinn, » dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Colinn, trouva cependant le mot excellent.

*** M. Q... disait de madame la princesse de T...: « C'est une femme qu'il faut absolument tromper, car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »

*** On demandait à la Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du *Sylvandre,* » dit-il, un de ses romans qui avait réussi.

*** L'abbé de Vertot changea d'état très-souvent. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

*** Diderot disait : « Je ne me soucierais pas d'être chrétien ; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. »

*** Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa de la façon de je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très-content, dit-il ; il parle de l'enfer comme un ange. »

*** Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Méibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit ; et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience ; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot ; et, après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

*** M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilége pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland* que sous la condition que *Cléveland* se ferait catholique au dernier volume.

*** Il est extraordinaire que M. de Voltaire n'ait pas mis dans la *Pucelle* un fou comme nos rois en avaient alors. Cela pouvait fournir quelques traits heureux pris dans les mœurs du temps.

*** M. de T..., homme violent, à qui on reprochait quel-

ques torts, entra en fureur et dit qu'il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : « Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis. »

*** Louis XIV, après la bataille de Ramillies dont il venait d'apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui? » (Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)

*** Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison et sûrs d'être condamnés vendent tout ce qu'ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper ; mon cheval, quoique bon coureur, a un très-grand défaut, c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière. »

*** On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur dans le *Temple de Gnide*, et il y a même quelque obscurité dans les détails ; c'est pour cela que madame du Deffant l'appelait l'*Apocalypse* de la galanterie.

*** On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était tracassier en bien.

*** Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils ; à la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le Messie que cet enfant ; il vient au monde pour la destruction des juifs. »

*** Dubuc disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

*** Un homme disait à M. de Voltaire qu'il abusait du

travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué, » répondit-il.

*** Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très-bien mis. « Monsieur, lui dit-elle, le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue. »

*** M. J... disait, à propos de la manière dont on vit dans le monde : « La société serait une chose charmante si on s'intéressait les uns aux autres. »

*** Rulhières cachait un esprit très-délié sous un extérieur assez épais. Très-malicieux avec le ton de l'aménité, très-intrigant sous le masque de l'insouciance et du désintéressement, réunissant toutes les prétentions de l'homme du monde et du bel esprit, il faisait servir ses galanteries à ses bonnes fortunes littéraires, et les lectures mystérieuses de ses productions à s'introduire chez les belles dames. Fort circonspect avec les hommes qui pouvaient l'apprécier, il était extrêmement hardi, à tous égards, auprès des femmes qui ne doutaient point de son mérite. Tout dévoué à la faveur et aux gens en place, il n'évitait dans son manége que les bassesses qui l'auraient empêché de se faire valoir. Souple et réservé, adroit avec mesure, faux avec épanchement, fourbe avec délices, haineux et jaloux, il n'était jamais plus doux et plus mielleux que pour exprimer sa haine et ses prétentions. Superficiellement instruit, détaché de tous principes, l'erreur lui était aussi bonne que la vérité quand elle pouvait faire briller la frivolité de son esprit. Il n'envisageait les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimait que les tracasseries de la politique, n'était éclairé que par des bluettes, et ne voyait

dans l'histoire que ce qu'il avait vu dans les petites intrigues de la société.

*** Il paraît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication, c'est un mystère absurde. Il paraît certain non-seulement que Mazarin eut la reine, mais (ce qui est plus inconcevable) qu'il était marié avec elle ; sans cela, comment expliquer la lettre qu'il écrivit de Cologne, lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convenait bien, madame, etc. ? » Les vieux courtisans racontent d'ailleurs que quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explication entre la reine et son fils ; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

*** Le baron de la Houze, ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de la Houze, rusé gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très-surpris de cette demande de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très-mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

*** M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle de C..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle.

*** Milord Hamilton, personnage très-singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'au-

berge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon ? — Mettez-le sur la càrte. »

⁂ Le chevalier de Narbonne, accosté par un importun dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami, comment te portes-tu ? » répondit : « Bonjour, mon ami, comment t'appelles-tu ? »

⁂ Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent ; on lui conseillait de la faire arracher : « Ah ! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

⁂ Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de B..., et je ne l'avais pas nommée. M. J... reprit naïvement : « Cette présidente de Bernière dont vous venez de parler... » Toute la société partit d'un éclat de rire.

⁂ Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de la Galaisière lui dit à ce sujet : « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. »

⁂ M. D... disait, à son retour d'Allemagne : « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

⁂ M. B... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer sa santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. »

⁂ Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les

théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé N... ; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. »

⁂ M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'Académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête qui n'a jamais fait parler d'elle. »

⁂ M. l'évêque de L..., étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de S...; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs, c'est aujourd'hui jeûne. »

⁂ L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Levi, dit, en mettant la main sur le cercueil : « Je le possède enfin, cet homme vertueux. »

⁂ Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait, ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

⁂ Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes. « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés. »

⁂ Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui por-

taient sur les riches, un millionnaire se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient du malheur des temps, dit : « Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci ?... quelques misérables. »

LE

MARCHAND DE SMYRNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE-FRANÇAIS

LE 26 JANVIER 1770.

PERSONNAGES.

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.
ZAYDE, femme de Hassan.
DORNAL, Marseillais.
AMÉLIE, promise à Dornal.
KALED, marchand d'esclaves.
NÉBI, Turc.
FATMÉ, esclave de Zayde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD TURC, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

HASSAN, *seul.* — On dit que le mal passé n'est qu'un songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étais esclave chez les chrétiens,

à Marseille; et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?... La loi le permet... heureusement, elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais pas s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portait malheur... La voici.

SCÈNE II

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN. — Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde?

ZAYDE. — Je me suis amusée à voir, du haut de mon pavillon, les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Serait-ce que nos corsaires auraient fait quelque prise?

HASSAN. — Il y a longtemps qu'ils n'en ont fait; et, en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE. — Et pourquoi les haïr? parce qu'ils ne connaissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs, je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens : ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN, *souriant.* — Oui; mais, en récompense...

ZAYDE. — Quoi?

HASSAN. — Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela? c'est

détruire une idée agréable. (*Haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avaient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirais que le ciel bénit ma reconnaissance.

ZAYDE. — Que j'aime votre libérateur, sans le connaître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN. — Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme!... Si vous aviez vu... On rachetait quelques-uns de nos compagnons; j'étais couché à terre; je songeais à vous et je soupirais : un chrétien s'avance et me demande la cause de mes larmes. « J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore; j'étais près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. » A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. « Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. » Je me lève avec transport: je tombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. « Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorais que tu pusses me le rendre; j'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt et en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. » Je restai confondu; et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE. — Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute, avec une âme si sensible!

HASSAN. — Il était près d'épouser une jeune personne qu'il devait aller chercher à Malte.

ZAYDE. — Comme elle doit l'aimer!

SCÈNE III

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE. — Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parais hors d'haleine.

FATMÉ. — Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN. — Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu! J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE. — Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez?

HASSAN, *souriant*. — Pourquoi? cela vous inquiète... vous craignez que l'exemple...

ZAYDE. — Non, je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN. — Sans doute.

ZAYDE. — Pourquoi pas une femme?

HASSAN. — C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE. — C'est une femme que vous aimez.

HASSAN. — Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme, à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE. — Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN. — Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon musulman paraisse devant un Ar-

ménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

SCÈNE IV

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE. — Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé; il me prépare une fête; je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit... c'est sûrement Kaled avec ses esclaves; je ne veux pas voir ces malheureux : cela m'attendrirait trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED. — Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a longtemps qu'on n'avait fait d'esclaves; il fallait qu'on fût en paix : cela était bien malheureux.

DORNAL. — O désespoir! la veille d'un mariage! ma chère Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.* — Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connaît point l'esclavage. Mauvais pays! Aurais-je fait fortune là? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui; je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tirait de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardait attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris.

Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive? C'est Nébi ; il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette?

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, NÉBI.

NÉBI. — Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paraître devant le cadi.

KALED. — Pourquoi donc? de quel esclave parlez-vous? est-ce de cet ouvrier, de ce marchand? Je consens à les reprendre.

NÉBI. — Il s'agit bien de cela! Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED. — Comment! qu'a-t-il donc fait?

NÉBI. — Ce qu'il a fait? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite ; elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné?

KALED. — Ma foi, non.

NÉBI. — L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED. — Eh!... l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI. — Quel médecin! apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui! L'ignorant! il a bien fait d'éviter ma colère ; il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent!

KALED. — Votre argent! Oh! le marché est bon ; il tiendra.

NÉBI. — Il tiendra ! Non, par Mahomet ! J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avais d'un médecin : c'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous ; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant ?

KALED. — Quel savant ?

NÉBI. — Oui, oui ; ce savant qui ne savait pas distinguer du maïs avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED. — Eh bien, est-ce ma faute à moi ? pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants ? est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir, et les faire travailler ! Regardez-le donc avec ses savants !

NÉBI. — Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disait toujours : *De qui est-il fils ? de qui est-il fils ? et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul ?* Il appelait cela, je crois, être généalogiste. Ne voulait-il pas me faire descendre, moi, du grand vizir Ibrahim !

KALED. — Voyez le grand malheur ! quel tort cela vous fait-il ? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI. — Vraiment, je le sais bien ; mais le prix...

KALED. — Eh bien, le prix ! je vous l'ai vendu cher ? apparemment qu'il m'avait aussi coûté beaucoup ; il y a longtemps de cela. Je n'étais point alors au fait de mon commerce. Pouvais-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles !

NÉBI. — Belle raison ! cela est-il vraisemblable ? est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe !... Excuse de fripon, excuse de fripon ! Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes !

KALED. — Excuse de fripon! des fortunes! vraiment oui, des fortunes! ne croit-il pas que tout est profit; et les mauvais marchés qui me ruinent? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là dedans à manger mon pain! et ce riche Anglais qui voyageait pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent! cela ne fait-il pas saigner le cœur? Et ce docteur, comme on l'appelait, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place et qui sont encore chez moi avec le baron allemand!

NÉBI. — Maudit infidèle! tu crois m'en imposer par des clameurs? mais le cadi me fera justice.

KALED. — Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI. — Ah çà, une fois, deux fois : voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED. — Non, ma foi.

NÉBI. — Eh bien, nous allons voir.

KALED. — A la bonne heure.

SCÈNE VII

KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves*. — Eh bien, vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre? Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me

vienne d'acheteurs aujourd'hui : rentrons. Qui est-ce que j'entends? est-ce un charlatan?

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, UN VIEILLARD TURC.

KALED. — Bon, ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD. — Bonjour, voisin : est-ce là votre reste?

KALED. — Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD. — Je n'achèterai rien! Oh! vous allez voir.

KALED. — Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.* — Je tremble.

LE VIEILLARD. — Avez-vous bien des femmes? c'est une femme que je veux.

KALED. — Quel gaillard, à son âge!

LE VIEILLARD. — Eh! il n'y en a qu'une?

KALED. — Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD. — Pourquoi donc cela?

KALED. — Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD. — Vous me la vendrez.

KALED. — Oui! oui!

DORNAL. — Serait-il possible? Quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD. — Combien vaut-elle?

KALED. — Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD. — Quatre cents sequins! c'est bien cher.

KALED. — Ah dame! c'est une Française : cela se vend bien; tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD. — Voyons-la.

KALED. — Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD. — Elle baisse les yeux; elle pleure; elle me touche. C'est pourtant une chrétienne : cela est singulier. Trois cent cinquante!

KALED. — Pas un de moins.

LE VIEILLARD. — Les voilà.

KALED. — Emmenez.

DORNAL. — Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez!

KALED. — Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? vraiment, je n'aurai pas assez de peine de me défaire de toi. Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL. — Vieillard, vous ne paraissez pas tout à fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants?

LE VIEILLARD. — Non, non.

DORNAL. — Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas! C'est ma femme.

LE VIEILLARD. — Sa femme? cela est fort différent; mais, vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL. — Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD. — Hélas! mon ami, je le voudrais bien; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL. — Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD. — Tu me serviras! Je suis esclave.

KALED. — Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ. — Mes pauvres maîtres!

AMÉLIE. — O mon ami! quel sort!

DORNAL. — Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD. — C'est bien ce qui pourrait t'arriver de pis: il t'en ferait le gardien.

DORNAL, *à Kaled*. — Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED. — Différer! on voit bien que tu n'entends rien au

commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL. — O ciel ! se peut-il ?... Mais que dirai-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier ! quelles âmes ! trafiquer de ses semblables !

KALED. — Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des nègres ? Eh bien, moi je vous vends... N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD. — En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED. — Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent ; emmène ta marchandise si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE. — Adieu, mon cher Dornal !

DORNAL. — Chère Amélie !

AMÉLIE. — Je n'y survivrai pas !

KALED. — Cela ne me regarde plus.

DORNAL. — J'en mourrai.

KALED. — Tout doucement, toi, je t'en prie ; ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais ? (*Repoussant Dornal.*)

DORNAL. — Ah ! Dieu ! Faut-il que je sois enchaîné !...

ANDRÉ. — O ma chère maîtresse !

SCÈNE IX

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED. — M'en voilà quitte, pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur : j'aurais succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'aurait jamais emmenée, tant je m'en sentais ému. Diable ! si je m'étais attendri, j'aurais perdu quatre cents sequins. (*Il compte ses esclaves.*) Un,

deux... Il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, HASSAN.

HASSAN, *à* KALED. — Eh bien, voisin, comment va le commerce ?

KALED. — Fort mal; le temps est dur. (*A part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN. — Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous ; j'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela; c'est un devoir. (*A l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc ?...

L'ESPAGNOL. — Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN. — Espagnols ! braves gens ! Un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état ?

L'ESPAGNOL. — Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN. — Gentilhomme ! je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL. — Rien.

HASSAN. — Tant pis pour toi, mon ami ; tu vas bien t'ennuyer. (*A Kaleb.*) Vous n'avez pas fait une trop bonne emplette.

KALED. — Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé !... Gentilhomme, c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme ? je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.* — Et toi, qui es-tu, avec ta jaquette noire ? Ton pays ?

L'ITALIEN. — Je suis de Padoue.

HASSAN. — Padoue? Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier?

L'ITALIEN. — Homme de loi.

HASSAN. — Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN. — De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN. — Bon métier! et, dis-moi, rends-tu ce beau service à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment?

L'ITALIEN. — Sans doute : la justice est pour tout le monde.

HASSAN, *riant*. — Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN. — Assurément.

HASSAN. — Le drôle de pays que Padoue! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui es-tu?

ANDRÉ. — Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN. — Tu es pauvre? tu ne fais donc rien?

ANDRÉ. — Hélas! je suis fils d'un paysan : je l'ai été moi-même..

KALED. — Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ. — Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN. — Cela se peut bien; il ne sait peut-être pas labourer la terre... Mais, c'est l'habit français que tu as là?

ANDRÉ. — Je le suis aussi.

HASSAN. — Tu es Français? bonnes gens que les Français! ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami? il suffit : c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ. — Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je

n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfants; j'ai l'habitude du malheur : ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN. — Ton maître! qu'est-ce que j'entends? Quelle générosité! Quoi!... Ces Français... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela? Et où est-il ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.* — Le voilà; il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN. — Qu'il parle donc! Il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je! est-il possible! je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui-même : c'est mon libérateur! (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL. — O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED. — Comme ils s'embrassent! Il l'aime; bon! il le payera.

HASSAN. — Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED. — Peste! un ami! un bienfaiteur! cela doit bien se vendre; cela doit bien se vendre!

HASSAN. — Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?... par quel bonheur?... Qu'est-ce que je dis?... la tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter! J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien; je venais pour remplir mon vœu, et c'est vous...

DORNAL. — Oh! mon ami, connaissez tout mon malheur!

HASSAN. — Du malheur! il n'y en a plus pour vous. (*Se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener?

KALED. — Cinq cents sequins.

HASSAN. — Cinq cents sequins... Kaled, je ne marchande point mon ami : tenez.

DORNAL. — Quelle générosité!

HASSAN, *à Kaled*. — Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED. — Que je suis une grande bête! Bonne leçon!

HASSAN. — Laissez-nous seulement, je vous prie : que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED. — Oh ! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal*. — Adieu, mon cher maître.

DORNAL, *à Hassan*. — Que dis-tu ? Peux-tu penser ?... Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible !

HASSAN. — Sans doute, sans doute; il faut le racheter.

KALED. — Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitais de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN. — Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins*. — En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN. — Comment ! cent sequins ne suffisent pas ! Un domestique !...

KALED. — Eh ! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN. — Bon ! voilà de la morale à présent.

KALED. — Et puis un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme... En conscience...

HASSAN, *donnant quelques sequins*. — Allons, laisse-nous. Qu'attendez-vous ? qu'est-ce que vous voulez ?

KALED. — Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans; cela fend le cœur : cela s'appelle un baron allemand. Vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN. — Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED. — A moitié perte.

HASSAN. — Cela est impossible. . .

KALED. — Quand je disais que cet homme-là me resterait ! Oh ! si jamais on m'y rattrape... Allons ! homme de loi, gentilhomme, rentrez là dedans ; allez vous coucher : il faut que je soupe.

SCÈNE XI

HASSAN, DORNAL.

HASSAN. — Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL. — Je l'ai perdue.

HASSAN. — Que dites-vous?

DORNAL. — Je l'emmenais à Marseille pour l'épouser : elle a été prise avec moi.

HASSAN. — Eh bien, est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL. — Oui.

HASSAN. — Courons donc vite.

DORNAL. — Il n'est plus temps : le barbare l'a vendue.

HASSAN. — A qui?

DORNAL. — Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN. — Ah ! malheureux ! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL. — Si elle est belle !

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, ZAYDE.

ZAYDE. — Mon ami, vous me laissez bien longtemps seule! Et votre esclave chrétien?

HASSAN. — Mon esclave! c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE. — Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, FATMÉ.

FATMÉ. — Est-il temps? Ferai-je entrer?

ZAYDE. — Oui, tu le peux...

SCÈNE XIV

ZAYDE, HASSAN, DORNAL.

HASSAN. — Quel est ce mystère?

ZAYDE. — Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie : je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne; je venais vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

SCÈNE XV

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAYDE. — La voici : voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.* — Qu'elle est touchante et belle !

DORNAL. — Amélie ! Ciel ! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.* — Que vois-je ? Mon cher Dornal !

DORNAL. — Ma chère Amélie, vous êtes libre ; je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*Il saute au cou de Hassan et veut ensuite embrasser Zayde qui recule avec modestie.*)

HASSAN, *à Dornal.* — Embrassez ! embrassez ! Il est honnête ce transport-là. (*A Zayde, qui reste confuse.*) Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zayde.* — Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie !

ZAYDE. — C'est à moi de vous rendre grâces. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE. — Quoi ! c'est lui...

HASSAN. — Oh ! cela est incroyable ! A propos, vous n'êtes point mariés ?

DORNAL. — Vraiment non : nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnait : elle est morte dans la traversée.

HASSAN. —Vite, vite un cadi, un cadi!... Ah! mais, à propos, on ne peut pas... c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL. — Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon Dieu! nos pauvres compagnons d'infortune!

HASSAN. — Si j'étais assez riche... Mais, après tout, l'homme de loi et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL. — Ah! mon Dieu, non. Nous les aurons à bon marché.

FATMÉ. — Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL. — D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien...

HASSAN. — Allons, délivrons-les. (*A Fatmé.*) Va les chercher; qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman au lieu d'un justaucorps.

(Fatmé amène l'Arménien suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet, et témoignent leur reconnaissance à Zayde, à Hassan et à Dornal.)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.

ÉLOGE DE MOLIÈRE

PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1769.

Qui mores hominum inspexit...
HORACE.

Je n'oublierai pas que je parle de comédie ; je ne cacherai point la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du panégyrique, et je n'imiterai pas les comédiens français, qui ont fait peindre Molière sous l'habit d'Auguste.

Le théâtre et la société ont une liaison intime et nécessaire. Les poëtes comiques ont toujours peint, même involontairement, quelques traits du caractère de leur nation ; les maximes répandues dans leurs ouvrages ont corrigé peut-être quelques particuliers ; les politiques ont même conçu que la scène pouvait servir à leurs desseins ; le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien allaient prendre au théâtre l'estime de l'agriculture, tandis que les despotes de la Russie, pour avilir aux yeux de leurs esclaves le patriarche dont ils voulaient saisir l'autorité, le faisaient insulter dans des farces grotesques ; mais, que la comédie

dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, et la meilleure histoire morale de la société; qu'elle dût détruire certains ridicules, et que, pour en retrouver la trace, il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis : voilà ce qui aurait semblé impossible avant que Molière l'eût exécuté.

Jamais poëte comique ne rencontra des circonstances si heureuses : on commençait à sortir de l'ignorance; Corneille avait élevé les idées des Français; il y avait dans les esprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, et qui peut-être n'avait pas peu contribué à former Corneille lui-même. On n'avait point, à la vérité, senti encore l'influence du génie de Descartes, et jusque-là sa patrie n'avait eu que le temps de le persécuter; mais elle respectait un peu moins des préjugés combattus avec succès, à peu près comme le superstitieux qui, malgré lui, sent diminuer sa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément : le goût des connaissances rapprochait des conditions jusqu'alors séparées. Dans cette crise, les mœurs et les manières anciennes contrastaient avec les lumières nouvelles; et le caractère national, formé par des siècles de barbarie, cessait de s'assortir avec l'esprit nouveau qui se répandait de jour en jour. Molière s'efforça de concilier l'un et l'autre. L'humeur sauvage des pères et des époux, la vertu des femmes, qui tenait un peu de la pruderie, le savoir défiguré par le pédantisme, gênaient l'esprit de société qui devenait celui de la nation; les médecins, également attachés à leurs robes, à leur latin et aux principes d'Aristote, méritaient presque tous l'éloge que M. Diafoirus donne à son fils de combattre les vérités les plus démontrées; le mélange ridicule de l'ancienne barbarie et du faux bel esprit moderne avait produit le jargon des précieuses; l'ascendant prodigieux de la cour sur la ville avait multiplié les airs, les prétentions, la fausse importance dans

tous les ordres de l'État et jusque dans la bourgeoisie : tous ces travers et plusieurs autres se présentaient avec une franchise et une bonne foi très-commodes pour le poëte comique : la société n'était point encore une arène où l'on se mesurât des yeux avec une défiance déguisée en politesse ; l'arme du ridicule n'était point aussi affilée qu'elle l'est devenue depuis, et n'inspirait point une crainte pusillanime, digne elle-même d'être jouée sur le théâtre : c'est dans un moment si favorable que fut placée la jeunesse de Molière. Né en 1620 d'une famille attachée au service domestique du roi, l'état de ses parents lui assurait une fortune aisée. Il eut des préjugés à vaincre, des représentations à repousser, pour embrasser la profession de comédien ; et cet homme, qui a obtenu une place distinguée parmi les sages, parut faire une folie de jeunesse en obéissant à l'attrait de son talent. Son éducation ne fut pas indigne de son génie. Ce siècle mémorable réunissait alors sous un maître célèbre trois disciples singuliers : Bernier, qui devait observer les mœurs étrangères ; Chapelle, fameux pour avoir porté la philosophie dans une vie licencieuse ; et Molière, qui a rendu la raison aimable, le plaisir honnête et le vice ridicule. Ce maître, si heureux en disciples, était Gassendi, vrai sage, philosophe pratique, immortel pour avoir soupçonné quelques vérités prouvées depuis par Newton. Cet ordre de connaissances, pour lesquelles Molière n'eut point l'aversion que l'agrément des lettres inspire quelquefois, développa dans lui cette supériorité d'intelligence qui peut le distinguer même des grands hommes ses contemporains. Il eut l'avantage de voir de près son maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, et il apprit de bonne heure ce qu'un esprit sage ne sait jamais trop tôt, qu'un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles. La force de cette éducation philosophique influa sur sa vie entière ; et lorsque dans la suite il

fut entraîné vers le théâtre par un penchant auquel il sacrifia même la protection immédiate d'un prince, il mêla les études d'un sage à la vie tumultueuse d'un acteur, et sa passion pour jouer la comédie tourna encore au profit de son talent pour l'écrire. Toutefois il ne se pressa point de paraître : il remonta aux principes et à l'origine de son art. Il vit la comédie naître dans la Grèce et demeurer trop longtemps dans l'enfance. La tragédie l'avait devancée, et l'art de représenter les héros avait paru plus important que celui de ridiculiser les hommes.

Les magistrats, en réservant la protection du gouvernement à la tragédie, dont l'éclat leur avait imposé, et qu'ils crurent seule capable de seconder leurs vues, ne prévoyaient pas qu'Aristophane aurait un jour, sur sa patrie, plus d'influence que les trois illustres tragiques d'Athènes. Molière étudia ses écrits, monument le plus singulier de l'antiquité grecque. Il vit avec étonnement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce poëte. Satire cynique, censure ingénieuse, hardie, vrai comique, superstition, blasphème, saillie brillante, bouffonnerie froide : Rabelais sur la scène, tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu, la vertu avec l'audace du vice. Travestissements ridicules ou affreux, personnages métaphysiques, allégories révoltantes, rien ne lui coûte : mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule scène partent mille traits de satire qui se dispersent et frappent à la fois : en un moment il a démasqué un traître, insulté un magistrat, flétri un délateur, calomnié un sage. Une certaine verve comique, et quelquefois une rapidité entraînante, voilà son seul mérite théâtral, et c'est aussi le seul que Molière ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des ouvrages de Ménandre ! la comédie avait pris sous lui une forme plus utile. Les poëtes, que la loi pri-

vait de la satire personnelle, furent dans la nécessité d'avoir du génie ; et cette idée sublime de généraliser la peinture des vices fut une ressource forcée où ils furent réduits par l'impuissance de médire. Une intrigue, trop souvent faible, mais prise dans des mœurs véritables, attaqua, non les torts passagers du citoyen, mais les ridicules plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisanes, des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à tromper leurs pères, ou les précipitant dans l'embarras, et les en tirant par leur adresse : voilà ce qu'on vit sur la scène comme dans le monde. Quand les poëtes latins peignirent ces mœurs, ils renoncèrent au droit qui fit depuis la gloire de Molière; celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugements portés sur Plaute et sur Térence, observons que la différence de leurs talents n'en met aucune dans le génie de leur théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique, une vérité mâle, utile à la société, ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où Molière aurait-il cherché de pareils points de vue? Des esquisses grossières déshonoraient la scène dans toute l'Italie. La *Calandra* du cardinal Bibiena et la *Mandragore* de Machiavel n'avaient pu effacer cette honte. Ces ouvrages, par lesquels de grands hommes réclamaient contre la barbarie de leur siècle, n'étaient représentés que dans les fêtes qui leur avaient donné naissance. Le peuple redemandait avec transport ces farces monstrueuses, assemblage bizarre de scènes quelquefois comiques, jamais vraisemblables, dont l'auteur abandonnait le dialogue au caprice des comédiens, et qui semblaient n'être destinées qu'à faire valoir la pantomime italienne. Toutefois, quelques-unes de ces scènes, admises depuis dans les chefs-d'œuvre de Molière, ramenées à un but moral, et surtout embellies du style d'Horace et de Boileau, montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le théâtre espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité et d'esprit; et s'il y condamna le mélange du sacré et du profane, de la grandeur et de la bouffonnerie, les fous, les astrologues, les scènes de nuit, les méprises, les travestissements, l'oubli des vraisemblances, au moins vit-il que la plupart des intrigues roulaient sur le point d'honneur et sur la jalousie, vrai caractère de la nation. Le titre de plusieurs ouvrages annonçait même des pièces de caractère; mais ce titre donnait de fausses espérances, et n'était qu'un point de ralliement où se réunissaient plusieurs intrigues : genre inférieur dans lequel Molière composa l'*Étourdi*, et dont le *Menteur* est le chef-d'œuvre. Telles étaient les sources où puisaient Scarron, Thomas Corneille et leurs contemporains. La nation n'avait produit d'elle-même que des farces méprisables; et, sans quelques traits de l'*Avocat Patelin* (car pourquoi citerais-je les comédiens de P. Corneille?), ce peuple si enjoué, si enclin à la plaisanterie, n'aurait pu se glorifier d'une seule scène de bon comique. Mais, pour un homme tel que Molière, la comédie existait dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une situation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot toutes les ressources de la plaisanterie, lui parurent du ressort de son art. L'ironie de Socrate, si bien conservée dans les dialogues de Platon, cette adresse captieuse avec laquelle il dérobait l'aveu naïf d'un travers, était une figure vraiment théâtrale; et dans ce sens le sage de la Grèce était le poëte comique des honnêtes gens; Aristophane n'était que le bouffon du peuple. Combien de traits dignes de la scène dans Horace et dans Lucien! Et Pétrone, lorsqu'il représente l'opulent et voluptueux Trimalcion entendant parler d'un pauvre et demandant : *Qu'est-ce qu'un pauvre?* La comédie, au moins celle d'intrigue,

existait dans Boccace; et Molière en donna la preuve aux Italiens. Elle existait dans Michel Cervantes, qui eut la gloire de combattre et de vaincre un ridicule dont le théâtre espagnol aurait dû faire justice. Elle existait dans la gaieté souvent grossière, mais toujours naïve, de Rabelais et de Verville, dans quelques traits piquants de la *Satire Ménippée*, et surtout dans les *Lettres provinciales*. Parvenu à connaître toutes les ressources de son art, Molière conçut quel pouvait en être le chef-d'œuvre. Qu'est-ce en effet qu'une bonne comédie? C'est la représentation naïve d'une action plaisante, où le poëte, sous l'apparence d'un arrangement facile et naturel, cache les combinaisons les plus profondes, fait marcher de front, d'une manière comique, le développement de son sujet et celui de ses caractères mis dans tout leur jour par leur mélange et par leur contraste avec les situations; promenant le spectateur de surprise en surprise; lui donnant beaucoup et lui promettant davantage; faisant servir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer; produisant avec un seul moyen plusieurs effets tout préparés et non prévus, jusqu'à ce qu'enfin le dénoûment décèle par ses résultats une utilité morale, et laisse voir le philosophe caché derrière le poëte. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les comédies de Molière! On verrait quel artifice particulier a présidé à chacun de ses ouvrages; avec quelle hardiesse il élève dans les premières scènes son comique au plus haut degré, et présente aux spectateurs un vaste lointain, comme dans l'*École des Femmes;* comment il se contente quelquefois d'une intrigue simple afin de ne laisser paraître que les caractères, comme dans le *Misanthrope;* avec quelle adresse il prend son comique dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal : c'est l'artifice du *Tartufe*; avec quel art un seul

personnage, presque détaché de la scène, mais animant tout le tableau, forme par un contraste piquant les groupes inimitables du *Misanthrope* et des *Femmes savantes;* avec quelle différence il traite le comique noble et le comique bourgeois, et le parti qu'il tire de leur mélange dans le *Bourgeois gentilhomme;* dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfants, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner. Enfin on verrait chaque pièce présenter des résultats intéressants sur ce grand art, ouvrir toutes les sources du comique, et de l'ensemble de ses ouvrages se former une poétique complète de la comédie.

Forcé d'abandonner ce terrain trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand homme et le but philosophique de son théâtre. Je vois Molière, après deux essais que ses chefs-d'œuvre même n'ont pu faire oublier, changer la forme de la comédie. Le comique ancien naissait d'un tissu d'événements romanesques, qui semblaient produits par le hasard, comme le tragique naissait d'une fatalité aveugle : Corneille, par un effort de génie, avait pris l'intérêt dans les passions; Molière, à son exemple, renversa l'ancien système; et, tirant le comique du fond des caractères, il mit sur la scène la morale en action, et devint le plus aimable précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva, pour y réussir, des ressources qui manquaient à ses prédécesseurs : les différents états de la société, leurs préjugés, leurs préventions, leur admiration exclusive pour eux-mêmes, leur mépris mutuel et inexorable, sont des puérilités réservées aux peuples modernes. Les Grecs et les Romains, n'étant point pour leur vie emprisonnés dans un seul état de la société, ne cherchaient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvaient quitter le lendemain, ni à

jeter sur les autres un ridicule qui les exposait à jouer un jour le rôle de ces maris honteux de leurs anciens traits satiriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privait le théâtre d'une autre source de comique. Partout elles sont le ressort de la comédie. Sont-elles enfermées? il faut parvenir jusqu'à elles; et voilà le comique d'intrigue : sont-elles libres? leur caractère, devenu plus actif, développe le nôtre; et voilà le comique du caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalousie, le dépit, les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux sexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne serait-il pas possible, d'ailleurs, que les femmes eussent des ridicules particuliers, et que le théâtre trouvât sa plus grande richesse dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favorisées? Celui que Molière attaqua dans les *Précieuses* fut anéanti; mais l'ouvrage survécut à l'ennemi qu'il combattait. Plût à Dieu que la comédie du *Tartufe* eût eu le même honneur! C'est une gloire que Molière eut encore dans les *Femmes savantes*. C'est qu'il ne s'est pas contenté de peindre les travers passagers de la société : il a peint l'homme de tous les temps; et s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'est une draperie légère qu'il jette hardiment sur le nu, et qui laisse sentir la justesse des proportions et la netteté des contours.

Le prodigieux succès des *Précieuses*, en apprenant à Molière le secret de ses forces, lui montra l'usage qu'il en devait faire. Il conçut qu'il aurait plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'est que le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un protée qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice. Le théâtre devint donc en général une école de bienséance plutôt que de

vertu, et Molière borna quelque temps son empire pour y être plus puissant. Mais combien de reproches ne s'est-il point attirés en se proposant ce but si utile, le seul convenable à un poëte comique, qui n'a pas, comme de froids moralistes, le droit d'ennuyer les hommes, et qui ne prend sa mission que dans l'art de plaire ! Il n'immola point tout à la vertu ; donc il immola la vertu même : telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaise foi. On se prévalut de quelques détails nécessaires à la constitution de ses pièces pour l'accuser d'avoir négligé les mœurs : comme si des personnages de comédie devaient être des modèles de perfection ; comme si l'austérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvait devenir la base du théâtre. Eh ! que résulte-t-il de ses pièces les plus libres, de l'*École des Maris* et de l'*École des Femmes* ? Que ce sexe n'est point fait pour une gêne excessive ; que la défiance l'irrite contre des tuteurs et des maris jaloux. Cette morale est-elle nuisible ? n'est-elle pas fondée sur la nature et sur la raison ? Pourquoi prêter à Molière l'odieux dessein de ridiculiser la vieillesse ? Est-ce sa faute si un jeune homme amoureux est plus intéressant qu'un vieillard ; si l'avarice est le défaut d'un âge avancé plutôt que de la jeunesse ? Peut-il changer la nature et renverser les vrais rapports des choses ? Il est l'homme de la vérité. S'il a peint des mœurs vicieuses, c'est qu'elles existent ; et quand l'esprit général de sa pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche : il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *Je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poëte ? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare : il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime ; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poëte veut donner aux pères avares, que devenaient-elles ? L'Harpa-

gon placé au parterre eût pu dire à son fils : *Vois le respect de ce jeune homme! quel exemple pour toi! Voilà comme il faut être*. Molière manquait son objet, et, pour donner mal à propos une froide leçon, peignait à faux la nature. Si le fils est blâmable, comme il l'est en effet, croit-on que son emportement, aussi bien que la conduite plus condamnable encore de la femme de Georges Dandin, soient d'un exemple bien pernicieux? Et fera-t-on cet outrage à l'humanité de penser que le vice n'ait besoin que de se montrer pour entraîner tous les cœurs? Ceux que Cléante a scandalisés veulent-ils un exemple du respect et de la tendresse filiale? Qu'ils contemplent, dans le *Malade imaginaire*, la douleur touchante d'Angélique aux pieds de son père qu'elle croit mort, et les transports de sa joie quand il ressuscite pour l'embrasser. Chaque sujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de sentiments à produire, de vérités à développer; et Molière ne peut donner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un médecin qui sépare les maladies compliquées, et les traite l'une après l'autre?

Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales; et la même pièce pourrait présenter des mœurs odieuses et être d'une excellente moralité. On reproche avec raison à l'un des imitateurs de Molière d'avoir mis sur le théâtre un neveu malhonnête homme, qui, secondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, et s'empare de sa succession au préjudice des autres héritiers. Voilà sans doute le comble des mauvaises mœurs : mais, que Molière eût traité ce sujet, il l'eût dirigé vers un but philosophique; il eût peint la destinée d'un vieux garçon qui, n'inspirant un véritable intérêt à personne, est dépouillé tout vivant par ses collatéraux et ses valets. Il eût intitulé sa pièce le *Célibataire*, et enrichi notre théâtre d'un ouvrage plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne le fut le siècle passé.

C'est ce désir d'être utile qui décèle un poëte philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre ! il est le plus puissant des moralistes. Veut-il faire aimer la vertu ? une maxime honnête, liée à une situation forte de ses personnages, devient pour les spectateurs une vérité de sentiment. Veut-il proscrire le vice ? il a dans ses mains l'arme du ridicule, arme terrible, avec laquelle Pascal a combattu une morale dangereuse, Boileau le mauvais goût, et dont Molière a fait voir sur la scène des effets plus prompts et plus infaillibles. Mais à quelles conditions cette arme lui sera-t-elle confiée ? Avoir à la fois un cœur honnête, un esprit juste ; se placer à la hauteur nécessaire pour juger la société ; savoir la valeur réelle des choses, leur valeur arbitraire dans le monde, celle qu'il importerait de leur donner ; ne point accréditer les vices que l'on attaque en les associant à des qualités aimables (méprise devenue trop commune chez les successeurs de Molière), qui renforcent ainsi les mœurs au lieu de les corriger ; connaître les maladies de son siècle ; prévoir les effets de la destruction d'un ridicule : tels sont, dans tous les temps, les devoirs d'un poëte comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'une utilité plus prochaine ? Ce fut un assez beau spectacle de voir Molière seconder le gouvernement dans le dessein d'abolir la coutume barbare d'égorger son ami pour un mot équivoque ; et, tandis que l'État multipliait les édits contre les duels, les proscrire sur la scène, en plaçant, dans la comédie des *Fâcheux*, un homme d'une valeur reconnue qui a le courage de refuser un duel. Cet usage n'apprendra-t-il point aux poëtes quel emploi ils peuvent faire de leurs talents, et à l'autorité quel usage elle peut faire du génie ?

Si jamais auteur comique a fait voir comment il avait conçu le système de la société, c'est Molière dans le *Misanthrope* : c'est là que, montrant les abus qu'elle entraîne né-

cessairement, il enseigne à quel prix le sage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un système d'union fondé sur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite est déplacée parmi les hommes, et se tourmente elle-même sans les corriger; c'est un or qui a besoin d'alliage pour prendre de la consistance et servir aux divers usages de la société. Mais en même temps l'auteur montre, par la supériorité constante d'Alceste sur tous les autres personnages, que la vertu, malgré les ridicules où son austérité l'expose, éclipse tout ce qui l'environne; et l'or qui a reçu l'alliage n'en est pas moins le plus précieux des métaux.

Molière, après le *Misanthrope*, d'abord mal apprécié, mais bientôt mis à sa place, fut sans contredit le premier écrivain de la nation; lui seul réveillait sans cesse l'admiration publique. Corneille n'était plus *le Corneille et du Cid et d'Horace;* les apparitions du lutin qui, selon l'expression de Molière même, lui dictait ses beaux vers, devenaient tous les jours moins fréquentes; Racine, encouragé par les conseils et même par les bienfaits de Molière, qui par là donnait un grand homme à la France, n'avait encore produit qu'un seul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'auteur du *Misanthrope*. Il avait déjà éprouvé une disgrâce au théâtre: Cotin, le protégé de l'hôtel de Rambouillet, comblé des grâces de la cour; Boursault, qui força Molière de faire la seule action blâmable de sa vie, en nommant ses ennemis sur la scène; Montfleuri, qui, de son temps, eut des succès prodigieux, qui se crut égal, peut-être supérieur à Molière, et mourut sans être détrompé; tous ces hommes et la foule de leurs protecteurs avaient triomphé de la chute de *D. Garcie de Navarre*, et peut-être la moitié de la France s'était flattée que l'auteur n'honorerait point sa patrie. Forcés de renoncer à cette espérance, ses ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ses plus belles scènes, en les attribuant à son

ami Chapelle; artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complétement. Et comment un homme, que la considération attachée aux succès vient de chercher dans le sein de la paresse, ne serait-il pas tenté d'en profiter? Et s'il désavoue ces rumeurs, ne ressemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, soupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paraissent, dans leur désavœu même, vous remercier d'une opinion si flatteuse, et n'aspirer en effet qu'au mérite de la discrétion?

Au milieu de ces vaines intrigues, Molière, s'élevant au comble de son art et au-dessus de lui-même, songeait à immoler les vices sur la scène, et commença par le plus odieux. Il avait déjà signalé sa haine pour l'hypocrisie : la chaire n'a rien de supérieur à la peinture des faux dévots dans le *Festin de Pierre*. Enfin, il rassembla toutes ses forces, et donna le *Tartufe*. C'est là qu'il montre l'hypocrisie dans toute son horreur, la fausseté, la perfidie, la bassesse, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un Tartufe a séduits; leur penchant à voir partout de l'impiété et du libertinage, leur insensibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus sacrés. Ici le sublime est sans cesse à côté du plaisant. Femmes, enfants, domestiques, tout devient éloquent contre le monstre; et l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonspection, quelle justesse dans la manière dont l'auteur sépare l'hypocrisie de la vraie piété! C'est à cet usage qu'il a destiné le rôle du frère. C'est le personnage honnête de presque toutes ses pièces; et la réunion de ses rôles de frère formerait peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art, qui manque aux satires de Boileau, de tracer une ligne nette et précise entre le vice et la vertu, la raison et le ridicule, est le grand mérite de Molière. Quelle connaissance du cœur!

quel choix dans l'assemblage des vices et des travers dont il compose le cortége d'un vice principal ! avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence ! Quelle finesse sans subtilité ! quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'un même vice ! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon attendri malgré lui par les pleurs de sa fille, et la dureté d'Harpagon insensible aux larmes de la sienne !

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui ont guidé Molière, lorsque, mettant sur la scène des vices odieux, comme ceux de Tartufe et d'Harpagon, c'est un homme et non pas une femme qu'il offre à l'indignation publique. Serait-ce que les grands vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe ; ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible et dût paraître contre nature ? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque ? C'est que les femmes font cause commune ; c'est qu'elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues secrètes d'un État, prouve peut-être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

Molière se délassait de tous ces chefs-d'œuvre par des ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, suffiraient pour la gloire d'un autre. Ce genre de comique où l'on admet des intrigues de valets, des personnages d'un ridicule outré, lui donnait des ressources dont l'auteur du *Misanthrope* avait dû se priver. Ramené dans la sphère où les anciens avaient été resserrés, il les vainquit sur leur propre terrain. Quel feu ! quel esprit, quelle verve ! Celui qui appelait Térence un demi-Ménandre aurait sans doute appelé Ménandre un demi-Molière. Quel parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus

d'énergie ! Cette mesure précise qui réunit la vérité de la peinture et l'exagération théâtrale, Molière la passe alors volontairement et la sacrifie à la force de ses tableaux. Mais quelle heureuse licence ! avec quelle candeur comique un personnage grossier, dévoilant des idées ou des sentiments que les autres hommes dissimulent, ne trahit-il pas d'un seul mot la foule de ses complices ! naïveté d'un effet toujours sûr au théâtre, mais que le poëte ne rencontre que dans les états subalternes, et jamais dans la bonne compagnie, où chacun laisse deviner tous ses ridicules avant que de convenir d'un seul. Aussi est-ce le comique bourgeois qui produit le plus de ces mots que leur vérité fait passer de bouche en bouche. On sait, par exemple, que les hommes n'ont guère pour but que leur intérêt dans les conseils qu'ils donnent. Cette vérité, exprimée noblement, eût pu ne pas laisser de traces. Mais qu'un bourgeois, voyant la fille de son voisin attaquée de mélancolie, conseille au père de lui acheter une garniture de diamants pour hâter sa guérison, le mot qu'il s'attire : *Vous êtes orfévre, monsieur Josse!* ne peut plus s'oublier, et devient proverbe dans l'Europe. Telle est la fécondité de ces proverbes, telle est l'étendue de leur application, qu'elle leur tient lieu de noblesse aux yeux des esprits les plus élevés, chez lesquels ils ne sont pas moins d'usage que parmi le peuple.

Mais si Molière a renforcé les traits de ses figures, jamais il n'a peint à faux ni la nature, ni la société. Chez lui jamais de ces marquis burlesques, de ces vieilles amoureuses, de ces Aramintes folles à dessein : personnages de convention parmi ses successeurs, et dont le ridicule forcé, ne peignant rien, ne corrige personne. Point de ces supercheries sans vraisemblance, de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos comédies, et qui nous feront regarder par la postérité comme un peuple de dupes et de faussaires. S'il a mis

sur la scène des intrigues avec de jeunes personnes, c'est qu'alors on s'adressait à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avaient rarement la prétention d'être les sœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ses personnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Misanthrope dans un désert, le Tartufe au cachot; ses jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'est de renoncer aux femmes; le superstitieux Orgon, trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens : il croit abjurer son caractère, et l'auteur le lui conserve par un trait de génie. Enfin, son pinceau a si bien réüni la force et la fidélité, que, s'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de ce poëte pourrait lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

Telle est la richesse de mon sujet, qu'on imputera sans doute à l'oubli les sacrifices que je fais à la précision. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'âme de Molière; de ne l'avoir point montré toujours sensible et compatissant, assignant aux pauvres un revenu annuel sur ses revenus, immolant aux besoins de sa troupe les nombreux avantages qu'on lui faisait envisager en quittant le théâtre, sacrifiant même sa vie à la pitié qu'il eut pour des malheureux, en jouant la comédie la veille de sa mort. O Molière! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent; mais c'est ton génie qui intéresse l'humanité, et c'est lui surtout que j'ai dû peindre. Ce génie si élevé était accompagné d'une raison toujours sûre, calme et sans enthousiasme, jugeant sans passion les hommes et les choses : c'est par elle qu'il avait deviné Racine, Baron; apprécié la Fontaine, et connu sa propre place. Il paraît qu'il méprisait, ainsi que le grand Corneille, cette modestie affectée, ce mensonge des âmes communes, manége ordinaire à la médiocrité, qui appelle de

fausses vertus au secours d'un petit talent. Aussi déploya-t-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le soit pas des siens; exigent qu'il renonce pour jamais au sentiment de ce qui lui est dû, et s'immole sans relâche à leur vanité. A cette raison impartiale, il joignait l'esprit le plus observateur qui fut jamais. Il étudiait l'homme dans toutes les situations; il épiait surtout ce premier sentiment si précieux, ce mouvement involontaire qui échappe à l'âme dans sa surprise, qui révèle le secret du caractère, et qu'on pourrait appeler le mot du cœur. La manière dont il excusait les torts de sa femme, se bornant à la plaindre, si elle était entraînée vers la coquetterie par un charme aussi invincible qu'il était lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendresse, de la force d'esprit et une grande habitude de réflexion. Mais sa philosophie, ni l'ascendant de son esprit sur ses passions, ne purent empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France de succomber à la mélancolie: destinée qui lui fut commune avec plusieurs poëtes comiques, soit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion, soit que l'observateur trop attentif du cœur humain en soit puni par le malheur de le connaître. Que ceux qui savent lire dans le cœur des grands hommes conçoivent encore quelle dut être son indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de son temps, comme Boileau le dit depuis à Louis XIV, celui chez qui tous les ordres de la société allaient prendre des leçons de vertu et de bienséance, se voyait retranché de la société. Ah! du moins, s'il eût pressenti quelle justice on devait lui rendre! s'il eût pu prévoir qu'un jour, dans ce temple des arts!... Mais non, il meurt; et tandis que Paris est inondé, à l'occasion de sa mort, d'épigrammes folles et cruelles, ses amis sont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre.*

On la lui refuse longtemps; on déclare sa cendre indigne de se mêler à la cendre des Harpagons et des Tartufes dont il a vengé son pays; et il faut qu'un corps illustre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne sommes pas tous des barbares. Ainsi fut traité par les Français l'écrivain le plus utile à la France.

Malgré ses défauts, malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de ses dénoûments, à quelques négligences de style et à quelques expressions licencieuses, il fut, avec Racine, celui qui marcha le plus rapidement vers la perfection de son art. Mais Racine a été remplacé : Molière ne le fut pas, et même, à génie égal, ne pouvait guère l'être. C'est qu'il réunit des avantages et des moyens presque toujours séparés. Homme de lettres, il connut le monde et la cour; ornement de son siècle, il fut protégé; philosophe, il fut comédien. Depuis sa mort, tout ce que peut faire l'esprit venant après le génie, on l'a vu exécuté; mais ni Regnard, toujours bon plaisant, toujours comique par son style, souvent par la situation, dans ses pièces privées de moralité; ni Dancourt, soutenant par un dialogue vif, facile et gai, une intrigue agréable, quoique licencieuse gratuitement; ni Dufresni, toujours plein d'esprit, philosophe dans les détails, très-peu dans l'ensemble, faisant sortir son comique ou du mélange de plusieurs caractères inférieurs, ou du jeu de deux passions contrariées l'une par l'autre dans le même personnage; ni quelques auteurs célèbres par un ou deux bons ouvrages dans le genre où Molière en a tant donné : rien n'a dédommagé la nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant

de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblances, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant lès reculer. L'autre est ce genre plus faible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles ; exclut du théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, et renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la comédie changée en simple pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des acteurs qui, par leurs talents, auront caché la misère et la nullité des poëtes.

Tous ces drames, mis à la place de la vraie comédie, ont fait penser qu'elle était anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé autoriser cette crainte. Le précepte d'*être comme tout le monde*, ayant fait de la société un bal masqué où nous sommes tous cachés sous le même déguisement, ne laisse percer que des nuances sur lesquelles le microscope théâtral dédaigne de s'arrêter ; et les caractères, semblables à ces monnaies dont le trop grand usage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la société poussée à l'excès. C'est peu d'avoir semé d'épines la carrière, on s'est plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payaient fidèlement un tribut de ridicules à la scène, sont parvenues à se soustraire à la justice dramatique, privilége que ne leur eût point accordé le siècle précédent, qui ne consultait point en pareil cas les intéressés, et n'écoutait pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, et ont trouvé une faveur générale. Ce sont des vices protégés par le public, dans la possession desquels on ne veut point être inquiété ; et le poëte

est forcé de les ménager comme des coupables puissants que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il est ainsi, la vraie comédie n'existera bientôt plus que dans ces drames de société que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les théâtres publics.

Qui pourra vaincre tant d'obstacles multipliés? Le génie. On a répété que, si Molière donnait ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiraient point. On a dit une chose absurde. Eh! comment peindrait-il des mœurs qui n'existent plus? Il peindrait les nôtres : il arracherait le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux-arts la nature commune. Ce qu'il voit existait, mais n'existait que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le peintre qui le considérait avec vous le retrace sur la toile, et vous ne l'avez vu que dans ce moment : Molière est ce peintre. Le caractère est-il faible, ou veut-il se cacher, renforcez la situation; c'est une espèce de torture qui arrache au personnage le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartufe? de plus aride en apparence que le sujet des *Femmes savantes?* Et ce sont les chefs-d'œuvre du théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant pyrrhonien incertain de son existence? Molière le met en scène avec un vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès lors tout le comique d'un pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croirait, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société? Ceux mêmes contre lesquels Molière s'est élevé, croit-on qu'ils sont anéantis? N'est-il plus de Tartufe? et, s'il en existe encore, pense-t-on qu'en renonçant au manteau noir et au jargon mystique, ils aient renoncé à la

perfidie et à la séduction ? Ce sont des criminels dont Molière a donné le signalement au public, et qui sont cachés sous une autre forme. Les ridicules mêmes qu'il a détruits n'en auraient-ils pas produit de nouveaux ? Ne ressembleraient-ils pas à ces végétaux dont la destruction en fait naître d'autres sur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris ? Tel est le malheur de la nature humaine. Gardons-nous d'en conclure qu'on ne doive point combattre les ridicules : l'intervalle qui sépare la destruction des uns et la naissance des autres est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux. Que dirait-on d'un homme qui ne souhaiterait pas la fin d'une guerre ruineuse, sous prétexte que la paix est rarement de longue durée ?

N'existerait-il pas un point de vue d'où Molière découvrirait une nouvelle carrière dramatique ? Répandre l'esprit de société fut le but qu'il se proposa : arrêter ses funestes effets serait-il un dessein moins digne d'un sage ? Verrait-il, sans porter la main sur ses crayons, l'abus que nous avons fait de la société et de la philosophie ; le mélange ridicule des conditions ; cette jeunesse qui a perdu toute morale à quinze ans, toute sensibilité à vingt ; cette habitude malheureuse de vivre ensemble sans avoir besoin de s'estimer ; la difficulté de se déshonorer, et, quand on y est enfin parvenu, la facilité de recouvrer son honneur et de rentrer dans cette île autrefois *escarpée et sans bords* ? Les découvertes nouvelles faites sur le cœur humain par la Bruyère et d'autres moralistes, le comique original d'un peuple voisin qui fut inconnu à Molière, ne donneraient-ils pas de nouvelles leçons à un poëte comique ? D'ailleurs est-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuse dans des romans agréables et dans des contes charmants, seront toujours ridicules en pure perte pour le théâtre ? Rendons-nous plus de justice, augurons mieux de nos travers, et ne désespérons plus de pouvoir rire

un jour à nos dépens. Après une déroute aussi complète des ridicules qu'on la vit au temps de Molière, peut-être avaient-ils besoin d'une longue paix pour se mettre en état de reparaître. De bons esprits ont pensé qu'il fallait la révolution d'un siècle pour renouveler le champ de la comédie. Le terme est expiré : la nation demande un poëte comique ; qu'il paraisse : le trône est vacant.

FIN DE L'ÉLOGE DE MOLIÈRE.

ÉLOGE DE LA FONTAINE

PRIX DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE EN 1774.

> *Æsopo ingentem statuam posuere Attici.*
> PHÆD. L. II, *épilog.*

I

L'apologue remonte à la plus haute antiquité; car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des esclaves. On offre de face la vérité à son égal : on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lokman et Pilpay dans l'Orient, Ésope et Gabrias dans la Grèce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des

charmes du sentiment et de la poésie, découvrait trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentait. Phèdre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la brièveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence ; Faërne, car j'omets Avienus trop inférieur à son devancier, Faërne, qui, dans sa latinité du seizième siècle, semblerait avoir imité Phèdre, s'il avait pu connaître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés ; et leurs bonnes fables donneraient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans l'histoire des lettres, qui devait porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art : *C'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute, mais on ne l'éprouve qu'en lisant la Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existait à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerais-je ceux qu'on ne lit plus?) avait approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devrait pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déjà vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvait convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain qu'un traité de philosophie pratique. Il nous fallait un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les

âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu;
>
> MOLIÈRE.

car c'étaient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardait comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien; écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentiments universels, dans les idées généralement reçues, et pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'était le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais la Fontaine, en partant des notions communes et des sentiments nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

> Une ample comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer; et, s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre; s'ils ont pu se dire comme lui :

> Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
> Que ses sujets,

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; la Fontaine nous dispense de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce ; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale, et l'illusion où il nous amène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avaient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à la Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates : autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière était si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrais, messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de la Fontaine; montrer en eux des ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions ; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain désir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours ; mais, sans méconnaître l'intervalle qui sépare l'art si simple de l'apologue et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers la Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue ; la Fontaine, transportant dans ses fables la peinture

des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos faiblesses; mais chacun, selon la double différence de son génie et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de la Fontaine plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui, celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance, choquant pour la société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait demeurer vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne serait plus ni vicieux ni ridicule, il serait raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme la Fontaine était philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et, si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés

l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort; et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

Mais ce qui distingue la Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse. naturelle comme lui-même, qui paraît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortége effrayant qui l'accompagne d'ordinaire : rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice, il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paraître un bonheur. Mais, s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseraient d'être nécessaires et que la société n'en aurait plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtrait le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paraissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent*, comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont en effet la misère et la vanité de l'homme, que, après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne; et qu'il deviendrait, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnaissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philo-

sophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de la Fontaine. Un ancien osait dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que la Fontaine combat les maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action : c'est la morale de Montaigne épurée dans une âme plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avait point de prise sur son âme, s'en écartait naturellement ; et la facilité même de son caractère semblait l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme : il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit la Fontaine, il le montre comme une faiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de la Bruyère

et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent : pour la Fontaine, ce sont des passants incommodes dont il songe à se garantir ; il rit et ne hait point. Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paraît le plus révolter son bon sens naturel. Mais, s'il n'éprouve et n'inspire point

> Ces haines vigoureuses
> Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

au moins préserve-t-il ses lecteur du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'âme, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et, pour ainsi dire, rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la providence, à la nécessité. aux lois de l'ordre établi; enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens, leçon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour la Fontaine l'indulgence dont il a fait l'âme de sa morale ; et déjà l'auteur des fables a sans doute obtenu la grâce de l'auteur des contes ; grâce que ses derniers moments ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte le grand Condé, ce héros dont il fut estimé, qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnait ; et, si le zèle d'une pieuse sévérité reprochait encore à la Fontaine une erreur qu'il a pleurée

lui-même, j'observerais qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;

je remarquerais que les écrits de ce genre ne passèrent longtemps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite, et publiquement avouée, des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterais que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que la Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel et Boccace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et, parmi ses successeurs, qui pourrait-on lui comparer? serait-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la faiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les Grâces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Sénecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de la Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de la *Métromanie*, dont l'originalité, souvent heureuse, paraît quelquefois trop bizarre? Non, sans doute, et il faut

remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge; exception glorieuse à la Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavouerait le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers :

L'or se peut partager; mais non pas la louange.

Où existait avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fondre, comme sans dessein, les incidents; de généraliser des peintures locales; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'âme de la comédie; d'animer ses récits par cette gaieté de style, qui est une nuance du style comique, relevée par les grâces d'une poésie légère qui se montre et disparaît tour à tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances; talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que la Fontaine voulait sacrifier; et j'aurais essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiraient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étais forcé d'associer ses contes à ses apologues en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

II

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvaient élever un écrivain, c'est par l'exemple de la Fontaine. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance

reconnue entre les différents genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions ; et, quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait, dans un genre subalterne, soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style, la Fontaine paraît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier : *le bonhomme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues, et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui ; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe, en effet, de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre ? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de la Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il était réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'âme et de l'imagination

qui suit tous les mouvements de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout à coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce ; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style, que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante, y devient nécessaire, et ne paraît, comme dans la fable du *Chêne et du Roseau*, dans celle du *Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des grâces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à la Fontaine? Et combien de fois, en effet, n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneraient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présents au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je suppose, en effet, que mes rivaux relèvent : l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures d'autant plus étonnantes qu'elles paraissent plus simples ; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentiments, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les

petits objets, voit tour à tour dans un renard Patrocle, Ajax, Annibal ; Alexandre dans un chat ; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène ; met de niveau Pyrrhus et la laitière ; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence : que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression ? Et, d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile ; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là ; dont les beautés paraissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimait, *la grâce de la soudaineté ;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières ; dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte ; relevant ses grâces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté, qui se joue sans cesse de son art ; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau ?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître ; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre ; de donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnaître partout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en parais-

sant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant auprès du lion malade l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

> Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importants de la morale et aux plus grands intérêts de la société? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître : l'un faisant valoir la raison du premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété ; et la Fontaine faisant dire à la belette :

> Et quand ce serait un royaume?

disant lui-même ailleurs :

> Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les es-

prits les plus élevés : c'est qu'à propos du dernier insecte il se trouve, plus naturellement qu'on ne le croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrais-je d'être égaré par mon admiration pour la Fontaine, si j'osais dire que le système abstrait, *tout est bien*, paraît peut-être plus vraisemblable et surtout plus clair après le discours de Garo, dans la fable de la *Citrouille et du Gland*, qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits? Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste, car la Fontaine ne se donne point pour un philosophe, il semble même avoir craint de le paraître. C'est, en effet, ce qu'un poëte doit le plus dissimuler. C'est pour ainsi dire son secret, et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi la Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté :

> Un philosophe, un marbre, une statue,
> Auraient senti, *comme nous*, ces plaisirs.

C'est surtout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice, il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adresse-t-il directement : c'est la raison qui parle avec une

dignité modeste et tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence, et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvements de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentiments, dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son âme, lui rappelle les souvenirs les plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste, en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueillait nonchalamment des fleurs qu'il n'avait point fait naître. Sans doute la Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable, et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* était né pour porter des fables : mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avait-il pas été cultivé? Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

doutera-t-on que la Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle*

donne? Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnaître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a désiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O la Fontaine! ta gloire en est plus grande : le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et ses études dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout à coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une âme qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être né pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que la Fontaine les voyait à une trop grande distance; c'est qu'ils ne lui montraient pas, comme le poëte français, quel usage on pouvait faire de cette langue qu'il devait lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devait, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle; mais, bientôt revenu au ton qui lui appartenait, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante était le vrai caractère de son esprit : caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, et de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau, en avançaient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style : mais elle ne s'enrichissait pas moins dans les mains de la Fontaine, qui lui rendait les biens qu'elle avait laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin les monnaies antiques, se composait un véritable trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son âme visible;*

c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paraît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parce qu'il en brave les règles. Eh! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant la Fontaine était né poëte, et cette partie de ses talents ne pouvait se développer dans les ouvrages dont il s'était occupé jusqu'alors. Il la cultivait par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à la Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue la Fontaine serait indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettait d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait : il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadre : voilà la Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse, qui, se balançant dans les airs,

La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à la fois une réponse à ses censeurs, et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talents de la

Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connaître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talents. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer tout entière. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les fables de la Fontaine, demandent une grande connaissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience ; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens à mesure qu'il a lui-même par sa propre expérience étendu la sphère de ses idées : et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière et à la Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits

> Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
>
> Boileau.

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou français : tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin ; et, s'il eut la bêtise, suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de la Fontaine, et d'être aussi

modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui ; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. Lamotte, qui conduisit son esprit partout, parce que son génie ne l'emporta nulle part ; Lamotte fit des fables... O la Fontaine ! la révolution d'un siècle n'avait point encore appris à la France combien tu étais un homme rare ; mais, après un moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel,

Ni la grâce plus belle encor que la beauté;

ne possédant point *ce qui platt plus d'un jour ;* dissertant sur son art et sur la morale ; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paraît se trouver naturellement à notre niveau ; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire ; faible avec recherche, quand la Fontaine ne l'est jamais que par négligence, ne pouvait être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à l'*art de plaire* celui *de n'y penser pas*, et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La négligence, à mon gré, si requise,
Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affaibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations, et pour tous les âges sans en excepter l'en-

fance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts ? qui peut frapper les enfants, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés ? C'est la simplicité de ces formules où ils retrouvent la langue de la conversation ; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées ; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages en les mettant sous leurs yeux : illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples ? C'est ce fond de raison universelle répandu dans ses fables ; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie ; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités : car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les grâces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction ; et, si on lit la Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connaissance de cette langue, les grâces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre ; où le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément les finesses de langue, les bienséances du style, et ces convenances générales dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société. S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets et si respectables d'ailleurs, pourraient-ils... Mais quoi ! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un

étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour la Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les grâces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve; à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent son caractère et sa personne.

III

Un homme ordinaire qui aurait dans le cœur les sentiments aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de la Fontaine serait cher à tous ceux qui le connaîtraient; mais le fabuliste avait pour eux (et ce charme n'est point tout à fait perdu pour nous) un attrait encore plus piquant : c'est d'être l'homme tel qu'il paraît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'âme; il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de *Psyché*, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Polyphile, qui aime *les jardins, les fleurs, les ombrages, la musique, les vers, et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse*. On ne peut assez admirer ce fond

de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivants :

> Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux;

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfants d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsque, attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard :

> Les animaux périr! car encor les humains
> Tous devaient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

> . . . . Que de si doux ombrages
> Soient exposés à ces outrages.

Serait-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès il l'eût soigneusement cultivée? Non, sans doute, car cet

homme, qu'on a cru inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudiait sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très-fine et très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup-d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur*, sa philosophie, si admirable dans les développements du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paraît trop sacrifiée à la prudence ; de là quelques contradictions sur différents objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fond de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes ; mais toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre ; la Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaisante ; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnais celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite : toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même ; mais, a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède sans combat. C'est ce qu'on put remarquer dans sa

querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'était vu trompé et, comme il dit, *enquinaudé;* car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus : le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien lui fit trouver, dans *le peu qu'il avait de bile*, de quoi faire une satire violente ; et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais, après ce premier mouvement, redevenu la Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui était celui d'un enfant, dont en effet il venait de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvements d'une âme qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions; et tandis que la plupart des moralistes les considéraient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre âme, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des stoïciens avaient rendue familière à l'antiquité, paraissait de son temps une idée nouvelle; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle était pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étaient les instruments de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même, s'indignait d'être entraîné par elles, et les redoutait comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchants qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son âme sa simplicité naturelle : fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paraît que ce qu'il aima le plus dans les femmes fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes le plus éprises, leur beauté. Mais le senti-

ment qu'elle lui inspira, doux comme l'âme qui l'éprouvait, s'embellit des grâces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers :

Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduit sans danger et avec tant de grâces dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de *Psyché*. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avait pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de la Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les faiblesses des femmes, et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité et le trop d'esprit ; mais il l'embellit en même temps de toutes les grâces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle.

Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grâce pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales : et, dans cette *Psyché* même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ces vers et sa personne furent-ils également accueillis

de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poëte des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célèbres de son siècle, qui toutes s'intéressaient à la gloire de la Fontaine. La gloire fut une de ses passions les plus constantes; il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans;

et, dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservait des droits sur son cœur.

Adieu, plaisir, honneurs, louange bien-aimée !

s'écriait-il dans le regret que lui laissaient les moments perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage; car, tout étonnant que paraît la Fontaine, il ne fut pourtant pas un poëte sans vanité. Mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même

devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une âme naïve qui veut associer ses amis à sa renommée. Ne croirait-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettrait Anacréon chez soi ?
Qui bannirait Waller et la Fontaine ?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule, sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions ? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire ; et les Chaulieu, les Lafare, avec lesquels il vivait familièrement, n'ignoraient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste élève de Fénelon, récompensèrent le mérite de la Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa. C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savants du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller, dans sa caducité, chercher loin de sa patrie les secours nécessaires à la simple existence : c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célèbre de ne pas punir une reconnaissance et un courage qu'il devait estimer. Peut-être, parmi les écrivains dont il présentait les noms à la bienfaisance du roi, le nom de la Fontaine n'eût-il pas été

déplacé; et la postérité ne reprocherait point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié un homme qui fut un des ornements de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage, et le mérite de la Fontaine n'était pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain : il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages ; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son âme quelques nuances de la fierté espagnole qu'il semblait tenir de sa mère, Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvait point dans les fables. C'était un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique, de former tous les héros de la tragédie sur le monarque français ; et la description du passage du Rhin importait plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda même la réception de l'auteur des fables à l'Académie française ; malgré la médiocrité de sa fortune, la Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre), la Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres ; ce qui paraît un peu plus difficile, pauvre, mais sans humeur, comme à son insu ; libre des chagrins domestiques, d'inquiétude sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries et le *vrai dormir* dont il fait

de grands éloges : ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts, auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvait bien partout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentiments, qu'il aime à la fois la ville, la campagne ; que tout est pour lui le souverain bien :

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son âme et la sensibilité d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvements, d'y laisser lire même ses faiblesses, garants d'une aimable indulgence pour les faiblesses d'autrui. Aussi la Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils : car il avait cédé aux désirs de sa famille, et un soir il se trouva marié ; l'autre lui donne un asile dans sa maison : il se croit parmi des frères ; ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits : il en a le droit, car il rendrait tout sans croire s'en être acquitté. Peut-être il est des âmes qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la

fierté; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir et se taire, n'est-il pas plus beau, peut-être, n'est-il pas du moins plus doux, de voir la Fontaine montrer à son ami ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimait, c'était sa reconnaissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrâce. Mais, si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avait été détenu ; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnaissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur : j'aimerai l'écrivain que j'admire. O la Fontaine ! essuie tes larmes, écris cette fable charmante des *Deux Amis ;* et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment : je reconnais le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami*. Qui l'avait mieux reçu de la nature, ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une commune immortalité? Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avait lui-même en eux? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les

vertus, partage des mœurs antiques ; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouverait l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevait cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue : *J'y allais ?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse ; et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes faibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature un homme qui en fut véritablement un prodige ; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste ; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité ; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bonhomme ; déroba, sous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante ; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct ; cacha son génie par son génie même ; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son âme, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs ; et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts mêmes participent quelquefois des qualités aimables qui les avaient fait naître ; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes ; et la Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de bon, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écri-

vain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout à fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

FIN DE L'LOGE DE LA FONTAINE.

POÉSIES

ODES

LA GRANDEUR DE L'HOMME

Quand Dieu, du haut du ciel, a promené sa vue
Sur ces mondes divers, semés dans l'étendue,
Sur ces nombreux soleils, brillants de sa splendeur,
Il arrête les yeux sur le globe où nous sommes :
    Il contemple les hommes,
Et dans notre âme enfin va chercher sa grandeur.

Apprends de lui, mortel, à respecter ton être.
Cet orgueil généreux n'offense point ton maître :
Sentir ta dignité, c'est bénir ses faveurs;
Tu dois ce juste hommage à sa bonté suprême :
    C'est l'oubli de toi-même
Qui, du sein des forfaits, fit naître tes malheurs.

Mon âme se transporte aux premiers jours du monde ·
Est-ce là cette terre, aujourd'hui si féconde?

Qu'ai-je vu? des déserts, des rochers, des forêts:
Ta faim demande au chêne une vile pâture;
Une caverne obscure
Du roi de l'univers est le premier palais.

Tout naît, tout s'embellit sous ta main fortunée :
Ces déserts ne sont plus, et la terre étonnée
Voit son fertile sein ombragé de moissons.
Dans ces vastes cités quel pouvoir invincible
Dans un calme paisible
Des humains réunis endort les passions?

Le commerce t'appelle au bout de l'hémisphère;
L'Océan, sous tes pas, abaisse sa barrière;
L'aimant, fidèle au nord te conduit sur ses eaux;
Tu sais l'art d'enchaîner l'Aquilon dans tes voiles;
Tu lis sur les étoiles
Les routes que le ciel prescrit à tes vaisseaux.

Séparés par les mers, deux continents s'unissent;
L'un de l'autre étonnés, l'un de l'autre jouissent;
Tu forces la nature à trahir ses secrets;
De la terre au soleil tu marques la distance,
Et des feux qu'il te lance
Le prisme audacieux a divisé les traits.

Tes yeux ont mesuré ce ciel qui te couronne;
Ta main pèse les airs qu'un long tube emprisonne;
La foudre menaçante obéit à tes lois;
Un charme impérieux, une force inconnue,
Arrache de la nue
Le tonnerre indigné de descendre à ta voix.

O prodige plus grand! ô vertu que j'adore!
C'est par toi que nos cœurs s'ennoblissent encore :
Quoi! ma voix chante l'homme, et j'ai pu t'oublier!

Je célèbre avant toi... Pardonne, beauté pure,
Pardonne cette injure :
Inspire-moi des sons dignes de l'expier.

Mes vœux sont entendus : ta main m'ouvre ton temple ;
Je tombe à vos genoux, héros que je contemple,
Pères, époux, amis, citoyens vertueux :
Votre exemple, vos noms, ornement de l'histoire,
Consacrés par la gloire,
Élèvent jusqu'à vous les mortels généreux.

Là, tranquille au milieu d'une foule abattue,
Tu me fais, ô Socrate! envier ta ciguë ;
Là, c'est ce fier Romain, plus grand que son vainqueur ;
C'est Caton sans courroux déchirant sa blessure :
Son âme libre et pure
S'enfuit loin des tyrans au sein de son auteur.

Quelle femme descend sous cette voûte obscure ?
Son père dans les fers mourait sans nourriture.
Elle approche... O tendresse! amour ingénieux !
De son lait... se peut-il ? oui, de son propre père
Elle devient la mère :
La nature trompée applaudit à tous deux.

Une autre femme, hélas ! près d'un lit de tristesse,
Pleure un fils expirant, soutien de sa vieillesse ;
Il lègue à son ami le droit de la nourrir :
L'ami tombe à ses pieds, et, fier de son partage,
Bénit son héritage,
Et rend grâce à la main qui vient de l'enrichir.

Et, si je célébrais d'une voix éloquente
La vertu couronnée et la vertu mourante,
Et du monde attendri les bienfaiteurs fameux,
Et Titus, qu'à genoux tout un peuple environne,
Pleurant au pied du trône
Le jour qu'il a perdu sans faire des heureux ?

Oui, j'ose le penser, ces mortels magnanimes
Sont honorés, grand Dieu! de tes regards sublimes.
Tu ne négliges pas leurs sublimes destins;
Tu daignes t'applaudir d'avoir formé leur être,
Et ta bonté peut-être
Pardonne en leur faveur au reste des humains.

LES VOLCANS

Éclaire, échauffe mon génie,
Muse de la terre et des cieux;
Conduis-moi, sublime Uranie,
Vers ces abîmes pleins de feux,
De l'enfer soupiraux horribles,
Arsenaux profonds et terribles
Où, dans un chaos éternel,
Des éléments la sourde guerre
Forme, allume, lance un tonnerre
Plus affreux que celui du ciel.

Quels torrents épais de fumée!
La terre ouverte sous mes pas
Vomit une cendre enflammée:
L'antre mugit... Dieux! quels éclats!
Des roches dans l'air élancées
Retombent, roulent dispersées.
Je m'arrête glacé d'effroi...
Un fleuve de feu, de bitume,
Couvre d'une bouillante écume
Leurs débris poussés jusqu'à moi.

Monts altiers, voisins des orages,
Qui recélez dans votre sein
Les fleuves, enfants des nuages,
Et les rendez au genre humain,

Connaissez, éprouvez les charmes
De l'amour et de l'amitié !
Que la force, que la puissance,
Nobles soutiens de l'innocence,
Ne servent plus à l'opprimer.
Écartez la guerre inhumaine,
Et ne vouez plus à la haine
Le moment de vivre et d'aimer.

CONTES

LA QUERELLE DU RICHE ET DU PAUVRE

Le riche avec le pauvre a partagé la terre,
Et vous voyez comment : l'un eut tout, l'autre rien.
Mais depuis ce traité, qui réglait tout si bien,
Les pauvres ont parfois recommencé la guerre :
On sait qu'ils sont vaincus, sans doute pour toujours.
J'ai lu dans un écrit, tenu pour authentique,
Qu'après le siècle d'or, qui dura quelques jours,
Les vaincus, opprimés sous un joug tyrannique,
S'adressèrent au ciel : c'est là leur seul recours.
Un humble député de l'humble république
Au souverain des dieux présenta leur supplique.
La pièce était touchante, et le texte était bon ;
L'orateur y plaidait très-bien les droits des hommes :
Elle parlait au cœur non moins qu'à la raison ;
Je ne la transcris point vu le siècle où nous sommes

Jupiter, l'ayant lue, en parut fort frappé.
« Mes amis, leur dit-il, je me suis bien trompé :
C'est le destin des rois; ils n'en conviennent guères.
J'avais cru qu'à jamais les hommes seraient frères :
Tout bon père se flatte, et pense que ses fils,
D'un même sang formés, seront toujours amis.
J'ai bâti sur ce plan. J'aperçois ma méprise.
Je m'en suis repenti souvent, quoi qu'on en dise :
Mais, soumis à des lois que je ne puis changer,
Je n'ai plus qu'un moyen propre à vous soulager;
Je hais vos oppresseurs : les riches sont barbares;
Ils paraîtront souvent l'objet de mon courroux;
Mécontents, ennuyés, prodigues, vains, bizarres,
Ce sont de vrais tourments ; mais le plus grand de tous,
C'est l'avarice: eh bien, je vais les rendre avares :
C'en est fait, les voilà pauvres tout comme vous. »
Ainsi fit Jupiter. Les dieux ont leur système.
Mais, soit dit sans fronder leur volonté suprême,
Je voudrais que le ciel, moins prompt à nous venger,
Sût un peu moins punir, et sût mieux corriger.

LA FIDÉLITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Une nymphe de l'Opéra,
Leste, fringante, et *cætera*,
Après avoir joué le rôle d'Immortelle,
Craignait de se crotter pour retourner chez elle.
Fort à propos, un élégant marquis
Arrive, lorgne, admire, offre son vis-à-vis.
Fouette, cocher ! L'on part, et soudain la cruelle
De demander : « Que fait votre main là ?
— Chut ! ma boucle s'accroche à votre falbala.
— Ah ! monstre ! Je crierai ; j'y suis très-résolue.

— Enfance! — Mon honneur! — Comment, vous en avez?
— Quel affront! — Quel plaisir! — Je suis... je suis vaincue!
Il était temps, ma foi; nous sommes arrivés.
— Mais je monte chez vous; pourquoi ces révérences?
— Non, monsieur. — Entre amis, ridicule à ce point?
— Fidèle à mon amant, je ne me permets point...
— Quoi? — De nouvelles connaissances.

LE CONNAISSEUR

Que de sots renommés pour l'esprit, pour le goût,
N'ont eu que de grands airs, du jargon, de l'audace!
C'est ainsi qu'autrefois maint courtisan surtout
Cachait bien peu de fond sous beaucoup de surface.
Nous avons tous connu le célèbre Milfleur,
Né, comme ses aïeux, duc, riche et connaisseur;
Il devait des talents se montrer idolâtre.
Aussi dans son palais avait-il un théâtre,
Des bronzes, des tableaux, des médailles en or :
Mais son plus cher trésor
Était un pavillon tapissé de gravures.
Il en faisait d'abord admirer les bordures,
Le sujet, le dessin; ensuite il s'écriait :
« Remarquez, s'il vous plait,
Que toutes sont *avant la lettre.* »
Or, comme il retenait,
Ou bien qu'il écrivait peut-être,
Ce qu'en le visitant chaque amateur disait.
Et qu'il le répétait;
Effleurant des beaux-arts la surface agréable,
Il semblait marier la palme du savant
Au bouquet séduisant
Du petit-maître aimable.

Une de nos Laïs, un jour, dit-on, s'y prit;
Et son cœur partageait l'erreur de son esprit,
Lorsque Milfleur, voulant brusquer cette conquête,
Écrivit un billet, mais si plat, mais si bête,
Que la nymphe en rougit,
Et que, dans son dépit,
Sur l'enveloppe elle se borne à mettre :
« Vous n'êtes plus avant la lettre. »

BARCAROLLE

IMITÉE DE L'ITALIEN.

Aux bords fleuris d'une fontaine
J'ai vu, dans les bras du sommeil,
Des cœurs la jeune souveraine,
L'œil demi-clos, le teint vermeil :
Ah! qu'en dormant elle était belle!
Que son réveil me charmera!
Désir d'amour dort avec elle!
Avec elle il s'éveillera!

Sa bouche a l'éclat de la rose,
Qu'au premier souffle du printemps
Avril respire, fraîche éclose
Du sein des frimas expirants.
Ah! qu'en dormant elle était belle!
Que son réveil me charmera!
Désir d'amour dort avec elle!
Avec elle il s'éveillera.

Sur sa main sa tête appuyée
Ressemble au lis qui mollement,

Sur sa tige aux vents déployée,
Reste penché languissamment.
Ah ! qu'en dormant elle était belle !
Que son réveil me charmera !
Désir d'amour dort avec elle ;
Avec elle il s'éveillera.

Et sous cette gaze mouvante,
Que soulève un zéphyr malin,
Palpite une gorge naissante
Qu'envierait la fleur du matin.
Ah ! qu'en dormant elle était belle !
Que son réveil me charmera !
Désir d'amour dort avec elle ;
Avec elle il s'éveillera.

Sa longue et blonde chevelure,
Errant au caprice du vent,
Tantôt flotte sur sa figure,
Et tantôt sur son col descend.
Ah ! qu'en dormant elle était belle !
Que son réveil me charmera !
Désir d'amour dort avec elle ;
Avec elle il s'éveillera.

L'HEUREUX TEMPS

Temps heureux où régnaient Louis et Pompadour !
Temps heureux où chacun ne s'occupait en France
Que de vers, de romans, de musique, de danse,
Des prestiges des arts, des douceurs de l'amour !
Le seul soin qu'on connût était celui de plaire ;
On dormait deux la nuit, on riait tout le jour ;

Varier ses plaisirs était l'unique affaire.
A midi, dès qu'on s'éveillait,
Pour nouvelle on se demandait
Quel enfant de Thalie, ou bien de Melpomène,
D'un chef-d'œuvre nouveau devait orner la scène;
Quel tableau paraîtrait cette année au Salon;
Quel marbre s'animait sous l'art de Bouchardon;
Ou quelle fille de Cythère,
Astre encore inconnu, levé sur l'horizon,
Commençait du plaisir l'attrayante carrière.
On courait applaudir Dumesnil ou Clairon,
Profiter des leçons que nous donnait Voltaire,
Voir peindre la nature à grands traits par Buffon.
Du profond Diderot l'éloquence hardie
Traçait le vaste plan de l'Encyclopédie;
Montesquieu nous donnait l'esprit de chaque loi;
Nos savants, mesurant la terre et les planètes,
Éclairant, calculant le retour des comètes,
Des peuples ignorants calmaient le vain effroi.
La renommée alors annonçait nos conquêtes;
Les dames couronnaient, au milieu de nos fêtes,
Les vainqueurs de Lawfeld et ceux de Fontenoy.
Sur le vaisseau public, les passagers tranquilles
Coulaient leurs jours gaiement dans un heureux repos,
Et, sans se tourmenter de soucis inutiles,
Sans interroger l'air, et les vents, et les flots,
Sans vouloir diriger la flotte,
Ils laissaient la manœuvre aux mains des matelots,
Et le gouvernail au pilote.

LA VIE DE PARIS

En se cherchant il semble qu'on s'évite.
On rentre chez soi très-content,
Quand un portier intelligent
De part ou d'autre a sauvé la visite.
On a beaucoup d'amis, mais c'est sans liaison;
Bref, le choix étant nul dans la foule indiscrète
Qu'on adopte sans goût, qu'on quitte sans façon,
De visages nouveaux sans cesse on fait emplette,
Et c'est ce qu'on appelle ici tenir maison.
On entre en scène à dix-huit ans,
Dans le monde on se précipite :
Une femme vous prend, vous promène et vous quitte.
Bientôt mon grand enfant à ses pareils déplaît;
L'homme forme le fruit, et le vieillard le hait.
Que devenir? Errant à l'aventure,
Isolé dans le tourbillon,
La liberté du jeu lui paraît la plus sûre;
Il s'y livre d'abord par ton;
Et, le désœuvrement entraînant l'habitude,
A trente ans vous voyez un sot,
Qui, pour avoir vécu trop tôt,
Gémit dans le chagrin et la décrépitude.

IMITATION D'OVIDE

Je ne sais point porter de chaînes éternelles,
Et j'ose me vanter de ma légèreté :
Quand l'univers nous offre tant de belles,
Pourquoi n'aimer qu'une beauté?

Si je vois une fille innocente et tranquille,
Qui baisse ses regards sur un sein immobile,
Son timide embarras, sa naïve candeur,
Sont des piéges cachés qui surprennent mon cœur.
Si, marchant d'un air leste et la tête assurée,
Attaquant, provoquant la jeunesse enivrée,
Laïs vient à paraître, elle enflamme mes sens;
J'ai bientôt oublié ma modeste bergère,
Et c'est la volupté, c'est l'art que je préfère,
Afin de savourer des plaisirs différents.
Du haut de sa grandeur, de sa tige éclatante,
J'aime à faire descendre une superbe amante;
Et je crois, triomphant d'elle et de ses aïeux,
M'élever dans ses bras jusques au sein des dieux.
Tu n'as pas moins de droits sur mon âme inconstante,
Toi, dont l'esprit orné rend l'entretien charmant :
Aux plaisirs de l'amour se borne l'ignorante,
Et ses soins délicats flattent un tendre amant.
Que la voix de Chloé me pénètre et me touche!
Quel plaisir, quand le cœur et l'oreille sont pris,
D'interpréter, par un baiser surpris,
Les sons pleins de douceur qui sortent de sa bouche!
Je ne puis voir, sans un trouble soudain,
Dans les bras d'une belle une harpe enlacée,
Et mon œil suit en feu , sur la corde pincée,
Le jeu vif et brillant d'une charmante main.
Les grâces de Cynthie et sa taille légère
M'offrent les souvenirs des nymphes de nos bois;
Et quand ses pas hardis l'enlèvent de la terre,
Je voudrais, embrassant sa taille entre mes doigts,
La porter en triomphe aux bosquets de Cythère.
Le frais matin de la beauté,
Les premiers jours de sa naissance,
Portent dans mon sein agité
La plus active effervescence.
Son été même a des charmes pour moi.

O femmes ! je ne vis que pour vous dans le monde ;
Mais j'aime à partager l'encens que je vous doi,
Et la brune me rend infidèle à la blonde :
Mon cœur ne brave pas un seul de vos attraits.
Enfin, quelque beauté que l'on cite dans Rome,
Que l'univers possède et l'univers renomme,
Elle est d'abord l'objet de mes ardents souhaits :
Et, comme un nouvel Alexandre,
Animé d'un feu tout divin,
Dans mon ambition, prêt à tout entreprendre,
Je voudrais conquérir le monde féminin.

LE SIÈCLE A DU CARACTÈRE

L'histoire en a la preuve en mains.
C'est l'exemple qui fait les hommes.
Si Dieu renvoyait les Romains
Dans le pauvre siècle où nous sommes,
Caton tournerait à tout vent,
Lucrèce serait une fille,
Messaline irait au couvent,
Monsieur Brutus à la Bastille.

L'ABBÉ CHAULIEU ET LE CARDINAL BERNIS

Chaulieu, disciple d'Épicure,
Et des Grâces heureux amant,
Quand tu chantais si tendrement
Ces vers, enfants de la nature,

Qui t'inspirait? Le sentiment.
O toi, qui veux suivre ses traces,
Abbé galant et délicat,
Dont les pinceaux donnent aux grâces,
Cet air coquet de ton état,
Qui t'inspire cette finesse,
Ces traits choisis, cet agrément,
Qui voilent le raisonnement,
Et font badiner la tendresse?
Tu me réponds : « Le sentiment. »
Mais viens sur la verte fougère
Voir folâtrer cette bergère;
Quelle tendre simplicité!
Son amour lui sert de parure;
Il rend touchante sa beauté;
On la prendrait pour la Nature
Sous les traits de la Volupté.
Ne dis-tu pas : Telle est la muse
De Chaulieu, cet aimable auteur;
Il me touche lorsqu'il m'amuse,
Son esprit ne parle qu'au cœur.
S'il tient en main sa tasse pleine,
Il est Bacchus, je suis Silène.
Lorsque sur les lèvres d'Iris,
Il cueille ces baisers humides,
Dont les plaisirs vifs et perfides
Suspendent tous les sens surpris,
Et livrent les nymphes timides
A leurs satyres enhardis,
Mon âme s'enivre avec elle
Des torrents de sa volupté;
Je songe... Plus d'une beauté
Sait les nuits que je me rappelle.
S'il cesse d'être Anacréon,
Pour s'instruire chez Épicure,
Il détruit la demeure obscure

Où l'erreur voyait l'Achéron.
A sa voix mon cœur se rassure,
Et mes plaisirs bravent Pluton.
Plus froid, ébloui davantage;
Bernis, je vois dans ton ouvrage
Autant d'éclat et moins d'appas;
Ton esprit obtient mon suffrage,
Mais mon cœur ne le donne pas.
Ta muse est l'adroite coquette
Qui sait placer un agrément,
Faire jouer un diamant,
Femme adorable, un peu caillette;
Toujours en habit arrangé,
Possédant l'art de la toilette,
Et redoutant le négligé.

MADRIGAL

Elle est à moi, si parfaitement toute,
Qu'elle et nul autre en elle n'ont plus rien,
Et je n'aurai moins tort d'en faire doute,
Qu'elle à penser qu'on puisse être plus sien.
Aucun ennui n'a su troubler mon bien;
Rien qui m'afflige et rien que je redoute;
Hors qu'il me peine à me trop souvenir
D'un qu'il l'avait pour maîtresse choisie,
Et rien que mal n'a pu d'elle obtenir;
Mais mal et bien m'en doit appartenir,
Et du passé je suis en jalousie.

IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE

Vénus sortait des bras de son amant :
Une agrafe de sa cuirasse
Au bras de la déesse a laissé quelque trace,
Diane vint, et, méchamment,
Aux Dieux, par un seul mot, découvrit le mystère.
« Voyez, dit-elle avec douceur,
Voyez comment un téméraire,
Un Diomède encore! ose blesser ma sœur!... »

IMITATION DE MARTIAL

J'ai fui loin de la ville, Ariste, et pour jamais :
J'ai vu votre surprise, et je vous la pardonne.
Quitter Rome et ses jeux, son cirque, son palais!
Tout Romain de nos jours, en pareil cas, s'étonne.
Écoutez mes raisons ; vous jugerez après.
Dans Rome, l'or payait mon étroit domicile :
Sans frais, j'ai dans les champs agrandi mon asile.
Une cendre économe, en mon humble foyer,
Réprimait la chaleur d'un ruineux brasier :
Ici la flamme brille, et le chêne et le hêtre
Petille impunément dans un âtre champêtre.
Chez vous, à chaque pas, ma bourse décroissait ;
Chacun de mes besoins, vivre m'appauvrissait :
Du luxe de mon champ ma table est décorée ;
De mon rustique habit j'admire la durée.

Pour chercher vos plaisirs et quelquefois l'ennui,
On me vit me contraindre et dépendre d'autrui :
Je dépends de moi seul pour être heureux et sage,
Et j'ai fait loin des cours ma fortune au village.
Cultivez donc les grands : demandez-leur en vain
Ce qu'en changeant de lieu vous obtenez soudain !

Depuis un temps Laharpe a des aïeux :
Surcroît d'orgueil. Le vitrier, son frère,
En est blessé ; moi je suis furieux,
Bien moins pourtant que la limonadière.
Eh ! mon ami, baisse les yeux sur moi :
Ma race est neuve, il est vrai, mais qu'y faire ?
Dieu ne m'a point accordé, comme à toi,
Près de trente ans pour bien choisir mon père,

Je touche au midi de mes ans,
Et je me dois tous mes instants
Pour jouir, non pour faire un livre.
Ami, penser, sentir, c'est vivre :
Écrire, c'est perdre du temps.

PHILOSOPHIE

DIALOGUES ET LETTRES

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE

Hatimthai se dit un jour : « Je veux être heureux ; l'esprit et la vertu procurent seuls des plaisirs purs et durables. »

Il ouvrit son salon aux hommes de lettres; il nourrit tous les pauvres à sa porte; on voyait chaque jour la nombreuse population, qui n'a pas le nécessaire parce que d'autres ont le superflu, se presser, aux heures des repas, sur le seuil de son palais; et chaque jour il avait à sa table les hommes d'esprit les plus distingués de l'empire. Outre les festins qu'ils y trouvaient avec plaisir, ils recevaient de lui des présents à chaque ouvrage qu'ils lui dédiaient, et presque à chaque lecture qu'ils faisaient devant ses sociétés habituelles.

Cependant, en un moment de réflexion, il remarqua que Saphar ne s'était jamais présenté chez lui : Saphar, qui a écrit la *Chronique de l'empire*, qui a publié le plus savant ouvrage de métaphysique, et qui a dédié aux dames son

poëme du *Jardin des roses*. Cet homme universel vit solitaire; la promenade au fond des forêts est son seul délassement; et il a soin de se cacher dans l'épaisseur des taillis, quand la chasse vient de son côté.

Hatimthai ne l'a jamais vu. On cherche toujours la nouveauté avec une curiosité qui procure une émotion vive et agréable. Il veut absolument interroger ce philosophe; et il ordonne une chasse au cerf, dont le seul objet est d'entourer et de prendre l'homme de lettres le plus sauvage du monde.

Le projet s'accomplit; Hatimthai est en face de Saphar :

« Pourquoi ne t'ai-je jamais vu? — Parce que ni toi ni moi n'avons besoin de nous voir. — Me dédaignes-tu? — Je te loue de faire le bonheur des autres. — Qui t'empêche d'y prendre ta part? — Parce que ce qui fait leur bonheur ne ferait pas le mien. — Aimes-tu mieux ta vie misérable? — Sans doute. Mon père est pauvre, je ne veux recevoir de lui que peu de chose, mais ce peu me suffit. Je n'ai donc pas besoin que tu me donnes davantage. — Quelle vertu! » se dit Hatimthai en se retirant.

Avant de rentrer dans son palais, il aperçoit Gemmade, qui portait avec peine un lourd fagot sur ses épaules.

« Pourquoi te fatigues-tu, lui-dit-il, au lieu d'aller recevoir ta nourriture à la porte d'Hatimthai? »

Gemmade lui répondit :

« Parce que celui qui sait se suffire à soi-même ne veut rien devoir à Hatimthai. »

Celui-ci réfléchit.

« Quelle noblesse, dit-il, dans un si pauvre homme! Eh quoi! n'aurais-je à ma porte, et même dans mon salon, que les deux parties les plus viles de l'espèce humaine? et ceux qui ont un peu de vertu ou de fierté rougiraient-ils d'accepter mes bienfaits? »

Mais ceci, me dira-t-on, est le pont aux ânes ; c'est ce qui a été dit partout. On a prouvé mille fois que la philosophie rendait un homme heureux dans la solitude, et qu'elle lui faisait dédaigner ces joies du monde qui ne satisfont ni l'âme ni le cœur. Serait-ce donc là le seul bienfait de la philosophie ?

Hatimthai, en rentrant au palais, traverse la foule des pauvres vivant des restes de ses festins. Il voit entre autres Zilcadé, ce jeune paresseux, qui court devant ses pas en semant des roses sur la terre, et qui est toujours le premier à crier : « Vive Hatimthai ! »

« Tu es bien brillant de santé ? lui dit-il. — C'est que les carcasses de tes faisans sont depuis quelque temps plus grasses et plus succulentes encore. — Tes bras sont nerveux ? — Parce que mon estomac leur donne de la force, et que je les exerce peu. — Ton dos n'est pas voûté par les travaux ? — Depuis qu'Hatimthai me nourrit, je ne me fatigue jamais. — De tout cela je conclus que tu pourrais porter des fagots. — Sans doute, et je serais alors inutile à la société. »

Hatimthai est tout à coup saisi d'étonnement.

« Sache, ajoute Zilcadé, quelle est ma philosophie. Il plaît à la vanité d'Hatimthai d'avoir des pauvres à sa porte ; il est peut-être orgueilleux, et peut-être heureux seulement de sa bienfaisance. Que m'importe ? Je reçois ses dons, qui m'évitent les maux de la vie, et me laissent du temps libre que j'emploie à faire autant de bien que lui. »

Hatimthai est encore plus étonné.

« Sans doute, ajoute Zilcadé, quand j'ai reçu à ta porte le déjeuner du matin, je me sens fort et bien portant. Je vais chez cette pauvre et faible Rhége, qui demeure au bord du fleuve, et qui a six enfants en bas âge. C'est moi qui jette et qui attache ses filets ; et, après le repas du soir, je vais les

retirer. Le poisson qu'elle recueille ainsi lui suffit pour nourrir sa famille. Dans le cours de la journée, je me promène au marché sans rien faire; mais j'y vois le prix de chaque denrée, et je vais en rendre compte à nos riches marchands, qui évitent ainsi de se déranger de leur commerce. Très-souvent je découvre des tromperies dont je préviens les acheteurs; et souvent aussi je donne de bons conseils aux hommes des campagnes, pour qu'ils nous fournissent les marchandises qui se vendront le mieux. On peut être utile sans travailler; et pourrais-je rendre de tels services, si j'étais occupé tout le jour à couper du bois pour chauffer mon potage? »

Hatimthai ne répondit pas; et, à peine rentré dans son palais, il trouva, à la porte de son sérail, la jolie Fatmé, qui l'attendait pour recevoir ses ordres; et dans son salon, le vif, l'ingénieux Ricca, qui était arrivé déjà pour le repas du milieu du jour; car Fatmé, en se retirant, devait avoir, peu d'heures après, un concert et un bal avec ses compagnes; et elle était pressée de passer à sa toilette, pour paraître toujours la plus belle.

Hatimthai pensait encore aux diverses réponses qu'il avait entendues; il s'arrêta un moment près de Fatmé, et l'interrogea de manière à ce qu'elle lui prouvât bien vite l'utilité dont elle était dans ce monde.

« Hatimthai, lui dit-elle, il y a près d'ici une pauvre mère de famille qui a besoin de tes secours : elle veut te vendre une parure de perles les plus fines et les plus égales; elle est réduite à s'en défaire, et tu ne me la refuseras pas. Je te demande encore quelques-uns de ces jolis oiseaux que vend ce pauvre mollak; et souviens-toi aussi de nos nouvelles danses. Rhédi, qui les invente, n'a que cela pour vivre. Voilà quels sont aujourd'hui mes caprices; tu vois qu'ils feront des heureux. »

Hatimthai se retire, et appelle Ricca. C'est le poëte de ses spectacles ; les opéras qu'il compose sont brillants d'esprit dans le dialogue, de férie dans l'action, et de magie dans les décorations. Ils excitent la surprise au plus haut degré.

« Ricca, lui dit Hatimthai, j'ai vu Saphar ; il est heureux à lui seul : c'est le philosophe le plus sage. — T'a-t-il dit, répond Ricca, ce que son père est devenu ? — Non, mais il lui coûte peu de chose. — Il est vrai; toutefois, son père était un des riches marchands de ton empire; devenu vieux et aveugle, il avait compté sur ses fils pour tenir ses livres, régler ses payements et défendre ses intérêts. Lorsque Saphar se mit à composer dans les forêts, son père fut obligé de prendre un commis à sa place. Il en eut un infidèle, qui l'a trompé; et il ne s'en est aperçu que lorsque sa ruine a été complète. Il a abandonné ses biens, qui n'ont pas suffi au payement de ses créanciers ; il est aujourd'hui commis lui-même chez un de ses anciens amis; et le peu qu'il donne à son fils lui est plus onéreux que le plus brillant état qu'il lui eût donné chez lui autrefois. Hatimthai, ajoute Ricca, je suis plus philosophe que Saphar; il vit dans les bois; il n'a de relations qu'avec lui-même; il n'entre pas dans les ambitions; et il évite, j'en conviens, tous les vices de la société : mais il n'est utile à personne. La malheureuse Zilia tirait avec peine quelques grains de blé de son jardin ; je lui ai enseigné une nouvelle manière de cultiver les roses; et elle en récolte maintenant une si grande abondance, qu'elle s'est enrichie avec l'essence qu'elle vend, et m'en donne, sans se faire tort, pour verser à flots sur les habits d'Hatimthai. Le malheureux Calva, qui publie chaque jour les ordres et rend compte des plaisirs d'Hatimthai, était tombé dans la misère, parce qu'il avait imprimé les œuvres des écrivains médiocres que le public dédaigne; je consacre quelques heures par

jour à lire les manuscrits qu'on lui porte ; et il nourrit à présent sa famille avec le produit des bons ouvrages que je lui conseille de publier. Je ne pourrais pas rendre de tels services, si j'étais forcé de m'occuper de moi-même. Mais Hatimthai, que j'amuse, doit en échange me nourrir grassement ; moi, j'enrichis Calva, parce que j'en tire à mon tour l'avantage de lui faire imprimer mes poésies, et j'ai acquis ainsi une réputation qui satisfait mon amour-propre. O Hatimthai ! ajoute Ricca, le vrai philosophe est un ministre d'Oromaze dans l'état social. »

PETITS
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

⁂ A. Comment avez-vous fait pour n'être plus sensible ? — B. Cela s'est fait par degrés. — A. Comment ? — B. Dieu m'a fait la grâce de n'être plus aimable ; je m'en suis aperçu, et le reste a été tout seul.

⁂ A. Vous ne voyez plus M. . ? — B. Non, il n'est plus possible. — A. Comment ? — B. Je l'ai vu tant qu'il n'était que de mauvaises mœurs ; mais, depuis qu'il est de mauvaise compagnie, il n'y a pas moyen.

⁂ A. Croiriez-vous que j'ai vu madame de ..... pleurer

son ami, en présence de quinze personnes? — B. Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre!

*** A. Vous marierez-vous? — B. Non. — A. Pourquoi? — B. Parce que je serais chagrin. — A. Pourquoi? — B. Parce que je serais jaloux. — A. Et pourquoi seriez-vous jaloux? — B. Parce que je serais cocu. — A. Qui vous a dit que vous seriez cocu? — B. Je serais cocu, parce que je le mériterais. — A. Et pourquoi le mériteriez-vous? — B. Parce que je me serais marié.

*** LE CUISINIER. Je n'ai pu acheter ce saumon. — LE DOCTEUR EN SORBONNE. Pourquoi? — LE CUISINIER. Un conseiller le marchandait. — LE DOCTEUR EN SORBONNE. Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.

*** A. Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres? — B. C'est que j'ai vécu avec eux. — A. Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère? — B. Point du tout. Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes, qui ont même, en ma présence, regardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

*** A. Il a cherché à vous humilier. — B. Celui qui ne peut être honoré que par lui-même n'est guère humilié par personne.

*** LE VIEILLARD. Vous êtes misanthrope de bien bonne heure. Quel âge avez-vous? — LE JEUNE HOMME. Vingt-cinq ans. — LE VIEILLARD. Comptez-vous vivre plus de cent ans? — LE JEUNE HOMME. Pas tout à fait. — LE VIEILLARD. Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans? — LE JEUNE HOMME. Cela serait absurde à croire. — LE VIEILLARD. Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices... Encore cela ne serait-il pas raisonnable quand ils seraient corrigés d'ici à

soixante-quinze ans ; car il ne vous resterait plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée. — LE JEUNE HOMME. Votre remarque mérite quelque considération : j'y penserai.

*** A. La femme qu'on me propose n'est pas riche. — B. Vous l'êtes. — A. Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'assortir.

*** A. Je l'ai aimée à la folie ; j'ai cru que j'en mourrais de chagrin. — B. Mourir de chagrin ! mais vous l'avez eue ? — A. Oui. — B. Elle vous aimait ? — A. A la fureur ! et elle a pensé en mourir aussi. — B. Eh bien, comment donc pouviez-vous mourir de chagrin ? — A. Elle voulait que je l'épousasse. — B. Eh bien, une jeune femme, belle et riche, qui vous aimait, dont vous étiez fou ! — A. Cela est vrai ; mais épouser, épouser ! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

*** A. Ces deux femmes sont fort amies, je crois. — B. Amies ! là... vraiment ? — A. Je le crois, vous dis-je ; elles passent leur vie ensemble : au surplus, je ne vis pas assez dans leur société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

*** A. M. de R... parle mal de vous. — B. Dieu a mis le contre-poison de ce qu'il peut dire dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire.

*** A. Vous connaissez M. le comte de.... ; est-il aimable ? — B. Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connaissance : voilà tout.

*** A. Je lui ferais du mal volontiers. — B. Mais il ne vous en a jamais fait. — A Il faut bien que quelqu'un commence.

*** DAMON. Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte. — CÉLIMÈNE. Oh ! il est jeune encore, mais il a un bon esprit ; il finira par se faire vingt mille livres de rente, et prendre son parti sur tout le reste.

*** A. Il paraît que tout le mal dit par vous sur madame de.... n'est que pour vous conformer au bruit public, car il me semble que vous ne la connaissez point? — B. Moi, point du tout.

*** A. Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de...? — B. Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi. — A. C'est pour cela que je vous le demande.

*** DAMON. Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard. — CLITANDRE. Si bien que, pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles. — DAMON. Dites-le-moi. — CLITANDRE. Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

*** A. J'ai fait comme les gens sages, quand ils font une sottise. — B. Que font-ils? — A. Ils remettent la sagesse à une autre fois.

*** A. Il faut vivre avec les vivants. — B. Cela n'est pas vrai ; il faut vivre avec les morts (avec les livres).

*** A. Non, monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle. — B. C'est mon droit; cette chapelle a été bâtie par mes ancêtres. – A. Oui : mais il y a eu depuis une transaction qui ordonne qu'après monsieur votre père, qui est mort, ce soit mon tour. — B. Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

*** A. Monsieur, je suis un pauvre comédien de province qui veut rejoindre sa troupe : je n'ai pas de quoi .. — B. Vieille ruse! monsieur, il n'y a point là d'invention, point de talent. — A. Monsieur, je venais sur votre réputation... — B. Je n'ai point de réputation, et ne veux point en avoir. — A. Ah! monsieur. — B. Au surplus, vous voyez à quoi elle sert, et ce qu'elle rapporte.

*** A. Vous aimez mademoiselle... elle sera une riche héritière. — B. Je l'ignorais : je croyais seulement qu'elle serait un riche héritage.

*** LE NOTAIRE. Fort bien, monsieur : dix mille écus de legs; ensuite. — LE MOURANT. Deux mille écus au notaire. — LE NOTAIRE. Monsieur, mais où prendra-t-on l'argent de tous ces legs ? — LE MOURANT. Eh ! mais vraiment, voilà ce qui m'embarrasse.

*** A. Madame..., jeune encore, avait épousé un homme de soixante-dix-huit ans qui lui fit cinq enfants. — B. Ils n'étaient peut-être pas de lui. — A. Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé à la haine que la mère avait pour eux.

*** A. Connaissez-vous madame de B...? — B. Non. — A. Mais vous l'avez vue souvent. — B. Beaucoup.

*** CLITANDRE. Mariez-vous. — DAMIS. Moi, point du tout; je suis bien avec moi, je me conviens et je me suffis. Je n'aime point, je ne suis point aimé. Vous voyez que c'est comme si j'étais en ménage, ayant maison et vingt-cinq personnes à souper tous les jours.

*** A. Concevez-vous M...? comme il a été peu étonné d'une infamie qui nous a confondus ! — B. Il n'est pas plus étonné des vices d'autrui que des siens.

*** A. Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit. — B. Je le crois ; jamais elle n'a été plus sotte : et, quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

*** D. Pourquoi n'avez-vous rien dit, quand on a parlé de M...? — C. Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

DAMIS. Vous marierez-vous? — CLITANDRE. Quand je songe que, pour me marier, il faudrait que j'aimasse, il me paraît, non pas impossible, mais difficile que je me marie ; mais, quand je songe qu'il faudrait que j'aimasse et que je fusse

aimé, alors je crois qu'il est impossible que je me marie.

*** MADAME DE B... Qui est-ce qui vient vers nous? — M. DE C... C'est madame de Ber..... — MADAME DE B... Est-ce que vous la connaissez? — M. DE C .. Comment! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier?

*** A. Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la constitution sera nuisible aux beaux arts? — B. Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies, un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui, se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera sortir du cercle des petites conventions qui avaient gêné son essor.

*** A. Détournez la tête. Voilà M. de L... — B. N'ayez pas peur : il a la vue basse. — A. Ah! que vous me faites de plaisir! Moi, j'ai la vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

SUR UN HOMME SANS CARACTÈRE.

*** DORANTE. Il aime beaucoup M. de B... — PHILINTE. D'où le sait-il? qui lui a dit cela?

DE DEUX COURTISANS.

*** A. Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Turgot? — B. Oui. — A. Depuis sa disgrâce, par exemple? — B. Je le crois : j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

DU ROI DE PRUSSE ET DE DARGET.

*** LE ROI. Allons, Darget, divertis-moi · conte-moi l'éti-

quette du roi de France : commence par son lever. (Alors Darget entre dans tout le détail de ce qui se fait, dénombre les officiers, valets de chambre, leurs fonctions, etc.) — LE ROI, *en éclatant de rire.* Ah ! grand Dieu ! si j'étais roi de France, je ferais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

DE L'EMPEREUR ET DU ROI DE NAPLES.

⁂ LE ROI. Jamais éducation ne fut plus négligée que la mienne. — L'EMPEREUR. Comment? (*A part.*) Cet homme vaut quelque chose. — LE ROI. Figurez-vous qu'à vingt ans je ne savais pas faire une fricassée de poulet : et le peu de cuisine que je sais, c'est moi qui me le suis donné.

ENTRE MADAME DE B... ET M. DE L...

⁂ M. DE L... C'est une plaisante idée de nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari. — MADAME DE B... J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France ; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne. — M. DE L... Cela est vrai ; il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourrait se plaindre. — MADAME DE B... J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse. — M. DE L... Cela est juste. A propos ; mais un tel, vous ne me l'avez point avoué : est-ce avant ou après moi ? — MADAME DE B... C'est avant ; je n'ai jamais osé vous le dire ; j'étais si jeune quand vous m'avez eue ! — M. DE L... Une chose m'a surpris. — MADAME DE B... Qu'est-ce ? — M. DE L.... Pour-

quoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S...? Il nous manquait. — MADAME DE B... J'en ai été bien fâchée. Il est parti, il y a un mois, pour l'île de France. — M. DE L... Ce sera pour son retour.

LETTRES[1]

A MADAME DE S...

Quoi, madame, vous avez eu la bonté d'aller voir mon nouveau taudis ! Je vous reconnais bien là. Vous êtes contente de mon logement ; mais moi je ne le suis point : je m'y prends trop tard pour me loger près de la rue Louis-le-Grand.

Madame de Grammont est partie depuis le commencement du mois. Il me serait impossible de désirer autre chose que ce que j'ai trouvé en elle ; et nous avons fini encore mieux que nous n'avions commencé. J'ai toutes sortes de raisons d'être enchanté de mon voyage de Baréges. Il semble qu'il devait être la fin de toutes les contradictions que j'ai éprouvées, et que

[1] On a choisi dans la correspondance de Chamfort tout ce qui touchait à son cœur et à son esprit, tout ce qui pouvait ajouter une page à son histoire.

toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fond de mélancolie qui se reproduisait trop souvent. Le retour de ma santé, les bontés que j'ai éprouvées de tout le monde ; ce bonheur, si indépendant de tout mérite, mais si commode et si doux, d'inspirer de l'intérêt à tous ceux dont je me suis occupé ; quelques avantages réels et positifs, les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère, le bonheur public et celui de quelques personnes à qui je ne suis ni inconnu ni indifférent, le souvenir tendre de mes anciens amis, le charme d'une amitié nouvelle mais solide avec un des hommes les plus vertueux du royaume, plein d'esprit, de talent et de simplicité, M. Dupaty, que vous connaissez de réputation ; une autre liaison non moins précieuse avec une femme aimable que j'ai trouvée ici, et qui a pris pour moi tous les sentiments d'une sœur ; des gens dont je devais le plus souhaiter la connaissance, et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne ; enfin, la réunion des sentiments les plus chers et les plus désirables : voilà ce qui fait, depuis trois mois, mon bonheur ; il semble que mon mauvais génie ait lâché prise ; et je vis, depuis trois mois, sous la baguette de la fée bienfaisante.

D'après ce détail, vous croiriez que je vis environné de tout ce que j'ai trouvé d'aimable ici, sous un beau ciel, et dans une société charmante. Non, je vis sous une douche brûlante, ou dans une bouilloire cachée au fond d'un cachot. Tout ce que je distinguais est parti de Baréges. Il y fait un temps exécrable, et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je n'en suis pas moins heureux : j'avais besoin de revenir sur les sentiments agréables dont j'ai joui avec trop de précipitation ; je les recueille avec une joie mêlée de surprise ; mes idées sont faciles et douces ; tous les mouvements de mon cœur sont des plaisirs ; voilà le vrai beau temps, et le ciel est d'azur.

Le ton de cette lettre est un peu différent de celles que je vous écrivais, madame, de la rue de Richelieu, et même de quelques conversations que je me souviens d'avoir eues avec vous, il y a cinq ou six mois. Que voulez vous? je vous montrais mon âme alors, comme je vous la montre aujourd'hui : « L'homme est ondoyant, » dit Montaigne : j'étais de fer pour repousser le mal, je suis de cire pour recevoir le bien. Les différentes philosophies sont bonnes; il ne s'agit que de les placer à propos. Zénon n'avait pas tort : Épicure avait raison. Le régime d'un malade n'est pas celui d'un convalescent ; celui d'un convalescent n'est pas celui d'un athlète. Je me trouve bien de ma manière d'être actuelle ; je reviendrais à l'autre, s'il le fallait : mais je tâcherai d'écarter ce qui pourrait la rendre nécessaire; je n'y sais que cela.

Madame de Tessé et M. le duc d'Ayen ont passé ici quelques jours; j'ai fort à me louer de leurs bontés ; je n'ai cependant point accepté l'offre de madame de Tessé pour Luchon; je vous dirai pourquoi.

Je pars d'ici vers la fin de septembre; je comptais m'en aller en droiture à Paris; je pressentais le besoin que j'aurais de revoir mes anciens amis, car je ne veux rien perdre; mais j'ai de nouvelles raisons de me priver encore de ce plaisir. M. de B...... a trouvé absurde que je négligeasse l'occasion de voir M. de Choiseul ; il prétend que ma connaissance avec M. de Grammont pourrait finir par n'être qu'une connaissance des eaux. C'est ce qui ne peut jamais arriver. Il est actuellement à Chanteloup; il peut s'en assurer par lui-même ; et, entre nous, je crois qu'il ne laissera pas d'être un peu surpris. Quoi qu'il en soit, je défère à son conseil et à celui de mes amis qui blâment mon peu d'empressement sur cela. Mais je ne serai à Chanteloup qu'à la fin d'octobre. J'y resterai le temps qui conviendra. J'étais fort tenté de m'en

retourner par le Languedoc, pour voir la Provence, qui est un fort beau pays.

A .....

Vous me demandez, mon ami, si ce n'est pas une espèce de singularité qui me fait voir la littérature sous l'aspect où je la vois ; s'il est vrai que je sois dans le cas de jouir d'une fortune un peu plus considérable que celle de la plupart des gens de lettres; et enfin vous voulez que je vous confie sous le sceau de l'amitié, quels sont les moyens que j'ai employés pour arriver à ce terme que vous supposez avoir été le but de mon ambition. Voilà, ce me semble, les divers objets de votre curiosité, autant que je puis le résumer de votre longue lettre. Mes réponses seront simples.

Mais je commence par vous dire que je suis presque offensé de voir que vous me supposiez un plan de conduite à cet égard. Mon tour d'esprit, mon caractère, et les circonstances, ont tout fait, sans aucune combinaison de ma part. J'ai toujours été choqué de la ridicule et insolente opinion, répandue presque partout, qu'un homme de lettres qui a quatre ou cinq mille livres de rente est au périgée de la fortune. Arrivé à peu près à ce terme, j'ai senti que j'avais assez d'aisance pour vivre solitaire ; et mon goût m'y portait naturellement. Mais comme le hasard a fait que ma société est recherchée par plusieurs personnes d'une fortune beaucoup plus considérable, il est arrivé que mon

aisance est devenue une véritable détresse, par une suite des devoirs que m'imposait la fréquentation d'un monde que je n'avais pas recherché. Je me suis trouvé dans la nécessité absolue, ou de faire de la littérature un métier pour suppléer à ce qui me manquait du côté de la fortune, ou de solliciter des grâces, ou enfin de m'enrichir tout d'un coup par une retraite subite. Les deux premiers partis ne me convenaient pas. J'ai pris intrépidement le dernier. On a beaucoup crié ; on m'a trouvé bizarre, extraordinaire. Sottises que toutes ces clameurs. Vous savez que j'excelle à traduire la pensée de mon prochain. Tout ce qu'on a dit à ce sujet voulait dire : Quoi ! n'est-il pas suffisamment payé de ses peines et de ses courses par l'honneur de nous fréquenter, par le plaisir de nous amuser, par l'agrément d'être traité par nous comme ne l'est aucun homme de lettres ?

A cela je réponds : J'ai quarante ans. De ces petits triomphes de vanité dont les gens de lettres sont si épris, j'en ai par-dessus la tête. Puisque, de votre aveu, je n'ai presque rien à prétendre, trouvez bon que je me retire. Si la société ne m'est bonne à rien, il faut que je commence à être bon pour moi-même. Il est ridicule de vieillir, en qualité d'acteur, dans une troupe où l'on ne peut pas même prétendre à la demi-part. Ou je vivrai seul, occupé de moi et de mon bonheur ; ou, vivant parmi vous, j'y jouirai d'une partie de l'aisance que vous accordez à des gens que vous-mêmes vous ne vous aviserez pas de me comparer. Je m'inscris en faux contre votre manière d'envisager les hommes de ma classe. Qu'est-ce qu'un homme de lettres selon vous, et, en vérité, selon le fait établi dans le monde? C'est un homme à qui on dit : Tu vivras pauvre, et trop heureux de voir ton nom cité quelquefois ; on t'accordera, non quelque considération réelle, mais quelques égards flatteurs pour ta vanité, sur

laquelle je compte, et non pour l'amour-propre qui convient à un homme de sens. Tu écriras, tu feras des vers et de la prose pour lesquels tu recevras quelques éloges, beaucoup d'injures et quelques écus, en attendant que tu puisses attraper quelques pensions de vingt-cinq louis ou de cinquante, qu'il faudra disputer à tes rivaux, en te roulant dans la fange, comme le fait la populace aux distributions de monnaie qu'on lui jette dans les fêtes publiques.

J'ai trouvé, mon ami, que cette existence ne me convenait pas; et, méprisant à la fois la gloriole des grandeurs et la gloriole littéraire, j'ai immolé l'une et l'autre à l'honneur de mon caractère et à l'intérêt de mon bonheur. J'ai dit tout haut : J'ai fait mes preuves de désintéressement, et je ne solliciterai pas; j'ai très-peu, mais j'ai autant ou plus que quantité de gens de mérite : ainsi je ne demande rien. Mais il faut que vous me laissiez à moi-même, il n'est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune; j'ai une santé délicate et la vue basse; je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse; et, si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars.

Voilà, mon ami, ce que j'ai dit; et, si vous vous étonnez que cela ait pu produire autant d'effet, il faut savoir qu'une première retraite de six mois, où j'avais trouvé le bonheur, a prouvé invinciblement que je n'agissais ni par humeur, ni par amour-propre. Il reste à vous expliquer pourquoi on se faisait une peine de me voir prendre le parti de la retraite. C'est, mon ami, ce que je ne puis vous développer, au moins dans le même détail. Mais je puis vous dire sans que vous deviez me soupçonner de vanité, je puis vous dire que mes amis savent que je suis propre à plusieurs choses, hors de la

sphère de la littérature. Plusieurs d'entre eux se sont unis pour me servir : les uns n'ont écouté que leur sentiment, d'autres ont fait entrer dans leur sentiment quelque calcul et quelque intérêt, et, les circonstances étant favorables, il en est résulté la petite révolution que vous jugez si heureuse.

A M. L'ABBÉ ROMAN.

4 mars 1784.

C'est un vœu que j'ai fait, mon cher ami, de vous répondre toujours à l'instant où j'aurai reçu votre lettre, et je n'ai pas besoin d'efforts pour le remplir : il m'en faudrait pour différer, et je ne veux pas lutter contre moi-même.

Ah ! mon ami, que j'ai été étonné de voir que je diffère de vous dans la chose par laquelle je vous ressemble ! Vous convenez que vous avez pris la meilleure part, et vous ne souhaitez pas que j'obtienne un lot pareil ; vous me le dites, parce que vous le sentez. Cette raison est sans doute très-bonne ; mais pourquoi, ou plutôt comment le sentez-vous? voilà ce qui m'étonne. Quoi ! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de bassesses même, que la fortune? et quel en est le fruit? beaucoup moindre,

et surtout plus ridicule. Son effet le plus certain est de vous apprendre jusqu'où va la méchanceté humaine, en vous rendant l'objet de la haine la plus violente et des procédés les plus affreux de la part de ceux qui ne peuvent partager cette fumée, et qui sont jaloux de quelques misérables distinctions, presque toujours ennuyeuses et fatigantes, surtout pour moi qui ai tout jugé.

J'ai aimé la gloire, je l'avoue : mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses, où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos, où je pensais qu'elle était une source de jouissances chères au cœur et non une lutte éternelle de vanité; quand je croyais que, sans être un moyen de fortune, elle n'était pas du moins un titre d'exclusion à cet égard. Le temps et la réflexion m'ont éclairé. Je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers : voilà ce que disait Boileau avec quinze mille livres de rente des bienfaits du roi, qui en valaient plus de trente d'à présent; voilà ce que disait Racine, en rapportant plus d'une fois de Versailles des bourses de mille louis. Cela ne laisse pas que de consoler de la rivalité et de la haine des Pradon et des Boyer. Encore ne put-il pas y tenir, et laissa-t-il à trente-six ans, cette carrière de gloire et d'infamie qui depuis lui est devenue cent fois plus turbulente et plus avilissante. Pour moi, qui, dès mon premier succès, me suis attiré, sans l'avoir mérité le moins du monde, la haine d'une foule de sots et de méchants, je regarde ce mal comme un très-grand bonheur; il me rend à moi-même ; il me donne le droit de m'appartenir exclusivement; et, les amis les plus puissants ayant plus d'une fois fait d'inutiles efforts pour me servir, je me suis lassé d'être un superflu, une espèce de hors-d'œuvre dans la société; je

me suis indigné d'avoir si souvent la preuve que le mérite dénué, né sans or et sans parchemins, n'a rien de commun avec les hommes ; et j'ai su tirer de moi plus que je ne pouvais espérer d'eux. J'ai pris pour la célébrité autant de haine que j'avais eu d'amour pour la gloire ; j'ai retiré ma vie tout entière dans moi-même ; penser et sentir a été le dernier terme de mon existence et de mes projets. Mes amis se sont réunis inutilement pour ébranler ma fermeté : tout ce que j'écris comme à mon insu, et pour ainsi dire malgré moi, ne sera tout au plus que *titulus nomenque sepulcri*.

Je vous avais promis des nouvelles littéraires ; mais, par mon mouvement personnel, je suis bien froid sur cet article, et j'ai besoin, pour vous en envoyer, de songer que vous y mettez quelque intérêt. On joue à présent, avec un grand succès, malgré de grandes huées sur la scène et de grandes réclamations et indignations à Paris et à Versailles, le *Mariage de Figaro*, de Beaumarchais. C'est un ouvrage plein d'esprit, même de comique et de talent, mais qui n'en est pas moins monstrueux par le mélange des choses du plus mauvais ton et de trivialités. Les loges sont retenues jusqu'à la dixième, d'autres disent jusqu'à la vingtième représentation. Le spectacle, sans petite pièce, ne dure plus que trois heures un quart, depuis les retranchements qu'on y a faits. Je ne vous parle point du *Jaloux*, du mauvais *Coriolan* de la Harpe : les journaux se sont chargés de cela. Un mot sur les *Danaïdes*, opéra nouveau où Gluck a mis la main ; c'est un ouvrage de topinambous, à jouer devant des cannibales. On dit pourtant que cela n'aura qu'une douzaine de représentations.

Parlons de notre Académie. M. de Montesquiou a eu toutes les voix ; c'est qu'on a vu que tout partage serait inutile, et il faisait plaisir en se présentant à l'Académie ; il

écartait l'abbé Maury, dont plusieurs ne veulent pas entendre parler. Mon amusement actuel est de voir comment ils feront pour l'évincer à la première vacance, qui est très-prochaine, si elle n'est ouverte par la mort de M. Pompignan. L'abbé a huit ou dix voix, tout au plus ; mais les autres gens de lettres, ses rivaux, n'en ont pas à beaucoup près autant. Personne n'y est appelé d'une manière positive ; prendre encore un homme de qualité serait le comble du mauvais goût et le chef-d'œuvre du ridicule. Comment s'en tireront-ils ? Je me divertirai des intrigues; ce sont mes seuls jetons, je n'en ai point d'autres ; j'y vais si peu, que je n'ai pas fait la moitié d'une bourse à jetons qu'on m'avait demandée.

A M. ...

Jamais la vie d'un homme n'a été moins féconde en événements, et jamais elle n'a été plus remplie, tant bien que mal. J'ai fait mille lieues sur une feuille de papier ; voilà mon histoire depuis près de quatre ans. Je vous ai déjà étonné en vous parlant d'un éternel adieu dit à la ville de Paris, l'année dernière. Oui, mon ami, c'en était fait, et j'ai vécu six mois en province, à la campagne, partagé entre l'amitié, un jardin et une bibliothèque. C'est presque le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose.

La mort seule de la compagne de ma solitude pouvait me rappeler dans le désert bruyant de Paris. Je ne finirais pas si je vous parlais de ce que j'ai perdu. C'est une source

éternelle de souvenirs tendres et douloureux. Ce n'est qu'après six mois que ce qu'ils ont d'aimable a pris le dessus sur ce qu'ils ont de pénible et d'amer. Il n'y a pas deux mois que mon âme est parvenue à se soulever un peu, et à soulever mon corps avec elle. C'est au mois de septembre dernier que j'ai fait cette cruelle perte ; un ami est venu m'arracher en chaise de poste de ce séjour charmant, devenu désormais horrible pour moi. De là, j'ai été replongé dans le genre de vie auquel j'étais enfin parvenu à me soustraire, après deux ans de soins et de prétendus sacrifices qui n'en étaient pas pour moi. L'amitié de M. le comte de Vaudreuil, qui s'était fort accrue depuis deux ans, est devenue une véritable tendresse, et a beaucoup contribué à soulager une partie de mes peines. Il m'a forcé d'accepter un logement chez lui, et a su me le rendre aimable. Il s'occupe essentiellement de ma fortune, qui, depuis votre départ et avant ma retraite, a échoué trois fois : deux fois par des événements imprévus, et la troisième par mon fait, c'est-à-dire en refusant ce qui ne me convient pas, c'est-à-dire par ma faute, pour parler la langue commune, et non pas la vôtre ni la mienne. La fortune fera ce qu'elle voudra, jamais je ne lui accorderai, dans l'ordre des biens de l'humanité, que la quatrième ou cinquième place. Si elle exige la première, qu'elle aille d'un autre côté, elle ne manquera pas d'asile.

On s'étonne qu'un homme, qu'on s'obstine à regarder malgré lui comme n'étant pas dénué de tout talent, ne veuille pas subir la loi commune imposée aux gens de lettres, de ressembler à des ânes ruant et se mordant devant un râtelier vide, pour amuser les gens de l'écurie. Rien ne m'a mieux montré la misère de cette classe d'hommes, et en général de presque tous les hommes, que l'étonnement avec lequel on me voit garder dans mon portefeuille les produc-

tions qui m'échappent involontairement, et par un besoin naturel de mon âme. D'un autre côté, je sens bien que, si l'on fait pour moi quelque chose d'essentiel qui me mette dans le cas de vivre à Paris avec les commodités de la vie et de la société, il sera bien difficile de me soustraire à la nécessité de payer un tribut qu'alors on exigera comme une dette. C'est pour me dérober à cette nécessité que je souhaite la non-réussite des tentatives de mes amis. Alors je suis libre ; alors je m'appartiens ; alors le reste de ma vie est à moi, sans que l'hydre à mille têtes puisse m'en ravir la moindre portion. De là l'incurie, la santé et l'aisance, dans un pays où les écus de trois livres valent six francs, et où l'on n'a que les besoins de la nature au lieu de ceux de la vanité et de l'opinion. Jugez, mon ami, si, avec de pareilles idées, je n'ai pas dû trouver plaisante la phrase de votre lettre où vous me dites de vous donner quelques pages au lieu de livrer à l'impression ! L'impression ! si vous saviez des gens de lettres le quart de ce que j'en sais et que j'en ai vu, vous ne me soupçonneriez pas de songer à elle. J'en ai une si grande aversion, que je n'ai de repos que depuis le moment où j'ai imaginé un moyen sûr de lui échapper et de faire en sorte que ce que j'écris existe, sans qu'il soit possible d'en faire usage, même en me dérobant tous mes papiers. Le moyen que j'ai inventé m'en rend maître absolu jusqu'au monument et même par delà ; car je n'ai qu'à me taire : et ce que j'aurai écrit sera mort avec moi. Vous voyez, par ce fait, la profonde impression de haine et de mépris que j'ai pour les lettres, considérées comme métier et comme état dans le monde. Eh bien, je les aime plus que jamais comme culture de l'âme, et elles me prennent presque tous mes moments, depuis que j'ai retrouvé mes facultés, après la perte irréparable que j'ai faite l'été dernier : tant il est vrai que la nature et l'habitude sont également indomptables. Les

lettres seront un de mes plus grands plaisirs dans ma retraite, et d'avance elles lui prêtent déjà des charmes. Assurément, c'est bien sans amour de gloire, sans manie de postérité. Accordez cela, si vous pouvez, mais soyez sûr que rien n'est plus vrai.

Paris, 4 avril 1784.

A M. DE VAUDREUIL.

13 décembre 1788.

Je vois que vous vous souvenez de la *Requête des filles sur le renvoi des évêques*, et que vous voudriez donner un frère ou une sœur à cette bagatelle dont vous êtes le parrain; mais je vous assure qu'il me serait impossible de faire un ouvrage plaisant sur un sujet aussi sérieux que celui dont il s'agit. Ce n'est pas le moment de prendre les crayons de Swift ou de Rabelais, lorsque nous touchons peut-être à des désastres ; et je pense qu'un écrivain qui jetterait du ridicule sur tous les partis serait lapidé à frais communs. Je ne pourrais donc faire qu'un ouvrage sérieux; et de quoi servirait-il? S'il n'y en a pas encore qui présente, sous tous les points de vue, cette intéressante question, il en existe un grand nombre qui, par leur réunion, l'éclaircissent suffisamment. En effet, de quoi s'agit-il? d'un procès entre vingt-quatre millions d'hommes et cent mille privilégiés. J'entends dire que la haute noblesse forme des ligues et pousse des cris : c'est ici,

je crois, qu'on peut accuser la maladresse de la plupart des écrivains qui ont manié cette question. Que n'ont-ils dit aux grands privilégiés : « Vous croyez qu'on vous attaque personnellement, qu'on veut vous attaquer. Point du tout : une grande nation peut élever et voir au-dessus d'elle quelques familles distinguées, trois cents, quatre cents, plus ou moins; elle peut rendre cet hommage à d'antiques services, à d'anciens noms, à des souvenirs; mais, en conscience, peut-elle porter sept cent mille anoblis, qui, quant à l'impôt, quant à l'argent, sont aux mêmes droits que les Montmorency et les plus anciens chevaliers français? Plaignez-vous de la fatalité qui fait marcher à votre suite cette épouvantable cohue, mais ne brûlez pas la maison qui ne peut la loger. Ne sommes-nous pas accablés, anéantis, sous cette même fatalité qui enfin a mis en péril ce que vous appelez vos droits et vos priviléges? Ne voyez-vous pas qu'il faut nécessairement qu'un ordre de choses aussi monstrueux soit changé, ou que nous périssions tous également, clergé, noblesse, tiers état? » Je suis vraiment affligé qu'on n'ait point dit et répété partout cette observation; elle eût ramené les esprits prévenus, elle eût désarmé l'amour-propre, elle eût intéressé l'orgueil aux succès de la raison; et peut-être eût-elle sauvé aux notables l'opprobre ineffaçable dont ils viennent de se couvrir à pure perte. Un autre avantage de cette réflexion, c'est qu'elle eût sur-le-champ fait apprécier le moyen terme que quelques-uns proposent ridiculement; celui d'appeler, pour le seul consentement à l'impôt, le tiers état à l'égalité numérique, en ne l'admettant que pour un tiers seulement à délibérer sur les objets de législation générale. Qui est-ce qui me fait cette proposition? est-ce un membre de l'ancienne chevalerie? est-ce un secrétaire du roi, du grand collége, du petit collége, car tous ont le droit de parler ainsi? Je réponds à ce dernier... Mais non, je ne réponds pas : vous sentez que

j'aurais trop d'avantage. Permettre à un peuple de défendre son argent, et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie, c'est une insulte, c'est une dérision. Non, cela ne sera point, cela ne saurait être, la nation ne le souffrira pas; et, si elle le souffre, elle mérite tous les maux dont elle est menacée.

Mais on parle des dangers attachés à la trop grande influence du tiers état; on va même jusqu'à prononcer le mot de *démocratie*. La démocratie! dans un pays où le peuple ne possède pas la plus petite portion du pouvoir exécutif! dans un pays où le plus mince suppôt de l'autorité ne trouve partout qu'obéissance, et même trop souvent qu'abjection! où la puissance royale ne vient que de rencontrer des obstacles de la part des corps dont presque tous les membres sont nobles ou anoblis! où le luxe le plus effréné et la plus monstrueuse inégalité des richesses laisseront toujours d'homme à homme un trop grand intervalle! Quel pays plus libre que l'Angleterre? Et en est-il un où la supériorité du rang soit plus marquée, plus respectée, quoique l'inférieur n'y soit pas écrasé impunément? Que de faux prétextes! que d'ignorance! ou plutôt que de mauvaise foi! Pourquoi ne pas dire nettement, comme quelques-uns : « Je ne veux pas payer! » Je vous conjure de ne pas juger des autres par vous-même. Je sais que, si vous aviez cinq ou six cent mille livres de rente en fonds de terre, vous seriez le premier à vous taxer fidèlement et rigoureusement; mais vous vous rappelez l'offre généreuse faite par le clergé, pendant la première assemblée des notables, et l'indigne réclamation qu'il a faite ensuite en faveur de ses immunités. Vous voyez le parlement feindre d'abandonner les siennes, et l'instant d'après se ménager les moyens de les conserver et même d'accroître son existence. Enfin vous savez ce qui vient de se passer, et ce qui a si bien mis en évidence le projet formel de maintenir les privilèges pé-

cuniaires. M. de Chabot et M. de Castries, ayant consigné, dans un Mémoire, leur abandon de ces priviléges, pour ne conserver que leurs droits honorifiques, n'ont pu trouver ni nobles, ni anoblis, qui voulussent signer après eux. Les gentilshommes bretons ne nous disent-ils pas qu'il n'est pas en leur pouvoir de se dessaisir de leurs priviléges utiles, que c'est l'héritage de leurs enfants, que ces droits seraient réclamés par eux tôt ou tard? Et c'est ainsi qu'ils intéressent leur conscience à faire de l'oppression du faible le patrimoine du fort, de l'injustice la plus révoltante un droit sacré, enfin de la tyrannie un devoir. Je l'ai entendu... Et vous voulez que j'écrive! Ah! je n'écrirai que pour consacrer mon mépris et mon horreur pour de pareilles maximes; je craindrais que le sentiment de l'humanité ne remplît mon âme trop profondément, et ne m'inspirât une éloquence qui enflammât les esprits déjà trop échauffés; je craindrais de faire du mal par l'excès de l'amour du bien. Je m'effraye de l'avenir; je vois mettre aux plus petits détails une suite et un intérêt qui m'étonnent moi-même. On fait des listes de ceux qui ont été pour et de ceux qui ont été contre le peuple; on prête, on ôte tour à tour tel ou tel propos, bon ou mauvais, à tel ou tel homme. Pour mon compte, j'ai nié hardiment un mot attribué à M. le comte d'Artois. Ce mouvement, machinal chez moi, a été l'effet de ma reconnaissance pour les marques de bonté que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que ce prince a dit à un notable, dont l'avis avait été favorable au peuple : *Est-ce que vous voulez nous enroturer?* Je ne crois point ce mot; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, monseigneur, mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons, mais on peut encore les illustrer, en leur donnant pour sujets des citoyens; et c'est ce qui leur a toujours manqué. » C'est bien M. le comte d'Artois qui y est le plus in-

téressé : c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfants : *posteri, posteri, vestra res agitur*. C'est de cette époque que tout va dépendre. J'ose affirmer que, si les privilégiés pouvaient avoir le malheur de gagner leur procès, la nation, écrasée au dedans, serait, pour des siècles, aussi méprisable au dehors qu'elle est maintenant méprisée. Elle serait, à l'égard de ses voisins réunis, ce que le Portugal est à l'Angleterre, une grande ferme, où ils récolteraient, en lui faisant la loi, ses vins, ses moissons, ses denrées. Si, au contraire, il arrive ce qui doit arriver, et ce qui est presque infaillible, je ne vois que prospérité pour la nation.

Paris, 12 août 1792.

J'ai fait, ce matin, le tour de la statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'était mon jour de visite aux rois détrônés, et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très-salutaire. Vous serez sûrement de leur avis. En tous cas, j'ai pris ça sur moi.

De la place Louis XV, j'ai poussé jusqu'au château des Tuileries. C'est un spectacle dont on ne se fait pas l'idée. Le peuple remplissait le jardin, comme il eût fait celui du Prato à Vienne, ou ceux de Postdam. La foule inondait les appartements teints du sang de ses frères et de ses amis, et percés de coups de canon renvoyés en réponse à ceux qui les avaient massacrés la surveille. Les conversations étaient analogues à ces tristes objets. A la vérité, je n'ai pas entendu prononcer

le nom du roi ni celui de la reine ; mais, en revanche, on y parla beaucoup de Charles IX et de Catherine de Médicis. Une vieille femme y racontait plusieurs traits de l'histoire de France. Un homme en haillons citait l'anecdote de la jatte et des gants de la duchesse de Marlborough, comme ayant été la cause d'une guerre : il se trompait, elle fit faire une campagne de moins. Mais je me suis bien gardé de rétablir le texte : j'aurais été pris pour un aristocrate : d'ailleurs, la méprise était si légère, et l'intention du conteur était si bonne !

Voulez-vous savoir de combien de siècles l'opinion a cheminé depuis deux mois ? Rappelez-vous le symptôme que je vous citais de la passion française pour la royauté, ce que je vous prouvais par la facilité avec laquelle les danseurs jacobins, sous mes fenêtres, passaient de l'air *Ça ira* à l'air *Vive Henri IV !* Eh bien, cet air est proscrit ; et, au moment où je vous parle, la statue de ce roi est par terre : rien ne m'a plus étonné dans ma vie. Je ne vous dirai plus que ceux qui voudraient la République trouveraient sur leur chemin la *Henriade* et le *Lodoïx* de l'Université. Non, cela n'est plus à craindre ; et je suis sûr même que le *Versalicas arces* de nos poëmes latins modernes ne protégera pas Versailles. Il ne fallait rien moins que la cour actuelle pour opérer ce miracle ; mais enfin elle l'a fait : gloire lui soit rendue ! Je n'ai plus le moindre doute à cet égard, depuis que j'ai entendu les discours très-peu badauds des Parisiens autour des statues royales qui ont eu ce matin ma visite. Pour moi, le peu de badauderie qui me reste m'a engagé à lire quelques mots écrits sous un pied du cheval de Louis XV. Que croiriez-vous que j'y ai trouvé ? le nom de Girardon, qui avait caché là son immortalité. Cela ne vous paraît-il pas l'emblème de la protection intéressée accordée aux beaux-arts par un despote orgueilleux, et en même temps de la modeste bêtise d'un artiste, homme de génie, qui se croit honoré de travailler à la gloire d'un ty-

ran ? Plus j'étudie l'homme, plus je vois que je n'y vois rien. Au reste, il serait plaisant que Girardon se fût dit en lui-même : « La gloire de ce roi ne durera pas ; sa statue sera renversée par la postérité indignée de son despotisme, et son cheval, en levant le pied, parlera de ma gloire aux regardants. » Cet artiste-là aurait eu une philosophie qu'on pourrait souhaiter aux Racine et aux Boileau.

A propos de roi, on m'a dit qu'on parlait de vous pour l'éducation du prince royal. J'y trouve une difficulté. Comment saurez-vous quel métier il faut faire apprendre à votre élève, en cas que les Français ressemblent aux Parisiens ? Prenez-y garde : *cette difficulté vaut bien qu'on la propose.*

Vous êtes sûrement bien aise que Grouvelle soit secrétaire du conseil, et par conséquent qu'un mauvais génie ne l'ait pas placé, il y a sept ou huit jours, comme le bruit en avait couru. Il trouvera ce métier bien doux, auprès de celui de président de section, qu'il a fait pendant la terrible nuit d'avant-hier. Un président de section était, en ce moment, un composé de commissaire du quartier, arbitre, juge de paix, lieutenant criminel, et un peu fossoyeur, vu que les cadavres étaient là qui attendaient ses ordres, comme il arrive quand le pouvoir exécutif force la souveraineté à recourir au pouvoir révolutionnaire. Je suis bien aise aussi que Lebrun soit aux affaires étrangères, quoique je n'aie jamais pu, pendant deux mois, obtenir de lui une épreuve de la *Gazette de France*, tandis qu'il la faisait sous mon nom. Je n'ai pas de rancune.

Adieu, mon cher ami ; je vous aime et vous embrasse très-tendrement : vous voyez que, sans être gai, je ne suis pas précisément triste. Ce n'est pas que le calme soit rétabli, et que le peuple n'ait, encore cette nuit, pourchassé les aristocrates, entre autres les journalistes de leur bord. Mais il faut savoir prendre son parti sur les contre-temps de cette espèce. C'est ce qui doit arriver chez un peuple neuf, qui, pendant trois

années, a parlé sans cesse de sa sublime constitution, mais qui va la détruire, et, dans le vrai, n'a su organiser encore que l'insurrection. C'est peu de chose, il est vrai ; mais cela vaut mieux que rien.

MAXIMES ET PENSÉES

I

MAXIMES GÉNÉRALES.

*** Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre (ce qui arrive quelquefois), n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire; car il a fallu rapprocher et observer des rapports : mais le grand naturaliste, l'homme de génie,

voit que la nature prodigue des êtres individuellement différents, et voit l'insuffisance des divisions et des classes, qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux. On peut les associer : c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

*** La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures, et finissant par tout manger.

*** L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

*** Ce serait une chose curieuse qu'un livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés ; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verrait que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs font presque autant de mal que de bien.

*** On ne cesse d'écrire sur l'éducation ; et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles ; ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique ? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner, tant que ces trois objets se combattent ? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous

que de la préparer à voir plutôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique ou législative ; par conséquent, à lui en inspirer le mépris ?

⁂ Il en est de la civilisation comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science ; mais, quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste : à l'application.

⁂ La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec des décombres du premier. On en trouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société ; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne dans un édifice grossier et moderne.

⁂ En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit ; il plairait sans étonner ; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

⁂ Des fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

⁂ Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser, sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paraît s'adresser qu'à son extérieur : mais ce même mendiant, qui laisserait insulter sa conscience, fût-ce par le pre-

mier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

*** Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

*** On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : C'est votre ami. Eh! morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami? et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire?

*** Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, la Bruyère, la Rochefoucault, Swift, Mandeville, Helvétius, etc.; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftersbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

*** Au théâtre, on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables; et, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes; et les autres, toutes sortes de moyens.

⁂ Ma philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

⁂ On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie ; en admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiennent que la moitié de ce que donne notre hémisphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait encore échappé environ quatorze cents fois à cette épouvantable destruction.

⁂ Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant : alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

⁂ Souvent une opinion, une coutume, commence à paraître absurde dans la première jeunesse ; et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison ; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules ? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

⁂ Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé, croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

⁂ La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

⁂ J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sau-

vages de l'Afrique croient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait, et avaient de meilleur à faire.

⁂ Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

⁂ C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes?

⁂ On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : Cet homme n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons?

⁂ La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera.

⁂ Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne, et on ne peut comprendre comment ils se sont formés : ils y semblent comme déplacés ; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

⁂ Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

⁂ J'ai vu, dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

⁂ Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela, moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue et qui avait la paye de trois soldats.

⁂ On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

⁂ Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise; au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite; tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chalands avant que d'exposer leurs marchandises et d'entrer en traité avec eux : souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner

⁂ Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom : l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre celle des taupes. La première consiste à suivre hardiment son caractère, en acceptant avec courage les désavantages et les inconvénients qu'il peut produire...

⁂ Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce

que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

*** Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

*** N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux? disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : N'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux?

*** Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que, dans quelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire, pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

*** Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse? ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide ou vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts : il devient nul; dès lors plus d'incertitudes, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti

que lui conseillait Boileau, par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose?* Il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

*** La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle.

*** En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boile, Loke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

*** Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions, et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

*** Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompé. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

*** Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles; mais les médecins sont des Quinze-Vingts, qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

*** Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui

se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent, *s'avancer*, *avancer*, *arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

*** Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves ressemblent à cet homme qui disait : J'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

*** Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer : dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

*** Qu'est-ce qu'un philosophe? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

*** Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

*** Ne tenir dans la main de personne, être l'*homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentiments : c'est ce que j'ai vu de plus rare.

*** Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

*** Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

*** L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

*** Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

⁂ L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

⁂ Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

⁂ Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

⁂ Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage rigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société, aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi on restera dans la médiocrité.

⁂ Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

⁂ Les hommes deviennent petits en se rassemblant : ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées pour entrer dans le Pandémonium.

⁂ On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention ; et on se précipite dans la nullité pour échapper au danger d'être peint.

⁂ L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

⁂ L'ambition prend aux petites âmes plus facilement

qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

⁂ Les fléaux physiques et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

⁂ La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier ; et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduisait à sa raison pour toute ressource.

⁂ Toutes les passions sont exagératrices ; et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

⁂ Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

⁂ Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

⁂ Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort, plutôt qu'à ceux qui la pleurent ?

⁂ La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

⁂ A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces

tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux, dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

⁂ De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

⁂ Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

⁂ La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

⁂ On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

⁂ Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

⁂ L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

⁂ Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût pour devenir habile dans son art.

⁂ En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

⁂ En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien un jour aura l'air d'un auteur satirique.

⁂ Le public ne croit point à la pureté de certaines vertus

et de certains sentiments ; et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

⁂ Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

⁂ Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

⁂ L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

⁂ L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

⁂ Il y a entre l'homme d'esprit, méchant par caractère, et l'homme d'esprit bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

⁂ Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui paraît impossible.

⁂ Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

⁂ La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et

l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

*** Celui qui est juste au milieu, entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

*** L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

*** Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

*** On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

*** Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

*** Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

*** Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

*** Il y a telle supériorité, telle prétention, qu'il suffit de ne pas reconnaître pour qu'elle soit anéantie ; telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir pour la rendre sans effet.

*** Ce serait être très-avancé dans l'étude de la morale,

de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable ; la seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme ; l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus ; l'autre, celle de presque tous les vices et de tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

*** Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède.

*** La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie ; à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

*** Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

*** Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

*** Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

*** Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

*** Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantage sur la

froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse les fait seulement *durer*.

⁂ Il faudrait pouvoir unir les contraires : l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

⁂ Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de sa soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

⁂ Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

⁂ Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

⁂ Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

⁂ La fortune et le costume qui l'entourent font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

⁂ Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt ans, ou il fut tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet ; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages, parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses et très-éclairés, n'être ni corrompus, ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique ; et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

⁂ Voulez-vous voir à quel point chaque état de la so-

ciété corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont, quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

*** L'homme sans principe est aussi ordinairement un homme sans caractère; car, s'il était né avec du caractère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.

*** Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise; car elle a convenu au plus grand nombre.

*** L'estime vaut mieux que la célébrité; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

*** C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

*** Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même; ils infectent et ils ravagent.

*** Il est plus facile de légaliser certaines choses que les légitimer.

*** Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas.

*** On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

*** Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fît!

⁂ Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

⁂ La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice s'il ne haïssait pas la vertu.

⁂ Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau, après Plutarque), que plus on pense, moins on sent; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

⁂ Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

⁂ Il y a une sorte de plaisir attaché au courage, qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi.

⁂ Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C..... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet; eh bien, je ne suis pas encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

⁂ Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble : l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

⁂ Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-

être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

*** Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies sont depuis devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

*** Il y a plus de fous que de sages; et, dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse.

*** Les maximes générales sont, dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les arts.

*** La conviction est la conscience de l'esprit.

*** On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

*** Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité : il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage; l'homme heureux par la vérité a sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

*** Il y a, dans le monde, bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

*** L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

*** Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela. »

*** L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

*** Amour, folie aimable; ambition, sottise sérieuse.

*** Préjugé, vanité, calcul : voilà ce qui gouverne le monde. Celui qui ne connaît pour règle de sa conduite que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

*** Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

*** Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens s'il est pauvre, et de ses héritiers s'il est riche.

*** La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

*** Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

*** L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères; mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués, et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

*** Le plus riche des hommes, c'est l'économe : le plus pauvre, c'est l'avare.

*** Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste; il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui doit être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi, s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

⁂ Il y a quelquefois, entre deux hommes, de fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

⁂ Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

⁂ Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs* : et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

⁂ Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie* à mesure qu'elle s'écoule.

⁂ La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

⁂ On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques et qu'on doit le plus combattre.

⁂ Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

⁂ La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien, plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice

II

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE.

⁂ Jamais le monde n'est connu par les livres ; on l'a dit autrefois ; mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison; la voici : c'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines, dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très-importantes au succès des plus grandes affaires.

⁂ En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

⁂ On ne peut vivre dans la société, après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser et de sa personne pour tuer le temps.

⁂ Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt,

quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites-maisons ; c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

*** Les gens de robe, les magistrats, connaissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat*, et qui ont dîné hors du collége, connaissent le monde.

*** C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il là de quoi tant crier?

*** Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

*** Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et les valetages dont ils ont été témoins : et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irremédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

*** Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins *foi de gentilhomme*.

*** Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'ils se croient en société.

*** J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier ou

pour la simarre même! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

*** La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners.

*** On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

*** C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

*** En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

*** Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle, dont ils s'étonnent de se trouver dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

*** Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui, que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

*** Le monde est si méprisable, que le peu de gens hon-

nêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

*** Amitié de cour, foi de renards, et société de loups.

*** Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

*** Les gens qui croient aimer un prince dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

*** Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour ne sont, quand on n'a point la faveur de la cour, que des péchés splendides, comme disent les théologiens.

*** On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être pas ridicule.

*** Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur, ou plutôt rien qui ne l'endurcisse; ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

*** Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

*** A voir le soin que les conventions sociales paraissent avoir pris d'écarter le mérite de toutes les places où il pour-

rait être utile à la société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

*** Que trouve un jeune homme en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'*honorer*, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère et d'après sa position, qu'il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais, s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes, s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protége, qu'on veut le gouverner, s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent, on le trouve charmant, et c'est, comme on dit, le meilleur enfant du monde.

*** La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour à tour blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité!

*** Il y a une profonde insensibilité aux vertus, qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands, les hommes en place, paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes doués de ces vertus ne sont pas propres à être des instruments d'in-

trigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien !

⁂ Que voit-on dans le monde? Partout un respect naïf et sincère pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur reine), ou bien des ménagements forcés pour cette même sottise (les gens d'esprit craignent leur tyran).

⁂ Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leur fille un fumier pour les terres des gens de qualité.

⁂ Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple ; louez, vantez ses talents et ses vertus ; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents ; l'un des assistants ajoute : C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. — Que dites-vous? reprend un autre, c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente ? — Vraiment ! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. Qu'alors cet homme de mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais, dans cette société, il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content.

⁂ Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

⁂ Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue

forcée d'expliquer à sa société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle?

*** Êtes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit; et souhaitez-vous lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos moments, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur: ne perdez point votre temps à ces bagatelles; faites plus, faites mieux, faites sa généalogie.

*** Vous croyez qu'un ministre, un homme en place, a tel ou tel principe; et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettrait en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic de dire telle ou telle chose.

*** Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule, glissent sur eux, comme les balles du fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

*** En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

*** En voyant les princes faire, de leur propre mouvement, certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entourent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs faiblesses; on se dit: Quel malheur que ce prince ait pour amis Damis ou Aramont! On ne songe pas que, si Damis ou Aramont avaient été des personnages qui eussent de

la noblesse ou du caractère, ils n'auraient pas été les amis de ce prince.

*** Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre la nature, le cœur humain et la société. C'est que. dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

*** A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de la gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualité, ou filles ; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état ; elle n'en sort que par le vice.

*** Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

*** Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent ? est-ce un Français à Pékin ou à Macao ? est-ce un Lapon au Sénégal ? ou ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemin, au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis ? n'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société ?

*** Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup d'œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes ; mais où dans le fond tout est en désordre, parce

que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

⁂ Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent pas les autres de l'être : leur commerce est quelquefois supportable. Il y en a d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui ; ceux-là sont insupportables : c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

⁂ La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

⁂ L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

⁂ C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société ; c'est par elle qu'on évite de se compromettre ; c'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne ; c'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser ; à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

⁂ On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très-aimable*. Il arrive, je ne sais comment, qu'il a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mê-

lées avec de l'esprit ; que l'homme dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : Monsieur un tel est très-aimable.

⁂ Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : *C'est l'usage*. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles ; pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : C'est l'usage.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans sa fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

⁂ Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

⁂ Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

⁂ Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es ; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise

de se faire aimer et estimer, avec l'annonce de ce ferme propos.

*** Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire : Il pouvait naître de plus grands malheurs encore de la suite des combinaisons qui a soumis vingt-cinq millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées.

*** Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

*** La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décorations.

*** Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, par exemple, cela veut dire philanthrope ; mauvais Français, cela veut dire bon citoyen qui indique certains abus monstrueux ; philosophe, homme simple, qui sait que deux et deux font quatre, etc.

*** Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

*** Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas ; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

*** La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres, un *Pérou*.

*** Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on

ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

*** Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur, de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui; il la trouva enfin. C'est que, par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour montre une indifférence toujours odieuse aux femmes : elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe ; il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.

III

DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.

*** Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison : c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus

ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot ; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

*** L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

*** La faiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot, tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

*** Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société; qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

*** Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui veulent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

*** On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : Il n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

*** Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût

vivre avec quelqu'un? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

*** Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

*** Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

*** Le monde endurcit le cœur à la plupart des hommes; mais ceux qui sont moins susceptibles d'endurcissement sont obligés de se créer une sorte d'insensibilité factice, pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un homme honnête emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste : le seul avantage qu'il produira, c'est de faire trouver la retraite aimable.

*** La nature ne m'a point dit : Ne sois point pauvre; encore moins : Sois riche; mais elle me crie : Sois indépendant.

*** Le philosophe se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable, il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne.

*** L'homme du monde, l'ami de la fortune, même l'amant de la gloire, tracent tous devant eux une ligne directe qui les conduit à un terme inconnu. Le sage, l'ami de lui-même, décrit une ligne circulaire, dont l'extrémité le ramène à lui. C'est le *totus teres atque rotundus* d'Horace.

*** Il ne faut point s'étonner du goût de J. J. Rousseau pour la retraite : de pareilles âmes sont exposées à se voir seules, à vivre isolées, comme l'aigle; mais, comme lui, l'é-

tendue de leurs regards et la hauteur de leur vol sont le charme de leur solitude.

*** Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose.

*** On a trouvé le *moi* de Médée sublime, mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents de la vie est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

*** On ne connaît pas du tout l'homme qu'on ne connaît pas très-bien; mais peu d'hommes méritent qu'on les étudie. De là vient que l'homme d'un vrai mérite doit avoir en général peu d'empressement d'être connu. Il sait que peu de gens peuvent l'apprécier, que, dans ce petit nombre, chacun a ses liaisons, ses intérêts, son amour-propre, qui l'empêchent d'accorder au mérite l'attention qu'il faut pour le mettre à sa place. Quant aux éloges communs et usés qu'on lui accorde quand on soupçonne son existence, le mérite ne saurait en être flatté.

*** Quand un homme s'est élevé par son caractère, au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens, le décrient et l'évitent avec soin ; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que, par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

*** Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul, sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

*** Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la

vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile ; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, faible ou vile), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

*** Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

IV

PENSÉES MORALES.

*** Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales, dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance, et qu'elle supplée, en quelque sorte, à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

*** L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sentiments et d'idées le plus nécessaire à son repos.

*** Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feraient croire

qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

⁂ Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs ressemble à la reconnaissance qu'on a pour des arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du bien, qu'il vous ont délivré d'un mal ; mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée, et on ne les aime guère avec tendresse.

⁂ Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a, dans le bienfait, une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait ; comme entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'ennoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

⁂ Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique ou un os de mort : il faut l'en chasser ou le fouler aux pieds.

⁂ La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri.*

⁂ On dit communément qu'on s'attache par ses bienfaits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire soit d'aimer.

⁂ La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge plus furieuse que jamais.

⁂ Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux

véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

*** Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

*** La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

*** Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1° de l'humanité ; 2° de l'individu ; 3° de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps ; et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, et malheureux par les siens mêmes, prend, pour l'humanité et pour la société, un mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

*** Il en est du bonheur comme des montres. Les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations; si elle marque de plus les minutes, nouvelle cause d'inégalité ; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

*** Celui qui déguise la tyrannie, la protection ou même les bienfaits, sous l'air et le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

*** Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan : *Si cadens adoraveris me*.

*** La pauvreté met le crime au rabais.

*** Les stoïciens sont des espèces d'inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

*** S'il était possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la so-

ciété d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très-recherchée. Même résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'âme.

⁂ En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

⁂ Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

⁂ L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

⁂ La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

⁂ Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne : voilà, je crois, toute la morale.

⁂ Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras*.

⁂ L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

⁂ Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les

qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

⁂ Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher, dans la société et dans les plaisirs, quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchait l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du monde pour échapper à des peines qui n'existaient plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très-vif chez moi, et a remplacé tout le reste; j'ai cessé d'aller dans le monde : alors on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse; j'ai été accusé d'être misanthrope, etc. Que conclure de cette bizarre différence? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

⁂ En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

⁂ La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paraît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Le sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

⁂ Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché

à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

⁂ Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

⁂ Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités mêmes lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

⁂ L'indécision, l'anxiété, sont à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

⁂ On s'effraye des partis violents, mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

⁂ La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

V

DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE, ET DE LA GALANTERIE.

⁂ Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je

vous contais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

⁂ L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

⁂ Toutes les fois que je vois de l'engouement dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

⁂ En fait de sentiment, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

⁂ L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

⁂ Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut, et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

⁂ Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

⁂ Une âme fière et honnête qui a connu les passions fortes les fuit, les craint, dédaigne la galanterie, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

⁂ On demande pourquoi les femmes affichent les hommes; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

⁂ Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

⁂ La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

⁂ Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans ; je dis même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que, quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité, et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas de l'axiome : *Qui prouve trop ne prouve rien.*

⁂ L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

⁂ On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très-aimable ;* mais, si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudrait mieux dire : *Elle est très-aimante*, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

⁂ Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature ;* qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

⁂ Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

⁂ Il me semble, disait M. de...., à propos des faveurs des

femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment ni au mérite.

*** Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois : celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

*** On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

*** Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire coucher avec une femme, et cela dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature ; comme si on ne connaissait point une femme sans cela Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

*** Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

*** Il y a telle fille qui trouve à se vendre et ne trouverait pas à se donner.

*** Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer, vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur ou votre successeur.

*** L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

*** Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

*** Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier.

*** Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment

intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

⁂ Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

⁂ Madame de... a été rejoindre son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent les scandales se donnent par respect humain.

⁂ Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

⁂ Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur.

⁂ Sentir fait penser ; on en convient assez aisément : on convient moins que penser fasse sentir, mais cela n'est guère moins vrai.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

⁂ Le temps a fait succéder, dans la galanterie, le piquant du scandale au piquant du mystère.

⁂ Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose. Il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

⁂ Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation dans la société civilisée.

⁂ Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-

entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

*** On dit communément : La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisque, en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

*** J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : les *enfants des hommes*, et quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : les *enfants des femmes*.

*** On serait trop malheureux si, auprès des femmes, on se souvenait le moins du monde de ce qu'on sait par cœur.

*** Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

*** Celui qui n'a pas beaucoup vu de filles ne connaît point les femmes, me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

*** Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

*** En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

*** L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

*** L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

*** Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

*** En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

*** On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

*** Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

*** Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle..., jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M..., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

*** L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui ; ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M... disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

*** Le divorce est si naturel, que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

*** La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

*** Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et

on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre; et ce n'est point là l'effet de la vanité; c'est celui d'un juste amour-propre, dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

*** Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

*** Une laide impérieuse et qui veut plaire est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

*** L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versâ*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

*** La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe.

*** Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

*** C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

*** En amour, tout est vrai, tout est faux; et c'est la

seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

*** Un homme amoureux qui plaint l'homme raisonnable me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

*** L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute : et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

*** Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme, tant qu'elle n'est point la vôtre.

*** Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

*** Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

*** Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaissent les hommes au-dessous de leur mérite ; mais le mariage, les liaisons de femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le mariage, la galanterie, sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

*** J'ai vu, dans le monde. quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier marché s'il pouvait conduire à l'autre.

VI

DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES.

*** Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres, et qui les rend très-odieux. On s'afflige en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentiments quelquefois très-pervers. *O altitudo !*

*** On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal et en général heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature, les autres la société ; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

*** Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent

dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

*** Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent ; mais je n'en crois rien. »

*** Le philosophe qui fait tout pour la vanité a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt? Il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement?

*** Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

*** La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour, avec des livres lus de la veille.

*** Le bon goût, le tact et le bon ton ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué au maintien et à la conduite ; le bon ton, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

*** C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa rhétorique, que toute métaphore, fondée sur l'analogie, doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

*** Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

*** Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

*** Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est

pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas ! nous périssions, si nous n'eussions péri ! »

⁂ Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

⁂ Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

⁂ Un auteur, homme de goût, est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

⁂ Le travail du poëte, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même ; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

⁂ Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

*** A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

> Certare ingenio, contendere nobilitate.

*** L'honneur d'être de l'Académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sous.

*** L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-Comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

> Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
> Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

*** De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

*** C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique ; c'est l'éloquence qui les rend populaires; c'est la poésie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

*** Un sophiste éloquent, mais dénué de logique, est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

*** On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

*** On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantage ; on veut les forcer

d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

*** Ce qu'on sait le mieux : c'est 1° ce qu'on a deviné ; 2° ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3° ce qu'on a appris, non dans des livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils font faire ; 4° ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

*** Les gens de lettres, surtout les poëtes, sont comme les paons, à qui l'on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue ; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour et remplissent leur jabot tout à leur aise.

*** Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

*** Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poëte, ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que, leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni !), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

*** Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

*** Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

*** C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société.

*** C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre, comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

*** La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent; mais les intrigants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

*** Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

*** Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

*** Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

*** Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets.

*** La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être leur devise.

*** Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur : « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

*** Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir sont sou-

vent les meilleurs ; comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

*** En fait de beaux-arts et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

*** Le peintre donne une âme à une figure, et le poëte prête une figure à un sentiment et à une idée.

*** Quand la Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé : quand Lamothe l'est, c'est qu'il est recherché.

*** La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du *Tartufe* qui pût supporter cette épreuve.

*** J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrage de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Étienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable ; et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué, presque autant qu'eux, aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne ; il se tua, en tombant du haut d'une charrette chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante-dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et

Quinaut eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés aux rois plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. » Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Talmand, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris.

VII

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE, AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION.

⁂ On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage en opposition à l'état social. Cependant je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections : Il est sans exemple que, chez les sauvages, on ait vu 1° un fou, 2° un suicide, 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale, tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

⁂ Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoique en morale et en politique on puisse

donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*, on ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert;* car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

*** Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cents millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité et qu'attendre d'elle à l'avenir?

*** Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

*** Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et, dans le fond, très-malfaisant comme lui, il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délivre pour aller à la chasse.

*** Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants! Et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se

régénère par l'adoption de ces hommes, qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre, hors d'état de payer les impositions. Misérables institutions humaines qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !

⁂ La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

⁂ Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

⁂ Si un historien tel que Tacite eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

⁂ La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Cherin.

⁂ Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres ?

⁂ On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tibérius Gracchus; et Scipion Nasica, en partant du Sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le *forum*. Ce fut lui qui avait révélé, avant Sylla, ce mystère funeste.

⁂ Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continuel et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur; c'est la comparaison des anciens

Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

*** Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue : semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait murer la porte de la prison où était renfermé le malheureux Ugolin.

*** On a fait des livres sur les intérêts des princes; on parle d'étudier les intérêts des princes : quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples?

*** Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

*** La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

*** Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importants que parce que la terre du gentilhomme, leur maître, est très-considérable.

*** Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

*** Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé, après cent mauvaises opérations? et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite?

*** Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragements pour les beaux-arts? On ne saurait croire combien l'éclat du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui par-

donnent à tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie du *Tartufe*.

*** En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

*** La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

*** Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, cent louis pour le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

*** C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêtât la légèreté du Français.

*** Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

*** En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

*** Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées ou non présentées.

*** En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

*** Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

*** Quand il se fait quelque sottise publique, je songe

à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris; et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

*** Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

*** Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

*** L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire; et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, l'ignorance qu'il ne faut pas contester, en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

*** Un philosophe disait: « Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'Œil-de-bœuf, peut dire de qui que ce puisse être: « C'est un « grand seigneur. »

*** Les flatteurs des princes ont dit que la chasse était une image de la guerre; et en effet les paysans dont elle vient de ravager les champs doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

*** Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

*** Dans la lutte éternelle que la société amène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accrédité et l'homme inconnu, il y a deux observations à faire.

La première est que leurs actions, leurs discours, sont évalués à des mesures différentes, à des poids différents, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue et dont on part comme d'une chose arrêtée ; et cela même est horrible. Cette acception de personnes, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffirait seul pour expliquer tous ses vices. L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité il se fait ensuite une autre malversation ; c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart, tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc. C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective : le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux ; et le riche, le noble, ayant pour appuis et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages et en obtenir de pareils.

⁂ Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal ? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

⁂ La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

⁂ La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

⁂ On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

⁂ Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

⁂ Il faut recommencer la société humaine, comme Ba-

con disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

*** Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité ; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

*** On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie ; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a, dans tout, une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

*** Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

*** L'Assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur, par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

*** En voyant le grand nombre des députés à l'Assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

*** Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire, pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients.

*** Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez

nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

⁂ Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sout sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

TABLEAUX

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE*

LE SERMENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE DANS LE JEU DE PAUME, A VERSAILLES.

Le 20 juin 1789.

Le tableau qui ouvre cette galerie vraiment nationale est un de ceux qui sont le plus marqués d'un caractère auguste et imposant.

Les ennemis du peuple, maîtres de la personne du roi, le reléguèrent à Marly; ils le rendirent invisible comme un sultan d'Asie; ils mirent entre lui et la nation une barrière que ni la nation ni la vérité ne pouvaient franchir, et que

* Chamfort a peint à la plume vingt-six tableaux de la Révolution française **.

L'ardeur et l'enthousiasme de Chamfort pour la Révolution revivent

** Tableaux de la Révolution française, collection de gravures représentant les événements principaux qui ont eu lieu en France, depuis la transformation des états généraux en Assemblée nationale, le 20 juin 1789; le texte primitif est de Chamfort, mais l'éditeur le fit refaire à plusieurs reprises, selon que la France changeait de mode de gouvernement, afin qu'il fût toujours au flux des opinions qui régnaient.

lui-même n'aurait pu renverser. Enfin, en l'environnant d'illusions, ils le forcèrent d'appuyer de son autorité la division des trois ordres en trois chambres ; ils amenèrent le roi de France à se déclarer le roi des privilégiés.

On la proclame donc, cette séance royale, qui devait se tenir quelques jours après. Dans l'intervalle, la porte de l'hôtel de l'Assemblée est fermée et gardée par des soldats. Les députés de la nation sont repoussés du lieu de la séance. Le président, M. Bailly, paraît, demande l'officier de garde. Celui-ci a l'audace de lui intimer l'ordre de ne laisser entrer personne dans la salle des états généraux. « Je proteste contre de pareils ordres, répond le président, « et j'en rendrai compte à l'Assemblée. » Les députés arri-

tout entiers dans les tableaux qu'il a tracés des premières époques de nos orages politiques : il dessine à grands traits, et ses portraits ont la physionomie du moment. Aujourd'hui que l'expérience est venue amortir le feu des passions, que la réflexion s'est arrêtée sur l'histoire de nos agitations politiques, qu'elle en a médité les principes et les causes, qu'elle s'est rendu un compte plus exact des hommes et des choses, il nous semble que les Tableaux de la Révolution sont peints moins avec les couleurs de l'histoire qu'avec les passions du temps. Cependant, comme ils sont une image fidèle des opinions et des sentiments d'une partie de la nation à l'époque où ils furent faits, ils doivent être considérés comme un des monuments historiques les plus précieux de cette époque. Tout explique, dans un homme qui n'avait voulu voir dans l'ancien ordre de choses que des abus consacrés par d'autres abus, dans la société qu'un outrage fait au plus grand nombre, cette âpreté républicaine, qui a parfois quelque chose de sauvage, avec laquelle il retrace les premiers triomphes de la Révolution sur ce qui avait été constamment l'objet de sa haine et de ses bons mots. Il ne semble avoir cultivé les lettres jusque-là que pour se trouver prêt à écrire l'histoire des événements qu'il entrevoit dans le lointain. Il n'est pas étonnant que, placé sur le cratère, au milieu des éclairs et des détonations, il porte dans ses récits le feu et la chaleur de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend. Il faut se reporter au temps où cet ouvrage

vent en foule, se partagent en divers groupes dans l'avenue, s'irritent et se communiquent leur indignation. Le peuple la partageait.

Le courage remplissait toutes les âmes, il brillait dans tous les yeux. Les uns voulaient que l'Assemblée se tînt sur la place même, au milieu d'un peuple innombrable; d'autres proposaient d'aller tenir la séance sur la terrasse de Marly, et d'éclairer le prince, qu'on emprisonnait pour l'aveugler. Au milieu de ces cris et de ce tumulte, le président avait cherché un local où l'on pût délibérer avec ordre et sagesse. Un jeu de paume est indiqué. La circonstance rendait auguste tout lieu qui pouvait servir d'asile à l'Assemblée nationale. L'ordre est donné, tous y accourent.

Le voici, ce décret qui décida des hautes destinées de la

fut composé, se pénétrer des opinions de l'auteur, se rappeler les circonstances de sa vie, ce qu'il pensait de la société telle qu'il la voyait organisée avant la Révolution, la haine implacable que dans l'ivresse de l'amour-propre il avait vouée à certaines conditions. Les excès d'une populace effrénée ne sont pour lui que de justes représailles de ce que le peuple a eu à souffrir, pendant tant de siècles, de quelques castes privilégiées. « La vengeance est permise à qui a si longtemps gémi dans l'oubli de ses droits. L'incendie qui consume l'édifice social ne fait qu'éclairer le triomphe de la liberté. La France est en travail d'une régénération politique. » Chamfort ne voit dans tous les événements qui se pressent autour de lui que le concours de tout un peuple à hâter l'enfantement de la liberté. C'est vainement que le sang innocent a coulé, que le trône est ébranlé jusqu'en ses fondements, que la couronne chancelle sur le front des rois, que l'anarchie dresse une tête altière, et que les institutions s'écroulant ne laissent après elles que le désordre : tranquille au milieu de leurs ruines, il ressemble aux filles d'Œson, qui attendent des maléfices de Médée le rajeunissement de leur vieux père.

Des vingt-six tableaux de Chamfort, nous en détachons trois dignes de l'immortelle galerie de l'histoire. Les autres sont dignes de l'oubli.

France : « L'Assemblée nationale, considérant que, partout « où ses membres se réunissent, là est l'Assemblée nationale, « a arrêté que tous les membres de cette Assemblée prête- « ront à l'instant le serment de ne jamais se séparer que la « Constitution du royaume et la régénération publique ne « soient établies et affermies. »

Pendant cette grande scène, la capitale, instruite de moment en moment, se livrait aux transports de la joie, de l'admiration et de l'espérance. La majorité du clergé se décidait à la réunion, qui s'opéra le lundi 22, dans l'église de Saint-Louis, où l'Assemblée nationale tint sa séance avec un recueillement plein de majesté, malgré le concours des spectateurs qui remplissaient les bas-côtés du temple. Les cent quarante-neuf pasteurs citoyens qui avaient signé la délibération du 19 pour la vérification des pouvoirs en commun sortirent du sanctuaire après un appel nominal, et s'avancèrent en ordre dans la nef, cessant ainsi d'être les représentants d'un ordre et devenus les représentants de la nation. Le vénérable archevêque de Vienne mêla, dans un discours touchant, les conseils de la concorde et le vœu de la liberté. Ses cheveux blancs, son éloquence paisible, le profond silence de l'assemblée et de tout le peuple qui remplissait l'enceinte, la réponse du président, pleine d'un sentiment doux et d'une dignité tranquille, les larmes de joie de dix mille assistants, les accents unanimes d'une sensibilité tout ensemble patriotique et religieuse, le retentissement des voûtes sacrées, le saisissement de tous les cœurs, le mélange de toutes les passions nobles et fières, peintes et rayonnantes sur tous les fronts et dans tous les regards, formaient un spectacle d'enchantement, nouveau sur la terre.

Quel contraste entre ce jour de concorde, de fraternité sociale, et cet autre jour qui suivit bientôt après, où le roi

vint parler en maître moins à ses propres esclaves qu'aux esclaves des privilégiés! Une garde nombreuse entoure la salle des états ; des barrières en écartent le public. Le roi commande qu'on délibère par ordres et en chambres séparées; il dicte ses lois, et sort. La noblesse, une partie du clergé, le suivent : les communes restent. Un appariteur royal se présente, intime l'ordre de sortir. L'étonnement et l'indignation remplissaient toutes les âmes. Mirabeau se lève, et prononce ces paroles, gravées depuis sur sa statue et dans le cœur de tous les Français : « Allez dire à ceux qui « vous envoient que nous sommes les représentants de « la nation française, et que nous ne sortirons d'ici que « par la puissance des baïonnettes. » Ce fut le cri de tous, la réponse unanime.

LA PRISE DE LA BASTILLE,

Le 14 juillet 1789.

Dans une vaste enceinte, entourée d'un fossé large et profond, s'élevaient huit tours rondes dont les murs avaient six pieds d'épaisseur, unies par des massifs de maçonnerie encore plus épais. Tel se montrait le château qui fut la Bastille, défendu encore dans l'intérieur par des bastions, des corps de garde, des fossés traversés de ponts-levis qui séparaient différentes cours, dont la première présentait trois pièces de canon chargées à mitraille, et en face de la porte d'entrée. Quinze canons bordaient ses remparts ; et vingt milliers de poudre, introduits depuis deux jours, au moment où tous les Parisiens étaient devenus soldats, devaient servir le feu de son artillerie.

Quatre-vingts Suisses ou invalides formaient sa garnison. Des monceaux de pierres, accumulées sur les remparts et sur les bastions, devaient les préserver d'un assaut. C'est de là que le gouverneur, détesté du peuple, croyait pouvoir le braver. Mais tous les yeux étaient tournés vers cette forteresse. Dès le matin, ces mots : *A la Bastille ! à la Bastille !* se répétaient dans tout Paris ; et, dès la veille, quelques citoyens avaient tracé contre elle des plans d'attaque. La fureur populaire tint lieu de plan. On aperçoit les canons dirigés contre la ville. Un citoyen seul, au nom de son district, vient prier le gouverneur d'épargner cet aspect au peuple. Il lui donne hardiment des conseils qui semblaient une sommation. A sa voix, les canons se détournent, et le peuple applaudit au courageux citoyen qui, du haut des tours, se montre à sa vue. Bientôt une multitude nouvelle vient demander des armes et des munitions. On la reçoit dans la première cour ; mais à peine entrée, soit méprise des soldats de l'intérieur, soit perfidie du gouverneur lui-même, un grand nombre de ces malheureux expirent sous un feu roulant de mousqueterie. Les cris des mourants retentissent au dehors, avec ceux d'assassinat, de trahison. La fureur, le désespoir, la rage, saisissent tous les cœurs. Deux hommes intrépides, montant sur un corps de garde, s'élancent par delà le pont-levis, en brisent les ferrures et les verrous à coups de hache, sous le feu de l'ennemi. Le peuple accourt en foule. Il inonde cette cour, d'où la mousqueterie l'écarte un moment. Cependant une première et bientôt une seconde députation, précédées d'un tambour et d'un drapeau blanc, arrivent et sont exposées aux mêmes périls. Une fureur nouvelle saisit le peuple. Les députés veulent le contenir, l'empêcher de courir à une mort inutile. *Inutile !* s'écrie la multitude avec les hurlements de la rage ; *non, non, nos*

morts serviront à combler les fossés. L'attaque recommence, le sang coule à pure perte. Les accidents, les méprises, la précipitation, multiplient les dangers et les désastres. Enfin, un détachement de grenadiers et une troupe de bourgeois, commandés par un militaire qu'ils avaient nommé leur chef, s'avancent vers le fort, suivis de canons qu'ils disposent avec intelligence. Ils se postent, se distribuent en hommes expérimentés. Des voitures chargées de paille et brûlées au pied des remparts élèvent un nuage de fumée qui dérobe aux assiégés les manœuvres des assiégeants, tandis que du haut des maisons voisines, on écarte à coups de fusil les fusiliers placés sur le rempart. Soldats, citoyens, artisans, manœuvres, armés, désarmés, la valeur est la même, la fureur est égale. Des pères voient tuer leurs fils, des petits-fils leurs grands-pères ; des enfants de sept ans ramassent des balles encore brûlantes, qu'ils remettent à des grenadiers. Une jeune fille, en uniforme guerrier, se montre partout à côté de son amant. Un homme blessé accourt, s'écrie : *Je me meurs ; mais tenez bon, mes amis ; vous la prendrez.*

Pendant cette attaque, une partie du peuple forçait l'arsenal et l'hôtel de la régie des poudres, et apportait à ses défenseurs des munitions de toute espèce. A chaque cour, à chaque porte, nouveau combat marqué par des actes d'un courage héroïque. Élie, Hulin, Tournai, Arné, Réole, Cholat, vos noms, chers à la patrie, immortels par cette journée, survivront à ceux de tant d'autres guerriers, d'ailleurs célèbres, qui n'ont versé leur sang que pour des maîtres, et n'ont servi, dans des combats inutiles, que l'ambition des ministres ou les vaines querelles des rois.

Maîtres d'un pont par cette dernière attaque si impétueuse et si terrible, les assaillants encouragés et plus furieux amènent trois pièces d'artillerie devant le second

pont. Déjà le succès paraît sûr. Launai tremble, et quelques-uns de ses soldats parlent de se rendre. A ce mot, il perd le sens; il saisit une mèche embrasée et court aux poudres pour y mettre le feu. Il est repoussé par un des siens. Il sollicite par grâce un baril de poudre pour se faire sauter. La garnison présente le drapeau blanc, demande à capituler. *Non*, est le cri général. Un papier sort d'un créneau, en dehors de la forteresse. Un bourgeois intrépide s'avance pour le saisir sur une planche chancelante; il tombe dans le fossé. Un autre le remplace; plus heureux, il prend l'écrit, le rapporte, le remet au brave Élie. L'écrit portait : *Nous avons vingt milliers de poudre; nous ferons sauter la garnison et tout le quartier, si vous n'acceptez la capitulation. — Nous l'acceptons, foi d'officier!* dit Élie; *baissez vos ponts*. Les ponts se baissent. La foule accourt. Que voit-elle? Les invalides à gauche, les Suisses à droite, déposant leurs armes, et de leurs cris applaudissant aux vainqueurs. Launai est saisi et conduit à l'Hôtel de Ville, où il ne devait pas arriver.

Cependant la multitude se précipite, et couvre toute l'enceinte de la forteresse; on monte dans les appartements, sur les plates-formes, contre lesquelles se dirigeait toujours le feu de ceux qui, placés trop loin, ignoraient la capitulation; les assaillants tuent, sans le savoir, leurs amis et leurs défenseurs. Le courageux Arné, bravant une mort presque certaine, s'avance sur le parapet, son bonnet de grenadier sur sa pique, et fait cesser le désastre. La joie redouble, la foule augmente, on accourt des rues voisines. On force les prisons, les cachots; on pénètre, on s'enfonce dans tous les souterrains. On se remplit avec délices de la terreur qu'ils inspirent; on délivre les prisonniers, qui croyaient que ce tumulte leur annonçait la mort, et qu'on étonne en les embrassant; on brise leurs chaînes; on les conduit vers la lumière, que

quelques-uns, vieillis dans les cachots, avaient oubliée, et que leurs yeux ne peuvent soutenir; on admire la pesanteur de leurs fers, qu'on brise, qu'on arrache, que bientôt on porte autour d'eux, autour des brancards sur lesquels on promène ces infortunés dans les places publiques, dans les jardins; on étale aux yeux d'une multitude étonnée ces instruments de gêne, des corselets de fer et autres moyens de torture, recherches d'une barbarie inventive. Les débris enlevés sous ces voûtes ténébreuses, verrous, ferrements, tout ce qu'un premier effort peut arracher, devient un trophée dans les mains qui l'ont saisi. Les clefs des cachots, portées à l'Hôtel de Ville pour preuve de cette heureuse victoire, passent de mains en mains dans celles d'un électeur connu pour avoir habité cet exécrable donjon Ces souvenirs, ces contrastes, redoublent l'allégresse publique, bientôt accrue par l'arrivée des vainqueurs et des drapeaux des invalides et des Suisses, soustraits à la première fureur du peuple, et maintenant protégés contre lui par ceux qui les ont vaincus. Quel burin, quel pinceau pourrait seulement retracer l'esquisse des tableaux mobiles et variés que présentaient alors les salles immenses de l'Hôtel de Ville, les escaliers, la place de Grève, ces armes ensanglantées, ces banderoles flottantes, ces couleurs nationales, ces trophées bizarres et imposants d'une victoire inattendue, les couronnes triomphales et civiques décernées par l'enthousiasme universel, le passage des passions féroces aux passions généreuses, des mouvements terribles au plus doux attendrissement, dont le mélange inouï, dont l'expression sublime reportait l'âme et reculait l'imagination jusque dans les temps héroïques?

L'histoire a déjà consacré des actes de vertu, des traits de magnanimité et de grandeur qui adoucissent le souvenir pénible des vengeances du peuple. Il versa du sang, il est vrai; mais le sien venait de couler. La Bastille existe encore. Les

morts, les mourants, l'environnent. Les parents, les amis, transportent les blessés dans les maisons voisines, dans les hospices que la piété consacra à l'humanité. Un d'eux, en expirant, demande : *Est-elle prise?* Oui, lui dit-on. Il lève au ciel des yeux pleins de joie, et rend le dernier soupir. Une mère cherche son fils parmi des cadavres défigurés. On s'étonne d'une curiosité qui paraît barbare. *Puis-je le chercher*, dit-elle, *dans une place plus glorieuse?* La liberté parla-t-elle un plus beau langage dans les pays qu'elle avait le plus longtemps illustrés?

LES FEMMES ARTISTES PRÉSENTENT LEURS PIERRERIES ET BIJOUX A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Le 7 septembre 1789.

C'est un de ces moments précieux au génie des arts non moins qu'au patriotisme. Les annales de Rome n'ont point dédaigné d'immortaliser les sacrifices que de généreuses citoyennes firent à leur patrie des ornements les plus chers à leur sexe, et le pinceau des artistes s'est souvent exercé sur cet acte de civisme. Chez nos vertueuses citoyennes françaises, le sentiment et le sacrifice sont les mêmes; et de plus l'action pareille offre un autre genre d'intérêt relatif aux personnes. Celles qui apportaient cette offrande unissaient aux grâces de leur sexe la gloire des arts et des talents, partage de leurs familles, de leurs pères, de leurs époux, et même le leur propre : car plus d'une parmi elles pouvait avec succès retracer sous ses crayons ou sous ses pinceaux le tableau dont elle avait fait partie, et reproduire, comme artiste, la scène où, comme actrice, elle avait agréablement figuré.

L'Assemblée s'occupait d'une question très-importante,

celle du droit accordé à un seul homme, nommé roi, de suspendre ou d'annuler la volonté d'une grande nation. Cette discussion avait rempli une partie de la séance du lundi 7 septembre, lorsque le président demanda à l'Assemblée si elle voulait recevoir une députation composée de onze vertueuses citoyennes, qui venaient lui offrir, avec leurs hommages, leurs parures et leurs bijoux. Un applaudissement universel fut la réponse à cette question. Elles paraissent : on leur fait préparer des siéges hors de la barre dans l'intérieur de la salle. Ces dames, toutes vêtues de blanc, toutes décemment et simplement coiffées, ornées d'une cocarde patriotique, s'avancent, précédées de deux huissiers, se rangent sur une ligne, et saluent le président et l'Assemblée.

Madame Moitte, femme d'un artiste distingué, qui avait, en qualité d'auteur du projet, été nommée présidente de la députation, devait prononcer un discours; mais, craignant, soit par la faiblesse de sa voix, soit par sa timidité, de n'être pas entendue de l'Assemblée, elle pria un député d'Aix de le prononcer pour elle.

« La régénération de l'État sera l'ouvrage des représen-« tants de la nation. La libération de l'État doit être celui « des bons citoyens.

« Lorsque les Romaines firent hommage de leurs bijoux « au Sénat, c'était pour lui procurer l'or sans lequel il ne « pouvait accomplir le vœu fait à Apollon par Camille avant « la prise de Veies.

« Les engagements contractés envers les créanciers de « l'État sont aussi sacrés qu'un vœu. La dette publique doit « être scrupuleusement acquittée, mais par des moyens qui « ne soient pas onéreux au peuple.

« C'est dans cette vue que quelques citoyennes, femmes « ou filles d'artistes, viennent offrir à l'auguste Assemblée « nationale des bijoux qu'elles rougiraient de porter, quand le

« patriotisme leur en commande le sacrifice. Eh! quelle « femme ne préférerait l'inexprimable satisfaction d'en faire « un si noble usage au stérile plaisir de contenter sa va- « nité?

« Notre offrande est de peu de valeur, sans doute; mais, « dans les arts, on cherche plus la gloire que la fortune; et « notre hommage ne peut être proportionné au sentiment « qui nous inspire.

« Puisse notre exemple être suivi par le grand nombre de « citoyens et de citoyennes dont les facultés surpassent de « beaucoup les nôtres!

« Il le sera, si vous daignez l'accueillir avec bonté, si « vous donnez à tous les bons patriotes la facilité d'offrir « des contributions volontaires, en établissant dès à pré- « sent une caisse uniquement destinée à recevoir tous les « dons en bijoux ou espèces, pour former un fond qui se- « rait invariablement employé à acquitter la dette pu- « blique. »

Après ce discours, vivement applaudi, madame Moitte, qui tenait la cassette où étaient renfermés les bijoux, monta au bureau des secrétaires, et la déposa entre leurs mains; la cassette fut ensuite remise sur le bureau du président, qui, s'adressant à ces dames, leur dit :

« L'Assemblée nationale voit avec une vraie satisfaction les « offres généreuses auxquelles vous a déterminées votre pa- « triotisme.

« Puisse le noble exemple que vous donnez en ce moment « propager le sentiment héroïque dont il procède, et trouver « autant d'imitateurs qu'il aura d'admirateurs!

« Vous serez plus ornées de vos vertus et de vos priva- « tions que des parures que vous venez de sacrifier à la pa- « trie. »

Ce discours fut aussi très-applaudi; l'Assemblée demanda

que les noms fussent lus. Il serait injuste de leur refuser ici l'honneur dont ces noms jouissent dans les premières pages des annales de la patrie : c'étaient mesdames Moitte, Vien, la Grénée, Suvée, Beruer, du Vivier, Belle, Fragonard, Vestier, Peyron, David, Vernet, Desmarteaux, Beauvarlet, Cornedecerf; mesdemoiselles Vassé, de Bourecueil, Vestier, Gerard, Pithoud, Viefville, Hautemps.

Après la lecture de ces noms, l'Assemblée, en décernant à ces dames l'honneur de la séance, voulut qu'elles conservassent la place de distinction qui leur était accordée.

D'autres honneurs et d'autres applaudissements les accompagnèrent au sortir de l'assemblée, soit à Versailles, soit à Paris. Elles étaient attendues à l'entrée des Champs-Élysées par un détachement des élèves de l'Académie de peinture et de sculpture, et par des musiciens précédés de flambeaux, qui entourèrent la voiture de ces dignes citoyennes.

Le peuple enthousiaste les comblait de bénédictions. Les districts devant lesquels elles passèrent firent prendre les armes, et ajoutèrent chacun un certain nombre d'hommes pour augmenter la garde d'honneur qui précédait les voitures. Ce cortége les conduisit jusqu'au Louvre, où logeaient la plupart de ces dames.

FIN.

TABLE

Vie de Champfort. — L'esprit français et l'esprit révolutionnaire, par Arsène Houssaye. 1

Dialogue entre un rédacteur et un ami de Champfort, par Roederer. 21

Les hommes et les choses au dix-huitième siècle. — Caractères et Portraits. — Nouvelles a la main. 31

Le Marchand de Smyrne, Comédie en un acte et en prose. 149

Éloge de Molière. 168

Éloge de la Fontaine. 191

Poésies : — La grandeur de l'homme. 224

Les Volcans. 227

La querelle du riche et du pauvre. 230

La fidélité à toute épreuve. 231

Le connaisseur. 232

Barcarolle. 233

L'heureux temps. 234

La vie de Paris. 236

Imitation d'Ovide. id.

Le siècle a du caractère. 238

L'abbé Chaulieu et le cardinal Bernis id.

Madrigal. 240

Utilité de l'astrologie. 241

Imitation de Martial. id.

Philosophie, dialogues et lettres.

Qu'est-ce que la philosophie? 243

Petits dialogues philosophiques. 248

Maximes et Pensées. 275

Tableaux de la Révolution Française. 342

La fidélité a toute épreuve. 231
Le connaisseur. 232
Barcarolle. 233
L'heureux temps. 234
La vie de Paris. 236
Imitation d'Ovide. id.
Le siècle a du caractère. 238
L'abbé Chaulieu et le cardinal Bernis id.
Madrigal. 240
Imité de l'anthologie. 241
Imitation de Martial. id.
Philosophie, dialogues et lettres.
Qu'est-ce que la philosophie? 243
Petits dialogues philosophiques. 248
Maximes et Pensées. 275
Tableaux de la Révolution Française. 342

La fidélité a toute épreuve. 231

Le connaisseur. 232

Barcarolle. 233

L'heureux temps. 234

La vie de Paris. 236

Imitation d'Ovide. id.

Le siècle a du caractère. 238

L'abbé Chaulieu et le cardinal Bernis id.

Madrigal. 240

Imité de l'anthologie. 241

Imitation de Martial. id.

Philosophie, dialogues et lettres.

Qu'est-ce que la philosophie? 243

Petits dialogues philosophiques. 248

Maximes et Pensées. 275

Tableaux de la Révolution Française. 342



